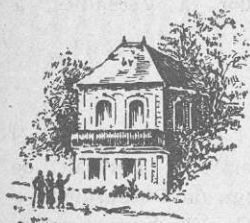


**LES AMIS  
DE FLAUBERT**

**BULLETIN N° 18**



# LES AMIS DE FLAUBERT

## SOMMAIRE

- I. — Flaubert et l'Education Sentimentale..... P.-G. Castex
- II. — Le Romantisme de Mathô ..... G. Bosquet
- III. — Flaubert et les Goncourt. Journal des  
Goncourt (suite) ..... Ed. de Goncourt
- IV. — Guy de Maupassant. Son héritage et ses  
héritiers ..... H. Cahan
- V. — Le Masque Mortuaire de Gustave Flaubert  
(Petite Suite) ..... P. Lambert
- VI. — Les Editions Originales de Gustave Flau-  
bert en grand papier..... A. Lambiotte
- VII. — Lisez Flaubert ..... R. Vailland
- VIII. — Au Jeu Radiophonique d'Echec et Mat... H. Bataillard
- IX. — Une Emission Flaubert à la Télévision... }  
R. Parment  
O. Mureau  
A. Billy
- X. — Autour de Flaubert et de son Œuvre :  
Flaubert anticipateur. — Une Lettre de Victor Hugo à  
Gustave Flaubert. — Victor Hugo à Louise Colet. —  
L'Editeur Hetzel et Madame Bovary. — Francis Carco  
et Gustave Flaubert. — Les Comices Agricoles, de  
Brispot. — Le Pavillon de Croisset à la Télévision. —  
Les Cheminots et Gustave Flaubert.

- 
- XI. — Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot, à Versailles, à Bruxelles.
- XII. — Les Œuvres de Flaubert en Librairie.
- XIII. — Questions et Réponses :  
Bibliographie des œuvres de Flaubert. — Portrait de M<sup>me</sup> Flaubert mère. — Le personnage de Dussardier. — Une lettre demeurée secrète de G. Flaubert. — Les vraies causes de la mort de Flaubert. — Les Ancêtres Champenois de G. Flaubert. — La copie de *Par les Champs et par les Grèves*. — Boileau, Flaubert et l'Académie.
- XIV. — Auçour du Journal des Goncourt ..... J. Toutain-Revel
- XV. — La Vie de notre Société :  
L'Épée d'Académicien de M. Jean Pommier. — La maison natale de Barbey d'Aurevilly. — Hommage à Henri Bretteville. — Le Nil de Gustave Flaubert. — La Société des Amis de Flaubert est nommé membre correspondant de l'Académie Berrichonne. — Au Pavillon de Croisset. — Au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu. — M. Paul Vauquelin, Officier du Mérite Civil. — Hommage à Gontran Pailhès. — Deux Manuscrits ont disparu. — Des nouvelles de nos Amis flaubertistes.
- XVI. — Courrier du Bulletin.
- XVII. — Critique Littéraire.
- XVIII. — Bibliographie.
-

# FLAUBERT et l'Éducation Sentimentale

## LES PREMIERS ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES <sup>(1)</sup>

Nous avons déjà commenté les débuts littéraires du jeune Flaubert, dès la classe de Quatrième à Rouen. Dans les années suivantes, sa vocation s'accroît et son activité s'accroît. Nous laisserons délibérément de côté des œuvres déjà importantes, comme la première *Tentation de Saint-Antoine*, pour considérer seulement celles qui contiennent des confessions personnelles, directes ou indirectes, et qui, à ce titre, annoncent ou préparent, à très longue échéance, la future *Éducation Sentimentale*.

### I. MÉMOIRES D'UN FOU (1838).

C'est un essai en prose d'une soixantaine de pages réparties en 23 chapitres, essai achevé en 1838, mais que Flaubert n'a jamais voulu publier. On le retrouvera dans ses tiroirs après sa mort. Les *Mémoires d'un Fou* ont paru pour la première fois dans la *Revue Blanche* en 1900, puis en volume l'année suivante. C'est sans doute le texte où Flaubert s'est analysé et raconté de la façon la plus directe et la plus précise. L'écrivain avertit d'ailleurs le dédicataire, son ami intime Alfred Le Poittevin, que ces pages « renferment une âme tout entière ».

L'auteur se présente comme un fou, donc comme un personnage dont on doit attendre des divagations plutôt qu'une œuvre délibérée. Aussi donne-t-il à son récit une allure cahotée et fantasque. Des réflexions philosophiques d'un pessimisme noir sur le destin en général et sur la société des hommes viennent interrompre, de place en place, le rappel des événements. Ce rappel même n'est pas méthodique, puisqu'au chapitre XV on remonte le cours du temps et puisqu'on trouve des révélations sur les amours enfantines de l'écolier, antérieures encore à la rencontre de Trouville. Mais l'accent est d'un bout à l'autre authentique et nous ne pouvons douter que l'auteur s'identifie complètement et constamment à son personnage. A ce titre, l'œuvre est un témoignage aussi précieux que celui de la correspondance et d'ailleurs il est possible de recouper parfois certains des renseignements qu'elle fournit par des passages de lettres. Mais l'écrivain s'y montre souvent moins exclusif, plus explicite que dans ses lettres, d'où l'intérêt exceptionnel de cette correspondance.

1. — Considérons d'abord ce qu'elle nous apprend, dans les neuf premiers chapitres, puis au chapitre XV, sur les *dispositions sentimentales de Gustave Flaubert avant sa rencontre avec M<sup>me</sup> Schlésinger*. Ce sont d'abord des pages amères sur le collège où le héros entra dès

(1) Pour le chapitre précédent — Flaubert et Madame Schlésinger. Voir Bulletin numéro 17.



l'âge de dix ans (et il est vrai que Flaubert entra au collège de Rouen en huitième, en 1832, pour quitter la classe de philosophie en décembre 1839). Nous savons par ses lettres à Ernest Chevalier, notamment, combien ces années lui pesèrent : comme Vigny, comme plus tard Maurice Barrès, comme bien d'autres enfants précocement doués, il fut incompris de ses camarades et même de ses maîtres, ce qui entraîna un farouche repliement sur soi et une sorte d'abandon systématique au rêve intérieur. Les *Mémoires* donnent bien la même note :

« Je me vois encore, assis sur les bancs de la classe, absorbé dans mes rêves d'avenir, pensant à ce que l'imagination d'un enfant peut rêver de plus sublime, tandis que le pédagogue se moquait de mes vers latins, que mes camarades me regardaient en ricanant. Les imbéciles ! eux rire de moi ! eux, si faibles, si communs, au cerveau si étroit ; moi dont l'esprit se noyait sur les limites de la création, qui étais perdu dans tous les mondes de la poésie, qui me sentais plus grand qu'eux tous, qui recevais des jouissances infinies et qui avais des extases célestes devant toutes les révélations intimes de mon âme ! ».

Il y a dans cette page un orgueil juvénile qui contraste avec la modestie d'artiste qui caractérise le Flaubert de la maturité. Et de même on mesure comme l'écrivain a pu évoluer lorsqu'on le voit confesser le goût de son adolescence pour toutes les outrances de l'école romantique. Son auteur de chevet, il l'indique au chapitre V, c'est Byron :

« Je me nourris donc de cette poésie âpre du Nord, qui retentit si bien, comme les vagues de la mer, dans les œuvres de Byron. Souvent, j'en retenais, à la première lecture, des fragments entiers, et je me les répétais à moi-même, comme une chanson qui vous a charmé et dont la mélodie vous poursuit toujours (...). Ce caractère de passion brûlante, jointe à une si profonde ironie, devait agir fortement sur une nature ardente et vierge ».

Exalté par de telles lectures, le jeune collégien se croit mûr pour vivre, à son tour, une grande aventure d'amour. Mais avant la rencontre décisive avec M<sup>me</sup> Schlésinger, il y a une camaraderie amoureuse avec deux jeunes anglaises et sur laquelle notre texte nous apporte les détails les plus précis. Nous devons lire, à ce propos, ce qu'il écrit, au chapitre XV, sur « son premier amour, qui ne fut jamais ni violent, ni passionné, effacé depuis par d'autres désirs ». (*Mémoires d'un Fou*, édition Fasquelle, p. 117 à 120).

Voilà un Flaubert inattendu, très naïf, très spontané : tel il était, en classe de cinquième, alors qu'il découvrait déjà le mystère féminin. Car il n'y a dans son récit aucune invention romanesque. Les deux anglaises dont il parle s'appelaient Gertrude et Henriette Collier ; elles étaient les filles d'un officier de marine, Sir Henry Collier, attaché naval à Paris, et qui était un habitué de Trouville, où il se lia avec la famille Flaubert ; elles avaient bien quinze et douze ans lorsque Gustave Flaubert fit leur connaissance et elles partageaient bien leurs jeux avec Caroline, sœur de Flaubert. Il y eut là une petite bande dont Flaubert conservera toujours un souvenir ému. Il devait d'ailleurs revoir les deux sœurs à Paris et l'amitié put ainsi se prolonger. Mais Flaubert se garde, même à distance, d'exagérer l'importance de ses premiers émois. Gertrude Collier n'a été pour lui, en somme, qu'une camarade un peu tendre, et en toute innocence d'ailleurs : « Est-il besoin de dire », écrit le héros des *Mémoires d'un Fou*, « que cela avait été à l'amour ce que le scrupule est au grand jour, et que le regard de Maria fit évanouir le souvenir de cette pâle enfant ? ».

2. — Ainsi arrivons-nous à Maria, c'est-à-dire à M<sup>me</sup> Schlésinger, qui occupe toute la partie centrale de ces *Mémoires* (chapitre X à XIV) et qui est évoquée plusieurs fois encore à la fin. Le ton du narrateur devient solennel : « Ici sont mes souvenirs les plus tendres et les plus pénibles à la fois, et je les aborde avec une émotion toute religieuse », lisons-nous au début du chapitre X.

C'est, d'abord, la rencontre de Trouville : « J'étais fort jeune, j'avais, je crois, quinze ans ». Il faut lire toute la page, qui sera transposée dans un autre décor au début de *L'Education Sentimentale*, en songeant que, selon toute vraisemblance, les choses ont bien dû se passer ainsi : nous avons donc ainsi, trente-trois ans avant, le point de départ d'un épisode romanesque. (*Mémoires d'un Fou*, p. 105 à 107).

Plus loin, l'écrivain évoque aussi la petite fille de l'héroïne, à laquelle il emprunte, dans la réalité, son prénom Maria pour le prêter à la femme aimée et il en est même résulté une confusion, car on avait pris l'habitude, avant les découvertes de M. Gérard-Gailly sur l'état-civil de M<sup>me</sup> Schlésinger, née Elisa Foucault, de la nommer Maria. On trouve enfin un portrait fort vivant du mari, qui, tout en confirmant l'idée que nous nous faisons de Schlésinger par les *Mémoires* de Maxime Du Camp ou encore par ceux de Richard Wagner, annonce le personnage de M. Arnoux, si bien que, sur ce point encore, le passage se fait naturellement de la réalité au roman ! « Son mari tenait le milieu entre l'artiste et le commis-voyageur ; il était orné de moustaches ; il fumait intrépidement, il était vif, bon garçon, amical... ». Il est encore question, plus loin, de « cet homme vulgaire et jovial ».

On relève même, au fil du récit, quelques détails précis dont nous pouvons contrôler l'exactitude grâce à des témoignages directs. Ceux-ci, notamment, qui concernent le mari : « il ne méprisait point la table, et je le vis une fois faire trois lieues à pied pour aller chercher un melon à la ville la plus voisine ; il était venu dans sa chaise de poste avec son chien, sa femme, ses enfants et vingt-cinq bouteilles de vin du Rhin ». Or, une lettre à M<sup>me</sup> Schlésinger, datée de Croisset, 2 octobre 1856, évoquant le temps où Maria (qui va devenir dans quelques jours M<sup>me</sup> Leins) se promenait âgée de « trois mois sur le quai de Trouville au bras de sa bonne », précise presque miraculeusement qu'un soir de septembre, Maurice Schlésinger avait rapporté de Honfleur, et à pied, « un melon gigantesque sur ses épaules ». Nous savons d'autre part, grâce à Maxime Du Camp, que Maurice Schlésinger avait un terre-neuve nommé Néro. Et nous sommes fondés à supposer « par contiguïté », comme écrit M. Gérard-Gailly, que le détail des vingt-cinq bouteilles de vin du Rhin est également exact.

Nous ne pouvons pas nous montrer aussi affirmatifs quant à la réalité d'une promenade en barque décrite au chapitre XIII ; mais ce qui nous frappe dans cet épisode, c'est sa couleur romantique. Nous avons le sentiment que Flaubert se souvient ici du *Lac* de Lamartine et le rapprochement entre deux écrivains si différents et même si profondément opposés par leurs doctrines esthétiques doit être fait, car nous voyons ainsi encore mieux de quelle idéologie sentimentale Flaubert est parti, pour s'en défaire au prix d'un effort continu sur soi-même. (*Mémoires d'un Fou*, p. 112-113).

Une image analogue à celle sur laquelle ce passage prend fin a déjà été utilisée par Flaubert, quelques pages plus haut, pour évoquer par anticipation, la fin de l'épisode amoureux : « La vague a effacé les pas de Maria ». Ce vers blanc égaré dans sa prose traduit bien l'état de mélancolie où se trouve le jeune homme au moment où il rédige ses

*Mémoires*, en 1838, sans avoir jamais revu, semble-t-il, celle qu'il avait rencontrée près de deux ans auparavant. Flaubert évoque encore le jour de la séparation : « Elle quitta les bains le même jour que nous. C'était un dimanche. Elle partit le matin, nous le soir ; elle partit, et je ne la revis plus. Adieu pour toujours ! » et encore, dans les toutes dernières pages du texte : « Adieu ! et pourtant quand je te vis, si j'avais été plus âgé de quatre à cinq ans, plus hardi... peut-être... ». Cette phrase montre bien qu'il n'y eut rien, cette année-là, entre l'adolescent et la jeune femme ; mais elle prend une valeur prophétique, si nous nous rappelons que, après les *Mémoires d'un fou*, Flaubert « plus âgé de quatre à cinq ans » a retrouvé M<sup>me</sup> Schlésinger à Paris et que peut-être, alors, il s'est montré « plus hardi ».

## II. — NOVEMBRE (1842).

Ce nouvel essai, daté d'octobre 1842, et un peu plus long que le précédent, ne nous retiendra pas autant, car il ne concerne plus la rencontre de M<sup>me</sup> Schlésinger, mais, au moins dans sa partie proprement narrative, une aventure avec une fille publique. Cet épisode est précédé de longues analyses sentimentales qui ressemblent à celles des *Mémoires d'un Fou* et qui sont même plus développées : on y retrouve des confidences analogues sur le collègue et sur les mauvais souvenirs qu'il a laissés, sur les premiers rêves d'amour et les premiers désespoirs. Le ton général est amer, désabusé, nostalgique et comme accordé au titre *Novembre*, qui évoque toutes les mélancolies de l'automne. Puis, vers le milieu de l'essai, le narrateur nous avertit qu'il va nous livrer un témoignage non plus sur sa quinzième, mais sur sa dix-huitième année et c'est ainsi qu'il raconte comment il entra un jour dans un mauvais lieu pour calmer son obsession tyrannique de volupté. Il y a d'ailleurs une continuité à ce propos entre les *Mémoires d'un Fou* et *Novembre*, car déjà dans les *Mémoires* le héros déclarait que, dans son désespoir d'avoir perdu la femme aimée, il avait cherché des consolations sensuelles et sombré un moment dans la débauche. On se souviendra dès maintenant, à ce propos, que l'amour idéal de Frédéric pour M<sup>me</sup> Arnoux a comme contre-partie sa liaison charnelle avec la facile Rosanette.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas l'histoire banale, c'est d'abord le portrait de la fille, que l'on a tâché d'identifier, qui est peut-être peinte d'après nature, mais qui, en tout cas, ressemble, physiquement, à la Maria des *Mémoires d'un Fou* et qui d'ailleurs porte le même prénom, à une lettre près : Marie. On a le sentiment que le jeune Flaubert demeure hanté par un même type féminin et ce sentiment se confirmera d'ailleurs par la suite. « Ses cheveux noirs, lissés et nattés sur les tempes, reluaient comme l'aile d'un corbeau (...) une même ligne droite partait du sommet de sa tête dans la raie de ses cheveux, passait entre ses grands sourcils arqués, sur son nez aquilin, aux narines palpitantes et relevées comme celles des camées antiques, fendait par le milieu sa lèvre chaude ombragée d'un duvet bleu... ».

Ce qui est plus frappant encore, c'est l'analogie, parfois littérale, entre certains passages de notre texte et des passages de *L'Education Sentimentale*, comme si Flaubert s'était expressément reporté, en écrivant son roman, à cet essai datant d'un quart de siècle. Voici, à ce propos, l'exemple le plus typique, relevé par M. Dumesnil. L'héroïne de *Novembre* a longuement raconté son histoire au héros et elle a même rêvé d'un avenir en commun ; mais presque aussitôt elle s'est rendu compte que ce rêve est impossible et que son amant va bientôt lui dire adieu pour jamais. L'auteur note alors : « Marie ne me parla plus, quoique je

restasse bien encore une demi-heure chez elle (...). Il y a un instant, dans le départ, où, par anticipation de tristesse, la personne aimée n'est déjà plus avec vous ». Or on se souvient qu'à la fin de *L'Éducation Sentimentale* Frédéric et M<sup>me</sup> Arnoux se retrouvent avec le sentiment qu'ils ne se reverront ensuite jamais plus et Flaubert écrit : « Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment, dans les séparations, où la personne aimée n'est plus déjà avec vous ».

Ainsi d'un texte à l'autre se jalonne la genèse de notre *Éducation Sentimentale*. Mais voilà que ce titre même apparaît sous la plume de Flaubert dès 1843, c'est-à-dire l'année où se sont nouées à Paris les relations les plus étroites avec M<sup>me</sup> Schlésinger. C'est en février 1843, en effet, que Flaubert entame son premier récit de longue haleine, un vrai roman déjà. Or, ce récit, il l'intitule, déjà, *L'Éducation Sentimentale* et cette coïncidence nous incite à l'étudier. La question qui va se poser est celle de déterminer le lien qui peut exister entre ces deux *Éductions Sentimentales*.

### III. — LA PREMIÈRE « EDUCATION SENTIMENTALE » (1843-45)

Le titre du roman est pleinement justifié par son contenu. Il s'agit de l'éducation de deux jeunes gens par le sentiment : l'un et l'autre traversent une grande passion, qui leur apprend à vivre. Cette notion d'éducation sentimentale s'approfondira et s'élargira dans l'œuvre de 1869, mais elle a déjà pris, en somme, un sens plein et satisfaisant. L'histoire, d'ailleurs, est contée avec beaucoup de clarté et l'analyse permet de se rendre compte des intentions du jeune écrivain.

Henry Gosselin, nouveau bachelier, arrive à Paris et s'installe presque aussitôt chez un maître de pension, M. Renaud, qui doit pourvoir à son entretien et veiller en outre sur ses études de droit. Il règne dans cette maison, dont les pensionnaires, peu nombreux, sont tous des étudiants, une atmosphère patriarcale. Mais le maître de pension a une femme entreprenante, un peu hystérique et qui s'intéresse indiscrètement au jeune Henry. Elle va le voir dans sa chambre, se plaint de n'être pas heureuse, le provoque de diverses manières ; Henry se persuade qu'il l'aime et l'idylle se développe assez rapidement.

Henry a laissé au pays son ami Jules, qui a dû entrer dans l'administration locale des Douanes et qui languit de ne pouvoir vivre, lui aussi, à Paris, où il pourrait satisfaire son ambition d'auteur dramatique. Mais une troupe théâtrale passe dans la région et le directeur s'intéresse au drame qu'il est entrain d'achever ; en outre il se lie avec deux actrices de la troupe, la mère et la fille, M<sup>me</sup> Artémise et M<sup>lle</sup> Lucinde, et il devient amoureux de M<sup>lle</sup> Lucinde. Il est tout près de connaître un bonheur complet, car son drame est sur le point d'être joué et ses amours semblent en bonne voie.

Au chapitre XVII, deux lettres, la première de Henry à Jules, la seconde de Jules à Henry, marquent le tournant de l'action. Henry écrit : « Hier soir, elle est venue dans ma chambre » ; et Jules : « Tout est fini, ils sont partis ». M<sup>me</sup> Renaud, en effet, est devenue la maîtresse d'Henry, tandis que Lucinde et Artémise ont décampé avec le reste de la troupe après avoir emprunté de l'argent à Jules, qui se trouve ainsi vilainement joué.

Le roman de Henry et de M<sup>me</sup> Renaud continue. Les deux amants décident de partir pour l'Amérique, séjournent quelque temps à New-York et en reviennent un peu désenchantés. Après quelques sursauts, la liaison se dénoue et tout rentre dans l'ordre. Jules, lui, s'est d'abord abîmé



dans le désespoir, mais il s'est repris, s'est plongé dans l'étude et lâche la bride à son imagination, qui lui donne d'éclatantes revanches sur l'amertume de la vie.

En fin de compte, Henry, revenu de ses illusions, est devenu un homme installé dans l'existence, sûr de lui, capable de jouir de tout sans jamais s'engager tout entier, bref un homme qui a réussi, au moins en apparence, et qui est armé pour toutes les batailles de la vie sociale ; Jules, revenu de ses illusions lui aussi, mais d'une autre manière, a approfondi sa vie intérieure, cultivé sa solitude, savoure les émotions de l'art et de la création littéraire et habite ainsi un royaume secret dont il est le souverain absolu. A chacun sa sagesse.

Cette analyse ne prétend pas rendre compte de la richesse d'une œuvre écrite dans l'élan de la jeunesse et où l'écrivain a voulu, à travers ses deux héros, s'exprimer tout entier jusque dans ses aspirations les plus contradictoires. Il y a tout au long du roman des traits de mœurs, des descriptions, des silhouettes de personnages secondaires, où s'affirment des dons éclatants, sinon encore la maîtrise de l'art : le portrait du père d'Henry, notamment, une espèce de fantoche bourgeois tout plein d'idées reçues, est d'une verve admirable. Mais nous ne pouvons nous arrêter à ces aspects, car la première *Education Sentimentale* ne doit nous importer ici que dans la mesure où elle annonce et prépare la seconde. Or on a pu constater que les deux intrigues n'ont pas beaucoup de rapports et nous devons donc circonscrire les points particuliers qui concernent notre dessein.

D'abord cette première *Education Sentimentale* est un témoignage contemporain de deux événements essentiels dans la vie du romancier. La couverture du manuscrit porte en effet les dates suivantes, de la main de Flaubert : « Fin de février 1843. — Repris, septembre et octobre id. mai 1844 - janvier 1845 ». Or on se souvient que Flaubert fréquente assidûment le ménage Schlésinger à partir de mars 1843 et que sa grande crise date de janvier 1844. Ainsi, lorsqu'il écrit la première partie du roman, il est en pleine idylle, comme Henry avec M<sup>me</sup> Renaud ; lorsqu'il achève son travail, il a déjà renoncé à beaucoup de rêves et il a pris son parti d'une solitude qui promet d'être féconde. Si nous relisons le roman à la lumière de ces indications biographiques, nous sommes tentés d'y retrouver, transposée, l'expérience de l'auteur.

Henry arrive à Paris après son baccalauréat comme Flaubert et comme lui se dispose à étudier le Droit. Comme lui il entrera dans l'intimité d'un ménage. Il ne faut pas sans doute vouloir retrouver Schlésinger dans le personnage de M. Renaud, d'ailleurs un peu ridicule ; Flaubert décrit cependant le maître de pension comme un « bonhomme facile » et « passablement jovial » et ces indications recouperont un peu celles qui nous ont été données dans les *Mémoires d'un Fou*. Quant à M<sup>me</sup> Renaud, elle est présentée comme une femme charmante et de manières maternelles, aux beaux yeux noirs, à l'allure un peu cavalière et aux cheveux rangés en bandeaux noirs : elle correspond au type féminin qui nous a été déjà décrit par Flaubert et qui est celui de M<sup>me</sup> Schlésinger. Nous n'avons pas le droit de supposer que le portrait moral est aussi fidèle ; nous ne savons pas du tout si M<sup>me</sup> Schlésinger s'est montrée entreprenante avec Flaubert comme M<sup>me</sup> Renaud avec Henry, ni si les relations ont été poussées aussi avant dans la réalité ; en tout cas l'épisode américain est naturellement de pure invention. A supposer cependant que M<sup>me</sup> Schlésinger n'ait jamais été la maîtresse de Flaubert, on peut admettre que l'écrivain, dans le roman, prenne une sorte de revanche sur la vie.



Nous devons nous souvenir d'autre part que la fin du roman est postérieure à la crise de 1844 et la tentation est forte de nous demander où se trouve la coupure dans la rédaction. M. Gérard-Gailly, sans apporter de certitude à ce propos, conjecture avec vraisemblance que cette coupure se situe entre le chapitre XIX et le chapitre XX. Au début du chapitre XX, en effet, le désespoir de Jules, abandonné par Lucinde, s'épanche en accents pathétiques auxquels le début du récit ne nous avait pas habitués et nous avons le sentiment que la détresse de Flaubert s'exprime alors, dans cet autre personnage, en une confession littérale :

« Les grandes douleurs morales, comme les fatigues du corps, vous laissent si écrasé de lassitude que l'esprit est incapable de former un désir et les membres de s'agiter pour une action. Celui dont le sang ou les larmes ont longtemps coulé trouve même un certain bonheur dans l'hébètement qui succède à la cuisson de ses blessures ou aux déchirements de son âme ; il faut avoir pleuré pour éprouver que gémir est doux.

C'était à cette période, que j'appellerai *le désespoir réfléchi*, qu'était vite arrivé l'ami d'Henry, le pauvre Jules, dont, en un seul jour, le malheur avait ravi tous les amours, toutes les espérances, comme en une nuit un loup enflammé emporte tout un troupeau. Comme elle se rouvrit pour lui triste et vide cette vie humaine qu'il avait entrevue si belle à l'aurore ! où était la passion qu'il avait rêvée ? la gloire qu'il avait cru tenir ? ».

Jusqu'à cet endroit, le principal personnage était Henry, qui nous a été présenté à la première ligne comme « le héros de ce livre ». Flaubert devait d'ailleurs préciser, dans une lettre de 1852 à Louise Colet, que Jules, dans son esprit, n'a été d'abord qu'un « repoussoir ». Or, à partir du chapitre XX, non seulement Jules joue un rôle aussi important qu'Henry, mais on a l'impression que Flaubert s'est détaché du personnage d'Henry, qu'il lui est même devenu hostile (il le traite de « jeune homme perdu » et M<sup>me</sup> Renaud de « femme corrompue »). Au contraire, il semble s'identifier à Jules et il lui prête, non seulement sa tristesse et ses regrets, mais ses espoirs et ses ambitions nouvelles. Selon l'expression de Louis Bertrand, ce roman bourgeois « s'achève en un véritable poème de la vie intellectuelle ». Jules, contrairement à la solitude, y puise une énergie neuve et se console de ses déceptions par l'exercice d'une imagination somptueuse et par la recherche d'un idéal esthétique. Cet idéal prend le contre-pied du romantisme passionnel auquel il avait cru si naïvement et cette évolution est exactement celle du jeune Flaubert. L'éducation sentimentale de Jules, c'est l'apprentissage du renoncement, mais ce renoncement n'est ni oublieux, ni désespéré. Flaubert, de même, n'oubliera rien de sa jeunesse romantique, mais il laisse s'opérer en lui une décanation de ses souvenirs. De cette décanation et des nouveaux enseignements de l'expérience naîtra la définitive *Education Sentimentale*.

## LES ÉBAUCHES DE 1863

Entre l'achèvement de la première *Education* (janvier 1845) et la publication de la seconde (novembre 1869), près d'un quart de siècle s'est écoulé. Longtemps, Flaubert semble s'être délibérément interdit de traiter un sujet qui lui fournisse une occasion trop pressante de revenir sur sa propre expérience. Acquis, depuis sa demi-retraite de 1844, à la

religion de l'Art, il élabore une doctrine esthétique rigoureusement objectiviste et presque scientifique, où il s'enferme et dont il ne démordra jamais. Il met jalousement sous clef les écrits de jeunesse où il s'est si volontiers épanché et il cherche la formule du roman impersonnel. Cette formule, il pense l'avoir illustrée dans *Madame Bovary* et dans *Salammô*. Il serait possible, certes, de se demander s'il a parfaitement réalisé son ambition, et de rechercher dans ces deux romans des échos de sa vie intérieure : c'est ainsi qu'on a pu déceler dans les deux héroïnes certaines constantes qui attestent la permanence de son idéal féminin. Toutefois les sujets choisis, celui de *Salammô* surtout, le préservent contre toute tentation de s'exprimer directement, comme il l'avait fait à vingt ans. Aussi pouvons-nous placer entre parenthèse, dans une étude consacrée à la genèse de *L'Education Sentimentale*, les œuvres composées entre 1846 et 1862.

Or, en 1862, *Salammô* vient de paraître et Flaubert songe à mettre en chantier un nouveau roman. Il pense d'abord à *La Tentation de Saint-Antoine*, dont il a rédigé déjà deux versions qui ne le satisfont plus, mais il y renonce, au moins provisoirement et il s'occupe simultanément, au début de 1863, de bâtir les plans de deux romans nouveaux dont l'un deviendra *Bouvard et Pécuchet*, l'autre la définitive *Education Sentimentale*. C'est ce dont il témoigne dans des lettres aux frères Goncourt, à Théophile Gautier ou à Jules Duplan. A ces deux projets, « il passe toutes ses soirées », écrit-il à Duplan (*Correspondance*, V, p. 90) mais il « ne sait pour lequel se décider ». Finalement, il donnera la priorité à *L'Education Sentimentale*.

Nous avons conservé le carnet de notes de travail où se trouvent réunies les ébauches de 1863. Ce carnet de notes figure sous le numéro 19 parmi d'autres carnets conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Il a été édité intégralement par M<sup>me</sup> Durry, dans le précieux volume *Flaubert et ses projets inédits* publié par la librairie Nizet en 1950. Nous retiendrons, de cette publication, l'essentiel de ce qui concerne notre roman.

## I. — Le SCENARIO PRIMITIF.

Relevons d'abord, au folio 35 de ce carnet 19, une sorte de canevas d'ensemble qui pourrait bien être la toute première ébauche de *L'Education Sentimentale* et qui doit être commenté attentivement. En voici le texte :

M<sup>e</sup> MOREAU (Roman)

« Le mari, la femme, l'amant tous s'aimant, tous lâches.

— traversée sur le bateau de Montereau. Un collègion.

— M<sup>e</sup> Sch. — Mr Sch. moi.

— développement de l'adolescence — droit — obsession femme vertueuse et raisonnable escortée d'enfants.

— Le mari, bon, initiant aux Lorettes... — soirée bal privé chez la Présid. Coup. Paris... théâtre, champs élysées...

adultère mêlé de remords et de terreurs. Débîne du mari et développement philosophiq. de l'amant. fin en queue de rat. tous savent leur position réciproque et n'osent se la dire. — le sentiment finit de soi-même — on se sépare. Fin : on se revoit de temps à autre — puis on meurt ».

Nous nous apercevons certes que le dessin de l'œuvre définitive n'est pas encore nettement tracé. Le romancier part même sur certaines intentions qu'il abandonnera. Notons, d'emblée, des différences essentielles et même des contradictions entre ce canevas et le roman. *Pour le*

*titre d'abord* : Flaubert ne songe pas, ici au moins, à reprendre celui du roman de 1845, d'ailleurs si différent, *L'Education Sentimentale* ; il songe (comme il l'a fait pour *Salammbô* et pour *Madame Bovary*) au nom de l'héroïne et ce nom n'est pas encore M<sup>me</sup> Arnoux, mais M<sup>me</sup> Moreau ; donc Flaubert fera glisser plus tard ce nom de l'héroïne au héros ; il s'apercevra d'ailleurs que le personnage central est bien l'homme, non la femme et c'est pourquoi il inscrira en sous-titre de l'édition : « Histoire d'un jeune homme ». Une fois d'ailleurs qu'il aura donné le nom de Moreau à l'homme, et non plus à la femme, il le trouvera merveilleusement adéquat au personnage ; comme en témoigne une lettre à Louis Bonenfant, il sera très ému d'apprendre que des Moreau existent à Nogent-sur-Seine et qu'ils pourraient être choqués de la coïncidence ; il assure à ce propos : « Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre ». Il a peut-être raison ; mais il est plaisant d'observer tout de même que ce nom, il ne l'a pas trouvé du premier coup et que M<sup>me</sup> Arnoux a failli s'appeler M<sup>me</sup> Moreau.

*Pour le schéma de la situation* définie dans la première phrase. On ne peut dire que, dans le roman, les trois personnages soient « tous lâches ». L'adjectif s'applique dans une certaine mesure à Frédéric et à M. Arnoux, non à M<sup>me</sup> Arnoux à laquelle Flaubert a finalement résolu de donner une idéale noblesse de caractère. Et de même, il n'y a pas d'« amant », il n'y a pas d'« adultère mêlé de remords » dans le roman : Flaubert a voulu d'abord faire de M<sup>me</sup> Moreau, comme de M<sup>me</sup> Renaud dans la première *Education*, une femme coupable : c'est un peu plus tard, comme nous le verrons, qu'il modifie son dessein.

*Pour le dénouement enfin* : pas de « queue de rat » ; la « position réciproque » de Frédéric et de M<sup>me</sup> Arnoux sera bien définie à la fin de l'entrevue de l'avant-dernier chapitre, après laquelle la séparation est d'ailleurs définitive ; et surtout il cesse d'être vrai que « le sentiment finit de soi-même » ; au contraire, les deux héros gardent au fond d'eux-mêmes toute leur ferveur. Le lecteur enfin n'assiste pas à leur mort, mais seulement à celle de M. Arnoux.

Les ressemblances, cependant, sont plus frappantes encore. Déjà certaines situations sont trouvées : la « traversée sur le bateau de Montereau » du chapitre premier, le héros étant alors frais émoulu du collège, tout récent bachelier, sinon exactement encore « un collégien » ; les études de « droit » qui vont être amorcées par cet adolescent et l'obsession de la femme qu'il a vue, d'emblée, avec une petite fille, sinon « entourée d'enfants » (mais il y aura aussi, dans le roman, un fils). Autre thème conservé, celui du mari initiant Frédéric aux Lorettes, car c'est par M. Arnoux que le héros fait la connaissance, au bal costumé, de Rosanette, surnommée « la Maréchale » et ici « La Présid. (ente) », par un souvenir évident de M<sup>me</sup> Sabatier, bien connue de Flaubert et chantée par Baudelaire.

Mais surtout, par delà l'intrigue, ce qui retient et émeut dans ce canevas, c'est l'aveu du romancier. Les trois personnages, ce sont « M<sup>e</sup> Sch. - Mr. Sch. moi ». Il est rare qu'un écrivain livre aussi explicitement ses sources, surtout quand il s'agit de sources autobiographiques. Nulle part, pour *La Duchesse de Langeais* par exemple, un Balzac n'a été aussi transparent ; ni un Benjamin Constant pour *Adolphe*, malgré le *Journal intime*... Et c'est un romancier impersonnel par excellence qui, à la faveur d'un carnet évidemment destiné à lui seul, confirme, sans la moindre équivoque, ce dont les érudits s'étaient

seulement douté jusque là ; Frédéric, c'est Flaubert ; M<sup>me</sup> Arnoux, c'est M<sup>me</sup> Schlésinger ; M. Arnoux, c'est Maurice Schlésinger !

## II. - PRÉCISIONS SUR LES PERSONNAGES ET LEURS AVENTURES

Pendant la même séance de travail ou bien au cours de séances nouvelles, Flaubert va s'attacher à préciser les données encore très schématiques de son scénario, parfois aussi à les corriger. En inventoriant les folios voisins de ce carnet 19, M<sup>me</sup> Durry a pu se livrer à des observations très nombreuses. Il ne nous est pas possible de considérer dans le même détail cette succession de feuillets. Nous grouperons les remarques les plus significatives autour des principaux personnages du roman.

### A. — M. MOREAU.

Flaubert esquisse sa carrière : « Mr. Moreau doit être un industriel d'art, bronzier, marchand de tableaux, un journal d'art et littérature, produits chimiques, fabrique de faïence, porcelaine opaque ; — puis un industriel pur ». Telle est bien l'évolution de M. Arnoux, qui ne sera pas bronzier sans doute, mais bien marchand de tableaux et directeur du journal *L'Art industriel*, puis qui s'occupera de fabriquer des faïences avant de devenir marchand d'objets religieux, c'est-à-dire commerçant pur, sinon industriel pur.

Sur le même feuillet, il a noté ses premières réactions à l'égard de Frédéric : « Au commencement le mari a des soupçons, épie en écoutant derrière la porte (faux bonhomme)... Mais comme l'amant est très timide et parle de la pluie et du beau temps, M. Moreau est inébranlablement rassuré. Bien que courant les filles, il aime sa femme... et en est jaloux — bon père de famille ». Dans le roman, Flaubert va lui prêter la même attitude, au moins au début ; c'est M<sup>me</sup> Arnoux qui en avise Frédéric : « Elle lui conta qu'un soir il les avait laissés en tête à tête, puis était revenu, avait écouté derrière la porte, et comme tous deux parlaient de choses indifférentes, il vivait, depuis ce temps-là, dans une entière sécurité » (p. 275). Dans le roman encore, ce personnage demeure à la fois coureur de filles et bon père de famille, aimant sa femme sans se priver de la tromper ; trop léger toutefois pour être jaloux avec quelque continuité : sur ce point, peut-être, Flaubert a modifié son idée première.

Plus loin, Flaubert, qui dès le premier canevas avait indiqué « la débine » où tombe son personnage, marque les étapes de cette déchéance matérielle : « Gradation dans la débine — deux ou trois changements de logement, effet sinistre — tout se rétrécit ; le logement est de plus en plus petit. — plus qu'une seule bonne — Puis la Province — dans un endroit reculé ». Flaubert qui a connu dans quelles difficultés financières s'est débattu Schlésinger à partir de 1846, imagine par analogie des difficultés semblables pour son personnage. Dans le roman, il précisera les « changements de logement » indiqués ici pour M. Moreau : M. Arnoux habite d'abord rue de Choiseul, puis rue Paradis, puis rue de Fleurus et se retire enfin au fond de la Bretagne.

Enfin, parallèlement à la dégradation de la fortune matérielle, Flaubert imagine, pour M. Moreau, une évolution sous le rapport de la conduite. « Il va, lui, le mari, en progressant dans une voie sentimentale et presque idyllique — d'abord coureur de bordels, puis de lorettes — puis entretient de petites grisettes. Il leur achète des fonds de lingerie, devient de moins en moins inconstant, tourne à la bedolle, s'attendrit... et aime cependant sa femme et ses enfants — devient très laid physiquement,



tourne au gâteau ». Telle sera, à peu près, l'évolution de M. Arnoux. Nous ne le voyons pas hanter les maisons de femmes, mais il est vrai qu'en passant de Rosanette à une ouvrière de sa fabrique et en montant pour celle-ci un magasin de blanc, il est allé de la « lorette » à la « grisette » ; il est vrai aussi qu'il se laisse « exploiter par la Bordelaise avec l'indulgence des amours séniles » ; puis qu'affaibli par la maladie, il tourne à la religion et que, dans sa boutique d'objets religieux, Frédéric est frappé, en l'apercevant sommeillant à son comptoir, de constater comme il est « prématurément vieilli ». Il est difficile de décider à ce propos si Flaubert se souvient encore de Schlésinger. Du moins voyons-nous que, dès l'ébauche, le personnage est fixé dans son esprit, pour les grands traits et déjà même pour certains détails.

#### B. — FRÉDÉRIC.

La même suite de feuillets contient aussi des indications d'intérêt inégal sur le futur héros du roman, qui est désigné déjà sous le prénom de Frédéric ou de Fritz. Parfois il ne s'agit que d'un détail, repris dans *L'Education Sentimentale*. Celui-ci par exemple : « N'osant déclarer son amour, il se rejette sur les Lorettes » ; nous savons en effet que Frédéric cherchera dans son aventure avec Rosanette une compensation. Cet autre : « Fr. passe pr son amant. Lâcheté. — il laisse croire cela » ; nous nous souvenons que, dans *L'Education Sentimentale*, Deslauriers place le héros dans une situation de ce genre : « Ah ! mon gaillard, tu te trahis ! Sois franc, voyons ! », lui dit-il, pour le faire parler sans doute ; et Flaubert continue : « Une lâcheté immense envahit l' amoureux de M<sup>me</sup> Arnoux : — Mais non !... je t'assure, ma parole d'honneur ! — Ces molles dénégations achevèrent de convaincre Deslauriers. Il lui fit des compliments. Il lui demanda des détails. Frédéric n'en donna pas, et même résista à l'envie d'en inventer » (p. 262). On voit par ce second exemple combien Flaubert a nuancé, en rédigeant, cette notion de lâcheté qu'il avait notée tout sèchement sur son carnet : son héros n'a pas le courage de nier fermement et donne ainsi à supposer ce qui n'est d'ailleurs pas vrai, mais il ne va pas jusqu'au mensonge positif et cette attitude molle est bien conforme au personnage.

Mais voici un passage beaucoup plus important, car il implique, chez le héros, toute une évolution qui se précisera dans le roman. On relève au feuillet 38 : « La passion de Fr. foudroyant d'abord, puis timide et constante, puis repoussée — (car il l'aimait alors tellement qu'il n'a pas compris sa pudeur et s'est retiré) a des intermittences, elle le reprend quand son cœur est vide d'autres femmes ». Ici Flaubert emploie un mot, celui d'*intermittences*, dont Marcel Proust fera la fortune en évoquant « les intermittences du cœur ». Il s'agit bien, déjà, d'intermittences du cœur et dans le roman, l'écrivain, instruit sans doute par sa propre expérience, se garde de prêter au sentiment du héros pour M<sup>me</sup> Arnoux une continuité sans défaillance : sa passion « commençait à s'éteindre » à la fin du chapitre III (alors qu'il entame sa seconde année de droit) ; elle se ranime après une séparation, lorsque l'héritage de son oncle lui permet de repartir pour Paris, à la fin de la première partie ; elle s'affaiblit de nouveau comme sous le coup d'une déception quand il revoit M<sup>me</sup> Arnoux, au début de la seconde partie, etc... Ici encore l'analyse de détail illustrera et nuancera la vérité psychologique exprimée en une phrase dans les notes du carnet.

Mais il arrive que ces notes soient plus explicites que le roman. De même que Flaubert avait noté, pour lui seul, l'origine autobiographique de ses personnages, de même, pour lui seul encore, il se permet de juger



son héros alors que, par scrupule esthétique, il se borne, dans le roman, à le faire évoluer sous les yeux du lecteur. Voici, en effet (feuilleton 39), des indications assez précieuses concernant Frédéric : « un défaut radical d'imagination, un goût excessif — trop de sensualité — pas de suite dans les idées — trop de rêveries l'on empêché d'être un artiste ». Nous avons le sentiment que, dans ces trois lignes, Flaubert prend ses distances avec un personnage qui, par tant de côtés, lui ressemble beaucoup. En même temps, il nous apprend à le mieux comprendre en soulignant les raisons psychologiques profondes de l'échec dont nous sommes les témoins. Dans le roman, nous voyons que Frédéric commence à écrire un récit intitulé *Sylvio, le fils du pêcheur*, puis qu'il loue un piano et compose des valseuses allemandes, puis qu'il se demande s'il sera un grand peintre ou un grand poète, puis qu'il opte pour la peinture sans parvenir d'ailleurs au moindre résultat. Le carnet de notes annonçait tout cela et en même temps dénonçait le mal à sa racine en indiquant : « pas de suite dans les idées ». Et c'est pourquoi il peut être intéressant de se reporter à ce carnet pour mieux comprendre les intentions qui, dans le roman, ne sont pas expressément énoncées.

### C. — M<sup>me</sup> MOREAU.

Mais les indications les plus importantes concernent sans doute l'héroïne, la future M<sup>me</sup> Arnoux.

Nous devons nous souvenir, tout d'abord, que, dans le canevas primitif, Flaubert envisageait de raconter un adultère, de faire de Frédéric l'amant de M<sup>me</sup> Moreau (comme Henry, dans la première *Education Sentimentale*, est l'amant de M<sup>me</sup> Renaud). Mais il a bientôt changé d'avis et ce revirement se marque dans une note du verso du feuillet 35, avec une crudité de langage à laquelle nous devons nous accoutumer une fois pour toutes : « Il serait plus fort de ne pas faire baiser M<sup>e</sup> Moreau qui, chaste d'action, se rongerait d'amour ». Ainsi Flaubert décide de faire de son héroïne une femme honnête, en acte, sinon en pensée ; il juge cela « plus fort », c'est-à-dire plus habile au point de vue de la technique romanesque, parce que cela lui permet de raffiner sur les sentiments. C'est ce que précise cet autre fragment : « Elle accepte un rendez-vous... n'est pas baisée — par sa volonté... (dans un hôtel garni de la rue Tronchet). Alors sa passion, — à lui — décroît — et à elle, augmente — Car tout lui manque — c'est de ce jour qu'elle l'aime fortement ». On se souvient que, dans le roman, Frédéric a effectivement donné rendez-vous à M<sup>me</sup> Arnoux, rue Tronchet, mais que la maladie de son petit garçon la détourne de s'y rendre et que, pour se consoler, Frédéric accueille, dans le même appartement meublé, Rosanette : on saisit peut-être plus clairement, dans le canevas, que Flaubert a voulu faire de *L'Education Sentimentale* le roman de l'occasion manquée ; et ce thème, avec toutes ses conséquences psychologiques, ne pouvait naturellement être traité que si l'adultère n'était pas consommé.

Des notes d'une autre sorte, et à certains égards tout aussi intéressantes, concernent le caractère de l'héroïne. Au folio 36, Flaubert précise qu'« elle finit folle, hystérique » et que « le mari devenu bon la soigne ». Au folio 38, il écrit plus nettement encore que Mr. Moreau est « très doux pour sa femme » et que « c'est elle au contraire qui est violente » ; il ajoute ces détails saisissants : « L'état atroce et de plus en plus nerveux se continue jusqu'au mariage de sa fille. — Fritz n'y assiste pas. Il est au mariage de la Lorette qui se fait le même jour à la Madeleine — Sa fille l'abandonne tout à coup — Abîme, elle se trouve seule — On la met dans une Maison de Santé, elle en sort — dernière entrevue ». Nous nous souvenons que la fille de M<sup>me</sup> Schlésinger avait un caractère difficile, que

les malentendus avec sa mère se sont aggravés après son mariage avec un allemand ; nous nous souvenons aussi que M<sup>me</sup> Schlésinger a été internée une première fois en 1861-1862 et qu'elle a invoqué elle-même pour expliquer sa névrose des difficultés d'ordre familial ; nous savons enfin que Flaubert a été mis au courant de sa crise et qu'il en a témoigné beaucoup de tristesse. Ce que nous révèle le carnet 19, c'est qu'il a songé, un moment, à faire passer cette triste réalité dans le roman et à prévoir une « dernière entrevue » consécutive à la remise en liberté de l'héroïne. Il est difficile de décider quelles raisons l'ont finalement persuadé de renoncer à se servir d'un épisode aussi pathétique, fourni par la vie. Mais nous pouvons nous demander si certaines nervosités, certaines impatiences qu'il prête, çà et là, à M<sup>me</sup> Arnoux ne s'expliquent pas par cet épisode inutilisé. Le caractère de l'héroïne nous apparaîtrait alors plus complexe, plus inquiétant aussi. La preuve serait fournie de l'intérêt qu'une étude de genèse, apparemment extérieure à l'œuvre, peut comporter pour l'interprétation même de l'œuvre.

### III. — DÉTAILS DIVERS.

Pour achever de montrer l'intérêt de ces ébauches, il nous reste à citer quelques exemples de détails parfois très humbles que le romancier utilisera et qu'il songe déjà à mettre en place. Ainsi, dans une marge du folio 36, cette indication topographique : « quai Napoléon ». C'est bien là que s'installera Frédéric (chap. III, p. 26 : « il... prit, sur le quai Napoléon, deux pièces, qu'il meubla ») ; c'est là qu'habitait Maxime du Camp, qui rappelle, dans ses *Souvenirs Littéraires*, que Flaubert a pensé à son petit appartement lorsqu'il a écrit *L'Education Sentimentale*. Nous avons la preuve, par le Carnet, que l'idée de ce détail est venue de bonne heure à Flaubert ; peut-être n'est-il pas indifférent de le relever, s'il est vrai, d'autre part, comme nous aurons l'occasion de le montrer, qu'il y a, chez Frédéric, des traits de son ami Du Camp.

Au folio 37, ce détail : « Deux beaux vases, toute une garniture de cheminée chic, passe de chez M<sup>e</sup> Moreau chez la Lorette. Fr. les y retrouve. C'est quelque chose de sa jeunesse ». Il y a là, pour le romancier, un thème à développer. Il imagine, en effet, que, dans sa légèreté, Arnoux ne craint pas de faire voyager des objets de son appartement jusque dans celui de sa maîtresse et au besoin de leur faire faire le chemin inverse : « une foule de petits cadeaux, des écrans, des boîtes, des éventails allaient et venaient de chez la maîtresse chez l'épouse car, sans la moindre gêne, Arnoux, souvent, reprenait à l'une ce qu'il lui avait donné pour l'offrir à l'autre ». Vers la fin du roman (p. 414), l'un de ces bibelots, le coffret à fermoir d'argent de M<sup>me</sup> Arnoux, est associé à un épisode décisif : ce coffret, comme le romancier le rappelle, Frédéric l'avait vu au premier dîner dans la rue de Choiseul, puis chez Rosanette, puis de nouveau chez M<sup>me</sup> Arnoux et ainsi « était lié à ses souvenirs les plus chers » ; à le voir, « son âme se fondait d'attendrissement » et voilà que M<sup>me</sup> Dambreuse imagine de l'acheter ; en vain il la supplie de n'en rien faire, elle s'obstine et elle l'obtient ; c'en est assez pour que Frédéric, scandalisé comme par une profanation, renonce à tout projet de mariage avec elle. — Ainsi la notation fugitive du Carnet a été reprise, approfondie, transformée ; elle devient un ressort de l'action et un élément de pathétique.

Une remarque du même genre peut être faite, toujours pour la scène de la vente aux enchères, à partir d'une indication relevée d'ailleurs sur un autre carnet, mais citée également par M<sup>me</sup> Durry. Flaubert est allé assister personnellement à une vente et il a pris des notes. Celle-ci

notamment : « piano en marquèterie, le crieur fait debout une petite gamme, 1000 fr. — 600 fr. », les chiffres signifiant que, selon un usage fréquent, la mise à prix a été abaissée, faute d'enchérisseur. Dans le roman, voici l'usage qui en est fait (p. 414) : « Le crieur avait ouvert un piano, — son piano ! Tout en restant debout, il fit une gamme de la main droite, et annonça l'instrument pour douze cents francs, puis se rabattit à mille, à huit cents, à sept cents ». Les indications retenues sont presque les mêmes, à peine moins sèches ; le romancier a supprimé un détail inutile (« en marquèterie »), mais il a souligné (car c'est Frédéric qui vit la scène) que ce piano est *son piano* ! (celui de M<sup>me</sup> Arnoux), que ce meuble banal a donc pour lui un prix immense et il a marqué fortement, par contraste, que, pour le reste du public, cette valeur affective n'existe pas, puisque, par trois fois, le crieur doit revenir sur la mise à prix. Tout le pathétique de la scène est bien là : le mobilier de M<sup>me</sup> Arnoux est dispersé dans une salle froide et indifférente, alors que, pour Frédéric, ce sont « des parties de son cœur » qui s'en vont.

Il est vrai que ce piano de M<sup>me</sup> Arnoux éveille pour Frédéric des souvenirs d'une rare qualité. C'est ainsi qu'on peut lire dans *L'Education Sentimentale* (p. 49) la description d'une scène au cours de laquelle Frédéric entend chanter M<sup>me</sup> Arnoux auprès de son instrument : « Elle se tenait debout, près du clavier, les bras tombants, le regard perdu... sa poitrine se gonflait, ses bras s'écartaient, son cou d'où s'échappaient des roulades, se renversait mollement comme sous des baisers aériens... ». Or déjà dans le Carnet 19, Flaubert a esquissé cette scène et a tâché de décrire le charme de la cantatrice avec une autre image, fort gracieuse déjà : « Debout, elle chantait un air au piano — il y avait un mot italien qui revenait et elle faisait à chaque fois un petit mouvement de col comme un oiseau qui se débat dans ses plumes en tournant la tête ». Peut-être Flaubert a-t-il jugé un peu mièvre cette comparaison ; il a finalement rédigé une phrase différente, mais sur le même thème et dans le même climat affectif. Quant au détail du « mot italien qui revenait, il l'utilise en le transposant lorsqu'il note dans le roman, juste avant le passage que nous avons cité : « Frédéric ne compris rien aux paroles italiennes ».

On pourrait multiplier les exemples de détails ainsi amorcés sur le Carnet avant d'être incorporés dans le roman. Contentons-nous d'un dernier. Voici (f° 35), trois lignes que nous citons dans leur brutalité sèche : « Une enfant (16 ans) attend dans un boudoir la perte de son pucelage. — souper servi — ne mange que des confitures et s'endort sur des gravures lubriques. (S. Lag) ». Etrange anecdote, ponctuée par quatre lettres énigmatiques. Reportons-nous à *L'Education Sentimentale*. Rosanette, dans la troisième partie, raconte à Frédéric ses débuts dans la vie galante ; on l'avait vendue à un homme marié et conduite dans un cabinet de restaurateur (voir p. 330) : « Le seul siège qu'il y eût était un divan contre la table... La table était couverte d'un tas de choses que je ne connaissais pas. Rien ne m'a semblé bon. Alors je me suis rabattue sur un pot de confitures, et j'attendais toujours. Je ne sais quoi l'empêchait de venir. Il était très tard, minuit au moins, je n'en pouvais plus de fatigue ; en repoussant un des oreillers pour mieux m'étendre, je rencontre sous ma main une sorte d'album, un cahier ; c'étaient des images obscènes... Je dormais dessus, quand il est entré ». Lue sans préparation, cette page retient l'attention par la bizarrerie du détail concret. On voit par l'examen du Carnet que Flaubert utilise une histoire vécue, qui lui a été contée... Et les quatres lettres entre parenthèses désignent, selon toute vraisemblance, la narratrice. S. Lag., c'est son amie Suzanne Lagier, actrice et demi-mondaine, dont il a aimé la gaieté,

la franchise et l'esprit. Un jour Lagier dut lui conter cette histoire, peut-être celle de ses propres débuts... Flaubert ne l'a pas laissé perdre. Et peut-être aurions-nous à nous demander si Rosanette n'aurait pas des traits de Suzanne Lagier.

#### QUELLES CONCLUSIONS TIRER DE L'ETUDE DE CES EBAUCHES ?

Celle-ci d'abord. Les carnets de notes sont pour Flaubert des sortes de greniers, de garde-manger où il s'approvisionne. Il ne craint pas d'y inscrire des détails apparemment anodins. Certains seront abandonnés. D'autres seront utilisés et passeront dans la rédaction définitive, mais jamais sous la forme où ils ont été consignés pour la première fois. La comparaison du texte original et du texte définitif révèle, presque toujours, avec quelle sûreté l'écrivain adapte chaque trait aux exigences supérieures de son œuvre.

En dehors, cependant, de ces notes décousues et comme fortuites, ce qui frappe, au moins dans notre carnet 19, c'est le souci qu'a le romancier de fixer, dès le début, une armature d'ensemble, de bâtir un plan. Et nous nous apercevons que ce plan est, au départ, très linéaire, très schématique. Nous notons en particulier que Flaubert n'y incorpore guère que ses futurs personnages principaux. Nous faisons connaissance avec Frédéric et, sous les noms de M. et M<sup>me</sup> Moreau, avec les futurs M. et M<sup>me</sup> Arnoux ; nous devinons Rosanette, en quelques endroits, sous la désignation anonyme de la Lorette. Mais Flaubert ne semble songer encore ni au couple Dambreuse, ni à la Vatnaz, ni aux jeunes gens fréquentés par le héros et pas même à Deslauriers. Tout demeure donc, ou presque tout, à inventer, puis à organiser, à construire autour du noyau initial. Alors qu'un Balzac tend à se lancer délibérément dans son récit et à faire surgir des aventures, quand il le faut, avec une sorte de spontanéité où se reconnaît son imagination créatrice, Flaubert, lui, a besoin d'efforts répétés et tenaces pour faire surgir par vagues successives sa matière du néant. Nous allons donc le voir chercher dans toutes les directions, demander sa pâture aux livres ou aux amis, fouiller dans ses propres souvenirs. Il connaîtra ensuite ce qu'il a appelé lui-même « les affaires du style ». Et nous ne devons pas nous étonner si une telle méthode l'oblige à peiner plusieurs années sur chacun de ses romans. Il a fallu environ cinq ans pour *Madame Bovary*, comme pour *Salammbô*. Il faudra aussi cinq ans, après les premières ébauches, pour que *L'Education Sentimentale* prenne sa forme définitive. Nous devons tâcher maintenant de le suivre dans cet effort continu. Ainsi verrons-nous s'édifier l'œuvre pierre à pierre et surprendrons-nous peut-être quelques-uns des secrets du romancier au travail.

PIERRE-GEORGES CASTEX

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Extrait de « Les Cours de Sorbonne », Centre de Documentation Universitaire, Paris.



## Le Romantisme de Mathô

Au lendemain de la publication de *Madame Bovary*, Flaubert écrivait à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie, à dix mois d'intervalle : « Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne... » — « Le livre que j'écris maintenant sera tellement loin des mœurs modernes, qu'aucune ressemblance entre mes héros et mes lecteurs n'étant possible, il intéressera fort peu... » (1). A l'en croire, donc, le futur auteur de *Salammô* aurait voulu s'évader du monde bourgeois contemporain pour revivre dans une des grandes métropoles de l'antiquité.

Or, si l'on a retrouvé en *Salammô* elle-même certains traits physiques, et surtout psychologiques, d'Emma Bovary, par exemple son désenchantement et son ennui, dans Mathô, en revanche, on n'a guère vu jusqu'ici que le barbare herculéen et frénétique et moins l'amant obsédé et passionné jusqu'au sacrifice, voire le poète, beaucoup plus proches de nous.

A peine, en effet, s'est-il épris de la Vierge carthaginoise qui, au banquet des Mercenaires, lui a rempli sa coupe, qu'il « s'en va mélancolique comme un augure, dès le soleil levant, pour vagabonder dans la campagne, s'étend sur le sable et jusqu'au soir y reste immobile » (2), évoquant perpétuellement son image loin du tumulte et de la cohue de son camp.

La nuit, c'est elle aussi qu'il voit reparaître dans la lune : « Oh ! que j'ai passé de nuits à la contempler ! Elle me semblait un voile qui cachait ta figure ; tu me regardais à travers ; ton souvenir se mêlait à ses rayonnements ; je ne vous distinguais plus... » (3), lui dit-il sous la tente où elle est venue, seule, pour reprendre et rapporter à Carthage le voile sacré dérobé par Mathô dans le sanctuaire de Tanit.

Que Spendius médite la défaite de l'armée punique et ~~présente~~ avec légèreté l'entrée triomphale des Mercenaires à Carthage, son Maître, lui, rêve seulement d'une île perdue et voluptueuse où il voudrait fuir avec sa captive à qui il la décrit ainsi : « Au-delà de Gadès, à vingt jours dans la mer, on rencontre une île couverte de poudre d'or, de verdure et d'oiseaux. Sur les montagnes, de grandes fleurs pleines de parfums qui fument, se balancent comme d'éternels encensoirs ; dans les citronniers plus hauts que des cèdres, des serpents couleur de lait font avec les diamants de leur gueule tomber les fruits sur le gazon ; l'air est si pur qu'il empêche de mourir. Oh ! je la trouverai, tu verras. Nous vivrons dans des grottes de cristal taillées au bas des collines » (4).

Mais la ruse et la ténacité d'Hamilcar feront s'évanouir ce mirage : affamés, les mercenaires de Mathô périront jusqu'au dernier dans le défilé de la Hache, leur chef sera pris et capturé et celle qui l'a aimé dès le premier regard ne pourra lui survivre. Tous deux auront ainsi obéi à la même fatalité, car c'est « involontairement » que la prêtresse

(1) 18 mars 1857, 23 janvier 1858. Edition Conard, 4<sup>e</sup> Série (1854-1861), p. 164 et 245.

(2) *Salammô*. Edition des Belles Lettres — T. I, p. 33.

(3) *Salammô*. Edition des Belles Lettres — T. II, p. 45.

(4) Edition des Belles Lettres, T. III, p. 45.



de Tanit s'est approchée du Libyen au début du livre, c'est « involontairement » qu'elle s'avancera à la fin, jusqu'au bord de la terrasse de son palais, pour le voir expirer (5). Mais alors qu'elle cède à un obscur et pudique attrait, Mathô a aussitôt deviné que l'inéluctable malédiction des Dieux pèse sur lui (6).

On voit donc que, en dépit de lui-même, Flaubert, en évoquant cette civilisation si lointaine et si étrangère à la nôtre, ne s'est pas affranchi de son temps aussi complètement qu'il s'en vantait : cette soif de solitude, ce besoin d'évasion, cette hantise de la fatalité de la passion, en effet, n'avaient-ils pas été le tourment de la jeunesse contemporaine et de la sienne ? N'est-ce pas tout cela qu'il a transposé dans un décor exotique ? Mathô erre dans les sables de l'Afrique, comme René a erré sur les bruyères de son château, et il se perd dans sa rêverie comme le poète de « l'Isolement » sur sa montagne ; il contemple éperdument cet « astre des nuits » qui a illuminé les funérailles d'Atala pour auréoler bientôt le songe de « Booz endormi » ; s'il ne rêve pas d'Italie ou d'Orient, comme le Goethe de Mignon ou de Baudelaire de « l'Invitation au Voyage » en évoquant, dans une prose aussi mélodieuse, cet Eden qu'il voudrait partager avec Salammbô, il trahit la même aspiration au dépassement ; enfin, si Flaubert a fait une part plus large encore à la fatalité, puisqu'ils sont séparés non seulement par la patrie, mais aussi par la religion, la race et la volonté d'Hamilcar, ses amants n'en finissent pas moins par se retrouver et s'unir dans la mort, comme Hernani et Dona Sol.

Sous sa cuirasse de mercenaire du III<sup>e</sup> Siècle avant J.-C., Mathô souffre du même mal que la génération de 1830. Seulement, chez lui, l'attitude est moins théâtrale et moins grandiloquente : c'est le Romantisme plus contenu et plus sobre de l'auteur de *Salammbô*.

G. BOSQUET.

(5) Edition des Belles Lettres, T. I, p. 16-17 ; T. II, p. 164.

(6) Edition des Belles Lettres, T. I, p. 34.

Plusieurs variantes extraites par nous des Brouillons du roman attestent à quel point, dans la pensée de l'écrivain, son personnage devait être le jouet du destin. Les yeux de Mathô se portent « involontairement », eux aussi, sur la porte du Palais d'Hamilcar (Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions françaises, 23658, T. I, folio 313) ; un désir « irrésistible » (le même adjectif employé chaque fois) le pousse à revoir Salammbô et à faire le tour des remparts pour découvrir une brèche afin de pénétrer dans son palais. (Ibid., folios 328 et 336).

# FLAUBERT ET LES GONCOURT

## EXTRAITS DU JOURNAL DES GONCOURT (Suite <sup>1</sup>)

### ANNÉE 1880

Dimanche de Pâques, 28 mars.

Aujourd'hui, nous partons, Daudet Zola, Charpentier et moi pour aller dîner et coucher chez Flaubert, à Croisset.

Zola est gai comme un clerc de commissaire-priseur qui va faire un inventaire ; Daudet, comme un échappé de ménage qui s'apprête à courir une bordée ; Charpentier, comme un étudiant qui entrevoit une série de bocks à la cantonnade, et moi, je suis très heureux d'embrasser Flaubert.

Le bonheur de Zola est troublé par une grande préoccupation, la préoccupation s'il pourra, en ce train rapide, pisser à Paris, à Mantes, à Vernon. Le nombre de fois que l'auteur de « Nana » pissoit ou, du moins, tente de pisser est inimaginable.

Daudet, qui a un peu de porter du déjeuner monté à la cervelle, se met à parler de Chien-Vert, de ses amours avec cette femelle folle, enragée, détraquée, dont il a hérité de Nadar. Des amours fous, suintant l'absinthe et, de temps en temps, dramatisés par des coups de couteau, dont il nous montre la marque sur une de ses mains. Il nous peint, en pasquinant, cette femme dont il n'a pas le courage de se détacher et à laquelle il reste noué un peu par la pitié qu'il a de sa beauté disparue et d'une dent de devant qu'elle s'est cassée avec un sucre d'orge. Quand il s'est marié, quand il a fallu rompre avec elle, il nous dit l'avoir menée, sous le prétexte d'un dîner à la campagne, en plein bois de Meudon, redoutant ses emportements dans une maison, dans un endroit habité. Là, au milieu des arbres sans feuilles, quand il lui a dit que c'était fini, la femme s'est roulée à ses pieds dans la boue, la neige, avec des mugissements de jeune taureau, entremêlés de : « Je ne serai plus méchante, je serai ta domestique... » Puis, après cela, un souper, où elle mangea comme un maçon, dans une espèce d'effarement stupide. Ce récit est coupé par un épisode d'amour avec une jeune et charmante créature, nommée Rosa, dont il nous retrace une nuit de passion, dans une chambre, à Orsay, au milieu de sept à huit compagnons qui, au matin, jetèrent un peu de froid dans l'emportement et la poésie de leur amour en pissant chacun longuement dans leur pot de chambre avec un gros pet... De l'amour un peu effrayant par sa malsanité et sa canaillerie (2).

(1) Voir pour les débuts, le *Bulletin des Amis de Flaubert*, nos 13, 14, 15, 16, 17.

(2) Rosa reste une inconnue. Quand à Chien-Vert, elle paraît bien s'identifier avec cette Marie Rieu, dont J.-H. Borneque a retrouvé si souvent le nom dans les carnets intimes d'Alphonse Daudet et qui en voit la dédicataire des *Amoureuses* (1859) et l'inspiratrice involontaire de *Sapho*. Daudet a montré un jour à Antoine « la maison où il a connu la bougresse dont il a fait Sapho », dans le passage

« Nous y voici, tenez, après le pont ». C'est la voix de Zola, qui nous annonce sa propriété à Médan. J'aperçois, dans un éclair, une construction, à la tournure féodale, qui semble bâtie dans un carré de choux.

Maupassant vient nous chercher en voiture à la gare de Rouen, et nous voici reçus par Flaubert en chapeau calabrais, en veste ronde, avec son gros derrière dans son pantalon à plis et sa bonne tête affectueuse.

C'est vraiment très beau, sa propriété, et je n'en avais gardé qu'un souvenir assez incomplet. Cette immense Seine sur laquelle les mâts de bateaux, qu'on ne voit pas, passent comme dans un fond de théâtre ; ces grands beaux arbres aux formes tourmentées par les vents de la mer ; ce parc en espalier, cette longue allée-terrasse en plein midi, cette allée péripatéticienne, en font un vrai logis d'homme de lettres, — le logis de Flaubert — après avoir été, au 18<sup>e</sup> siècle, la maison d'une compagnie de Bénédictins.

Le dîner est très bon ; il y a une sauce à la crème d'un turbot qui est une merveille. On boit de beaucoup de vins de toutes sortes, et toute la soirée se passe à conter de grasses histoires, qui font éclater Flaubert en ces rires qui ont le pouffant des rires de l'enfance. Il se refuse de lire de son roman, il n'en peut plus, il est esquinté. Et l'on va se coucher en des chambres assez froides et peuplées de bustes de famille.

Le lendemain, on se lève tard, et l'on reste enfermés à causer, Flaubert déclarant la promenade un échignement inutile. Puis on déjeune et l'on part.

Nous sommes à Rouen, il est deux heures ; nous serons à Paris à cinq heures ; la journée est perdue. Je propose de rester, de battre les marchands d'antiquités, de faire un petit dîner fin et de ne revenir que le soir. On accepte, à l'exception de Daudet, qui a un dîner de famille et qui a peut-être entrevu une voyageuse bizarre dans la salle d'attente.

Nous n'avons pas fait cinquante pas que nous nous apercevons que les boutiques sont fermées ; nous n'avions pas songé que nous étions le lundi de Pâques. Enfin, une marchande de curiosités à demi-entrebâillée. Je lui marchande une petite paire de chenets ; elle me la fait 3.000 francs.

Nous revoilà dans la rue, où bientôt nous nous trouvons si fatigués, que nous entrons dans un café, où nous jouons deux heures et demie

de l'Elysée des Beaux-Arts (*Mes Souvenirs sur le Théâtre-Libre*, 1924, p. 29). Or, c'est là que demeuraient Jean de Boys et Charles Bataille, chez qui Marie Rieu venait voisiner en cydelise et chez qui Daudet la connut dès son premier hiver parisien (1857-1858). Il n'y a rien rien là qui contredise l'indication de Goncourt, selon laquelle il en aurait « hérité » de Nadar : elle pouvait fort bien être la maîtresse de celui-ci et faire la connaissance de Daudet chez ses deux voisins. Cette liaison avec celle que Bornequë appelle « Pamante, la bacchante et l'esclave » était, selon lui, égayée de courses en banlieue et traversée d'éclats de jalousie (« des scènes éclatèrent, parfois pire »). Elle aurait subsisté malgré des ruptures et infidélités de Daudet jusqu'à son mariage en 1867 (J.-H. Bornequë, *Les Années d'Apprentissage d'A. D.*, 1951, p. 125-127, 200, etc.). Il semble que le passage inédit de Goncourt concorde avec ces indications. Il apporte en plus un surnom pittoresque qui nous remet en mémoire le Monstre Vert ou Chien Vert de Banville indication rayée après coup sur le Ms. pour éviter une confusion entre la maîtresse de Banville et celle de Daudet (cf. t. II, p. 62 et p. 71). Cf. aussi « Chien Jaune », dans les notes de Sapho « éd. définitive », p. 166.

au billard, nous asseyant tour à tour sur les angles, en disant :  
« Quel four ! »

Enfin six heures et demie ! Nous nous rendons dans le grand hôtel pour le dîner fin : « Quel poisson avez-vous ? » — « Monsieur, il n'y a pas aujourd'hui un seul morceau de poisson dans la ville de Rouen ». Et le solennel maître d'hôtel nous propose des côtelettes de veau.

Des chenets à 3.000 francs comme occasion et un dîner composé d'un méchant poulet grillé, voilà ce que nous a rapporté notre journée de Rouen ; et par là-dessus, la rentrée dans la capitale de tous les Rouennais de Paris a amené un retard de deux heures au train. Oh ! Province ! je jure que jamais plus je ne chercherai un bibelot chez toi !

Samedi 8 Mai.

« Est-ce que vous allez dimanche chez M. Flaubert ? » venait de me dire Pélagie, quand la petite a mis sur la table une dépêche qui contenait ces deux mots : « Flaubert mort ! ».

C'a été, pendant quelque temps, un trouble de mon individu, dans lequel je ne savais pas ce que je faisais et dans quelle ville je roulais en voiture. J'ai senti qu'un lien, parfois desserré, mais inextricablement noué, nous attachait secrètement l'un à l'autre ? Et aujourd'hui, je me rappelle avec une certaine émotion la larme tremblante au bout d'un de ses cils, quand il m'embrassa en me disant adieu, au seuil de sa porte, il y a six semaines.

Au fond, nous étions les deux vieux champions de l'école nouvelle, et je me trouve bien seul aujourd'hui.

Mardi 11 Mai.

Je suis parti hier avec Popelin pour Rouen. Nous étions à quatre heures à Croisset, dans cette triste maison où je ne me suis pas senti le courage de dîner.

M<sup>me</sup> Commanville nous a parlé du cher mort, de ses derniers instants, de son livre, qu'elle croit incomplet d'une dizaine de pages (3).

Puis au milieu de la conversation, brisée et sans suite, elle nous a raconté une visite qu'elle avait faite dernièrement pour forcer Flaubert à marcher, une visite à une amie demeurant de l'autre côté de la Seine et qui avait, ce jour-là, son dernier né posé sur la table du salon dans une charmante barcelonnette rose, visite qui faisait répéter à Flaubert tout le long du retour : « Un petit être comme celui-ci dans une maison, il n'y a que cela au monde ».

Ce matin, Pouchet m'entraîne dans une allée écartée et me dit : « Il n'est pas mort d'un coup de sang, il est mort d'une attaque d'épilepsie... Dans sa jeunesse, vous le savez, il avait eu des attaques... Le voyage d'Orient l'avait pour ainsi dire guéri... Il a été seize ans sans plus en avoir. Mais les ennuis des affaires de sa nièce lui en ont redonné... Et samedi, il est mort d'une attaque d'épilepsie congestive... Oui, avec tous les symptômes, de l'écume à la bouche... Tenez, sa nièce désirait qu'on moulât sa main, on ne l'a pas pu : elle avait

(3) **Bouvard et Pécouchet** sera publié dans la « Nouvelle Revue » du 15 décembre 1880 au 1<sup>er</sup> mars 1881, et en librairie en mai 1881. Cf. ici p. 48, n. 1. sur le dernier chapitre inachevé.



gardé une si terrible contraction... Peut-être, si j'avais été là, en le faisant respirer une demi-heure, j'aurais pu le sauver... »

« Ça été tout de même une sacrée impression d'entrer dans ce cabinet... Son mouchoir sur la table à côté de ses papiers, sa pipette avec sa cendre sur la cheminée, le volume de Corneille, dont il avait lu des passages la veille, mal repoussé sur les rayons de la bibliothèque ».

Le convoi se met en marche, nous grimons par une montée poussiéreuse à une petite église, — l'église où M<sup>me</sup> Bovary va se confesser au printemps et où l'un des crapauds tancés par le curé Bournisien était en train de faire de la voltige sur la crête du mur de l'ancien petit cimetière (4).

C'est exaspérant, dans ces enterrements, la présence de tout ce monde du reportage, avec ses petits papiers dans le creux de la main, où il jette des noms de gens et de localités, qu'il entend de travers, et plus exaspérant encore, la présence de ce Laffite du Voltaire qui, 40.000 francs dans sa poche, convoie le cadavre pour faire une affaire dessus. Parmi les journalistes arrivés ce matin, j'aperçois Burty, qui est venu se glisser dans ces funérailles, comme il se glisse dans toutes les choses de la vie qui rapportent. Il est même arrivé à obtenir de tenir pendant quelques instants un des glands du corbillard, qu'il tenait avec un de mes gants noirs qu'il m'avait empruntés.

On ressort de la petite église et on gagne le cimetière monumental de Rouen, sous le soleil, par une route interminable. Dans la cohue insouciant et qui trouve l'enterrement long, commence à sourire l'idée d'une petite fête. On parle des barbues à la normande et des canetons à l'orange de Mennechet, et Burty prononce le mot de bordel avec des clignements d'yeux de matou amoureux.

On arrive au cimetière, un cimetière tout plein de senteurs d'aubépine et dominant la ville ensévelie dans une ombre violette, qui la fait ressembler à une ville d'ardoise.

Et l'eau bénite jetée sur la bière, tout ce monde assoiffé dévale vers la ville avec des figures allumées et gaudriolantes. Daudet, Zola et moi, nous repartons, refusant de nous mêler à la ripaille qui se prépare pour ce soir et revenons en parlant pieusement du mort.

Un détail qui peint Daudet : ce matin, il venait à peine de s'asseoir en chemin de fer, quand Hérédia le voit mettant gravement ses gants noirs. Se voyant regardé, Daudet de rire : « Déjà ? Ça vous étonne, hein ? Mais voilà, pour moi, le chemin de fer, c'est la partie de plaisir, la joie des vacances... et ces gants noirs sont chargés de me rappeler où je vais ».

Vendredi 14 Mai.

Oh ! le triste et navrant enterrement qu'a eu mardi Flaubert, — et ce qui va suivre. ...Le gendre-neveu, qui a ruiné Flaubert, n'est pas seulement un malhonnête homme commercialement parlant, mais un escroc, reprenant une pièce de vingt francs, qu'il avait été chargé par le mort de porter au serrurier, — mais un voleur au jeu. Et la nièce, *les petits boyaux* (4 bis) de Flaubert, Maupassant dit qu'il ne peut se

(4) Allusion au chapitre VI de *Madame Bovary*.

(4 bis) Ces mots sont reproduits tels qu'insérés au Journal des Goncourt, mais que signifient-ils ?



prononcer sur elle. Elle a été, est et sera un instrument inconscient entre les mains de sa canaille de mari, qui a sur elle la puissance que les coquins ont sur les honnêtes femmes.

Enfin, voici ce qui s'est passé après la mort de Flaubert. Commanville parle tout le temps de l'argent qu'on peut tirer des œuvres du défunt, a des revenez-y si étranges aux correspondances amoureuses du pauvre ami, qu'il donne l'idée qu'il serait capable de faire chanter les amoureuses survivantes. Et force caresses à Maupassant, mêlées d'espionnage, d'une surveillance de véritable agent de police. Cela jusqu'au lundi où il disparaît, où il a besoin d'aller à Rouen, pendant que Maupassant met dans la bière avec Pouchet le corps de Flaubert, déjà en décomposition. Le soir de l'enterrement, aussitôt après le dîner, où dinaient de Heredia et Maupassant et où, par parenthèse, Commanville se coupait très élégamment sept tranches de jambon, il mène Maupassant dans le petit pavillon du jardin et là le retient une grande heure, le tenant par les mains dans de fausses effusions de tendresse, le gardant littéralement prisonnier, — lui, malin, qui voulait s'en aller, se doutant de quelque chose. Pendant ce, M<sup>me</sup> Commanville prenait à part, sur un banc du jardin, Heredia, lui disait que Maxime Du Camp ne lui avait pas même envoyé un télégramme, que d'Osmoy était un hanneton, que Zola et Daudet ne l'aimaient pas, enfin que moi, elle me regardait comme un galant homme, mais qu'elle ne me connaissait pas, que dans ces tristes circonstances, elle avait besoin du dévouement d'un homme du monde, qui la représentât et la défendit contre les gens de sa famille ; et cette femme que Maupassant n'avait pas vue pleurer une seule fois, se mettait à fondre en larmes dans un tendre abandon, qui rapprochait si étrangement sa tête de la poitrine de Hérédia, qu'il disait avoir eu la pensée que si dans le moment il avait fait un mouvement, elle se serait jetée dans ses bras. Et la scène continuait et la femme dégantait et laissait prendre sa main sur le dossier du banc, si près de la bouche de Heredia, qu'elle semblait solliciter un baiser. Est-ce de l'amour vrai cela, tout à coup, dans l'âme déchirée et amollie d'une femme, pour un homme qu'elle voit et recherche depuis longtemps ? N'est-ce pas plutôt une espèce de comédie amoureuse, imposée par le mari à sa femme pour avoir à merci une âme honnête et jeune, que la perspective troublante de la possession pourrait amener à tremper dans les filoutages contre l'autre branche héritière ?

Ah, mon pauvre Flaubert ! Voilà autour de ton cadavre des machines et des documents humains, dont tu aurais pu faire un beau roman provincial !

Vendredi 19 Novembre.

Une phrase qui est tout Taine. Le petit Maupassant lui demandant de faire partie de la Société pour l'érection d'une statue à Flaubert : « Je veux bien, mais je n'irai pas, je dois vous prévenir que je n'ai jamais le temps de me déranger ».

## ANNÉE 1881

Mardi 4 Janvier.

Par moments, le style de Gautier et de Flaubert me semble un riche, mais lourd drap de mort sur une œuvre.

Samedi 12 Février.

Reprise ce soir de notre dîner Flaubert, Zola, Daudet (5).

Jeudi 17 Février.

La conversation est sur l'esprit. Zola demande un exemple d'homme spirituel.

Et après une conversation où il argutie sur l'esprit parlé, sur l'esprit écrit, il finit par dire :

« Non, l'esprit, je ne sais pas ce que c'est ; je cherche et je ne trouve pas.

» Cette négation de l'esprit, je l'avais rencontrée chez Flaubert, et c'est très commun en littérature qu'on ne reconnaisse pas — et cela très sincèrement — les qualités qui nous font défaut ».

Mardi 16 Mars.

**Bouvard et Pécuchet** : la singulière conception ! Chercher laborieusement, pendant cinq ans, six ans, tout ce qu'il y a de bête dans les livres pour en faire le sien.

Samedi 6 Avril.

Aujourd'hui, à la sortie de la séance pour l'érection d'un monument à Flaubert, je vais dîner avec Tourguéneff et de Maupassant chez une vieille amie de Flaubert, M<sup>me</sup> Brainne, dont l'ample beauté produit sur moi un peu de l'intimidation de femmes géantes de baraques (6).

Vendredi 18 Novembre.

Ces *Mémoires*, que Du Camp publie dans la « Revue des Deux Mondes », je les trouve bien tristement renseignantes sur les romantiques. Il y a une lettre de Flaubert sur un ami mort, un cri de douleur de l'âme qui a bien dû lui coûter — moi qui connais son mode de travail — quarante-huit heures de peine laborieuse... Et des scènes où Du Camp et Flaubert déclament des passages de livres saints au chevet d'une mourante et où se font, devant le cadavre, des invocations à Job ! Ah ! quels blagueurs de vraies sentiments, de vraies affections (7).

## ANNÉE 1882

Samedi 26 Août.

« J'avais un ami. Il tomba malade : je le soignai. Il mourut : je le

(5) Sur ce premier dîner qui eut lieu le vendredi 5 mai 1876, voir Tome XI p. 89 du « Journal des Goncourt ». — Bulletin Flaubert n° 16, page 52.

(6) Il s'agit ici du Monument Flaubert, de Chapu, à Rouen, qui sera inauguré le 23 novembre 1890.

(7) Il s'agit ici des *Souvenirs Littéraires* de Maxime du Camp, parus dans la Revue des Deux Mondes en 1881 et en librairie en 1882-1883. L'ami dont s'agit est Alfred Le Poittevin (lettre du 7 avril 1848). L'autre scène est celle de la veillée funèbre au chevet de la grand'mère de Maxime du Camp, en 1849 ; le passage lu n'est pas de Job, mais la résurrection de Lazare dans l'Évangile de Saint Jean.

disséquaï ». Cette phrase d'un médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Du Camp aurait dû la prendre pour l'épigraphe de ses mémoires sur l'épilepsie de son ami (8).

## ANNÉE 1883

Vendredi 5 Janvier.

Au bout de bien des années, je revois ce soir d'Osmoy, le vieux d'Osmoy, avec de longs cheveux gris et quelque chose de sénile dans l'intelligence. Quand il est sorti, comme M<sup>me</sup> Daudet s'étonne de sa ressemblance avec l'auteur de *Madame Bovary*, le peintre Beaulieu affirme que Flaubert, Bouilhet, d'Osmoy étaient trois frères fabriqués par le marquis d'Osmoy. Il y avait, en effet, une certaine ressemblance ou plutôt un certain air de famille entre ces trois hommes, sauf la capacité de la boîte cérébrale qui était beaucoup plus ample chez Flaubert. Maintenant, je vais le dire, la mère de Flaubert n'avait pas du tout la physionomie d'une bourgeoise qui a fait son mari cocu.

## ANNÉE 1885

Jeudi 29 Octobre.

Empêché de dormir cette nuit par un article de l'halluciné Hennequin sur Flaubert, par toutes les objections, les restrictions, les atténuations qu'apporte mon cerveau insomniaux au délire de l'admiration du critique (9). Car Flaubert a tout ce que l'application enragée donne de talent, mais il ne rencontre jamais le au-delà, il ne surprend jamais par l'imprévu, par l'inattendu de l'imagination de génie, ce n'est, au fond, qu'un fort en thème, un fort-en-thème tout à fait supérieur, mais rien de plus... Et je suis persuadé que dans cinquante ans, il sera jugé comme je le juge ici. En l'étudiant sans religion, on verra que les choses déjà faites, il les a faites avec plus de patience, avec plus de ténacité, avec plus de sens, mais qu'il n'a jamais travaillé que dans le vieux, et n'a rien, absolument rien, apporté à la littérature du siècle.

(8) Du Camp, dans ses *Souvenirs Littéraires*, IV-7, tome II, p. 245, parle en effet dans ses mémoires de l'accident d'octobre 1843 arrivé près de Pont-Audemer (il faut lire en réalité Pont-l'Évêque, janvier 1844), à Gustave Flaubert. Cet accident eut les suites dont Du Camp fut témoin.

(9) C'est l'article *Gustave Flaubert, Etude Analytique*, paru dans la *Revue Contemporaine*, 1885, tome III, pages 137-174, et réédité dans les *Etudes de Critique Scientifique, quelques Ecrivains Français*, 1890, p. 1-68. Analyse subtilement élogieuse, qu'il s'agisse de la « concision choisie et rapide » de Flaubert, des « admirables femmes de ses romans », de son symbolisme, etc... Mais Hennequin, à tort ou à raison, reste inquiet devant « cet art où les mots précèdent et déterminent obscurément les idées » et qui fait perdre peu à peu à Flaubert « le sentiment et la faculté de la liaison ». D'autre part, la conclusion de l'article prend Goncourt avec Huysmans et Flaubert comme types des créateurs « les plus artistes », de ceux là qui pensent et suggèrent plus qu'ils ne disent. Enfin, Goncourt oublie qu'il traitait mieux Hennequin quand celui-ci publiait sur lui le vibrant essai, qui a pris place aussi dans les *Etudes de Critique Scientifique*.

## ANNEE 1886

Samedi 10 Avril.

A quatre heures, j'entre par hasard chez Charpentier, où je trouve Zola, et je lui parle de son livre (10) avec l'intention de lui laisser voir de ma pensée sur le bouquin, mais avec tous les ménagements de la parole qu'on se doit entre confrères de la même chapelle.

.....

Nous sommes dans le salon, je dis deux ou trois choses qui sont contredites par Zola, je me sens devenir nerveux et me voici emballé avec Zola dans une discussion sur l'esprit.

L'esprit n'est rien pour Zola. Et il ajoute :

« Au reste, vous le savez, Flaubert n'aimait pas l'esprit ».

Depuis longtemps, la continuité et la brutalité de la contradiction de Zola me donnaient l'envie de lui décocher un mot désagréable, mot qui n'eût pas l'air cependant trop personnel ; et au fond de moi, je le remercie de m'en fournir l'occasion sur le dos de Flaubert, et je lui dis : « Oui, c'est vrai ce que vous dites de Flaubert... C'était un homme de génie, mais sans aucun esprit... et Dieu, qui est souverainement bon, a permis que les auteurs aient le plus complet mépris pour les qualités qu'ils n'ont pas... »

Mercredi 26 Mars.

Je suis en train de lire *La Petite Rocque* (11), ami de Lorrain, qui m'apporte un exemplaire sur papier de Hollande de Très Russe. Nécessairement, conversation sur Maupassant, qu'intrompt Lorrain en disant : « Pardon, je suis très mal avec lui, je sors même à l'instant d'une affaire qui vient d'être arrangée... Dans « Folembrey », je n'ai pas voulu le faire, c'est un personnage fabriqué avec des machines caractéristiques de plusieurs individus, comme le personnage de *Bel Ami* (12).

Le soir, dînant avec Maupassant chez la Princesse, il me dit qu'il n'est pas venu dimanche parce qu'il a été toute la journée en conciliabule avec des témoins... qu'il voulait se battre au pistolet, sérieusement. Et il ajoute que la phrase : *des haras Flaubert-Zola* le visait absolument, et que, du reste, il tenait de femmes qui l'avaient entendu de leurs oreilles, que c'était de lui que Lorrain avait déclaré avoir fait le portrait (13). « Enfin, il a préféré m'écrire ! » s'écrie Maupassant avec un certain mépris colère.

Vendredi 20 Août.

Le petit Houssaye, en dînant ce soir avec moi aux Ambassadeurs,

(10) *L'Œuvre*.

(11) De Guy de Maupassant.

(12) Également de Guy de Maupassant.

(13) Dans *Très Russe*, Jean Lorrain montre une aventurière du grand monde, Mme Litvinoff, excitant le désir jaloux du poète Mauriat et recourant pour cela à un « écrivain à femmes », le vantard Beaufrilan, ainsi présenté : « Il a tout un passé de vieilles hystériques, bas-bleus d'alcôves, éprises du beau mâle qu'il se glorifie d'être... C'est l'étalon modèle, littéraire et plastique du grand haras Flaubert-Zola et Cie, vainqueur à toutes les courses de Cythère... » (page 100). Cela paraissait bien user Maupassant et sa réputation donyanesque.



constatait avec une certaine amertume l'amointrissement de la gloire de Gautier, en train de disparaître sous la gloire de Flaubert — de Flaubert qui ne fut qu'une contrefaçon de Gautier, non pas absolument dans ses livres, mais dans sa personne morale et intellectuelle.

Samedi 11 Septembre.

En relisant l'*Education Sentimentale*, je suis frappé combien les types ne sont pas les types, mais bien des caricatures de types, par l'exagération, l'outrance, le prêt à leur compte de tout ce qui est imprimé d'une manière générale et universelle. C'est ainsi que s'il peint un républicain, on n'y trouvera pas un républicain comme un M. Bourjot, absolument dessiné, d'après nature, d'après mon cousin le républicain, mais on y trouvera un républicain par la bouche duquel sortiront toutes les bêtises et toutes les exagérations du parti (14).

Flaubert fabriquera une drôlatique et intelligente amplification de rhétorique sur le républicain, mais pas un type de républicain vu et observé dans la proportion de la vérité.

Dimanche 12 Septembre.

Dans l'*Education Sentimentale*, une merveilleuse scène que la dernière visite de M<sup>me</sup> Arnoux à Frédéric, et la sublime scène que ce serait, si au lieu des phrases très joliment faites, mais des phrases de livres comme celle-ci : « Mon cœur comme de la poussière se soulevait derrière vos pas » (15), c'était tout le temps de la langue parlée, de la véritable langue d'amour ayant cours dans la vie.

Vendredi 8 Octobre.

Ah ! la difficulté de dire un millionnième de la vérité... Toute cette hypocrisie de la société... de ces gens de cercle, la plupart des maquereaux, de sales coulissiers, d'infects cochons. Ah ! vraiment, par moments, je suis las de tout cela, je suis pris d'envie d'entrer dans la tranquillité d'une fin de vie bourgeoise : oui, je vais écheniller mon journal de tout ce qu'il a d'âpre, et je n'irai que jusqu'en 1870, je n'irai pas au-delà de la mort de mon frère.

La lettre que j'ai écrite au *Figaro* est mal faite, parce qu'elle a été écrite dans une trop grande rage sourde ; mais pour ceux qui savent lire entre les lignes, ils en percevront l'immense ironie. C'est moi et Flaubert qui sommes les malpropres, les crapuleux, les voyous, tandis qu'eux autres, ce sont les gens propres, pudibonds, moralement chics (16).

(14) Dans l'*Education Sentimentale*, les types républicains sont bien plus divers que ne le dit Goncourt qui doit songer ici aux discours de Pami Sénécal — lequel finit d'ailleurs comme agent de police aux ordres de Louis-Napoléon !

(15) L'*Education Sentimentale*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI (édition Conard, p. 600-606).

(16) Voici le texte de la lettre de Goncourt insérée dans le *Figaro* du 8 octobre : « J'ai été étonné d'apprendre que quelques personnes nommées dans mon *Journal* sur le Café Riche ont été blessées de mon appréciation sur la conversation d'alors. Mais cette conversation, je la vois générale, appartenant aussi bien à ceux qui ne sont pas nommés qu'à moi et à mon frère, qui, nous l'avouons, avons été là avec Flaubert quelquefois assez sadiques en paroles. Le fait est que je n'ai cherché à être désagréable à personne et que les noms cités comme noms d'habitues du café sont des noms qui m'ont été, bien au contraire, rappelés par un souvenir bien amical ! ».

Vendredi 10 Décembre.

M<sup>me</sup> Commanville, qui m'annonce qu'elle va pouvoir publier la correspondance amoureuse de Flaubert avec M<sup>me</sup> Colet, me dit que c'est à une condition, c'est que, partout, le tu sera remplacé par vous.

Samedi 11 Décembre.

Si quelqu'un fait un jour ma biographie, qu'il se persuade qu'il serait d'un haut intérêt, pour l'histoire littéraire et la réconfortation des victimes de la critique des siècles futurs, de donner sur chacun de nos livres les extraits les plus violents, les plus forcenés, les plus négateurs de notre talent, et des premiers jusqu'aux derniers livres. C'est bien dommage qu'un tel livre n'ait pas été fait pour tous les hommes de talent de ce siècle, à commencer par les éreintements sur Chateaubriand, à continuer par ceux sur Balzac, Hugo, Flaubert, etc.

Jeudi 23 Décembre.

Tous les sculpteurs ont une matérialité d'ouvriers marbriers et ils nous surprennent quand on les trouve comme Chapu se livrant à une petite machinette qui semble un objet de sucre pour confiseur. C'est ainsi que nous trouvons Chapu figolant une VERITÉ, écrivant, assise sur la margelle d'un puits, sous le médaillon de Flaubert.

Vendredi 31 Décembre.

Pour mes étrennes paraît un article du « Gil Blas », signé Santillane, où, à propos de la représentation de Flaubert, les rancunes de Santillane et d'autres semblent avoir été mises en commun. Je manque absolument de tact dans les choses de la vie, je n'ai aucun talent, l'Académie que je veux fonder après ma mort est une indigne réclame personnelle ; enfin, je suis le dernier des amis si je ne donne pas de ma poche les 3.000 francs qui manquent à la souscription de Flaubert, tout cela persillé de petites perfidies s'efforçant de me montrer au public comme un monsieur très roublard.

## ANNEE 1887

Lundi 3 Janvier.

Le 1<sup>er</sup> janvier, il a paru dans le « Gil Blas » un article signé Santillane, au sujet de la représentation demandée à Porel pour compléter la souscription pour le monument de Flaubert, article me reprochant la mendicité de la chose et me faisant un crime de ne pas compléter à moi tout seul les 3.000 francs qui manquent. Aujourd'hui, quelle a été ma surprise, un mois s'étant à peine écoulé depuis l'aimable lettre que Maupassant m'avait adressée après la première de Renée Mauperin, de lire dans le « Gil Blas » une lettre dudit où il appuie de l'autorité de son nom l'article de Santillane ! Je lui envoie sur le coup ma démission dans cette lettre.

« 3 Janvier 1887.

» Mon cher Maupassant,

» Votre lettre imprimée dans le « Gil Blas » de ce matin — le « Gil Blas », datant du lendemain, porte le 4 — apportant l'autorité de votre nom au dernier article de Santillane, un des plus hostiles qui aient jamais été écrits contre moi, — c'est l'opinion de mes amis — ne me laisse qu'une chose à faire : c'est de vous faire parvenir ma démission de président et de membre de la Société du Monument de Flaubert.

» Vous n'ignorez pas ma répulsion pour les Sociétés et leurs honneurs et vous devez vous rappeler que je n'ai accepté que sur vos instances cette présidence, qui m'a causé mille ennuis et mis en contradiction avec moi-même et ma profession de foi sur la statuomanie, à propos de la statue de Balzac.

» Maintenant, voici l'historique de la représentation demandée par moi.

» Je recevais, le 10 septembre dernier, annoncé par une lettre de vous, un extrait des délibérations du Conseil Général de la Seine-Inférieure, de la session d'août, où M. Laporte, membre du Conseil, s'exprimait ainsi :

« La souscription pour le monument à élever à la mémoire de  
 » Gustave Flaubert s'élève actuellement à la somme de 9.650 francs, y  
 » compris les 1.000 francs votés par le Conseil Général et qui ont été  
 » mandatés le 30 mars 1882. Cette somme, qui est déposée dans une  
 » banque de Rouen, est insuffisante. Mais on espère trouver facilement,  
 » au moyen d'une représentation dans un théâtre de Paris ou pour toute  
 » autre voie, le complément nécessaire, soit à peu près 2.000 francs ».

» Et l'on me priait de hâter autant qu'il était en mon pouvoir l'édification du monument. N'étant pas assez riche pour fournir à moi seul les fonds manquants, n'ayant reçu d'aucun membre de la Société la demande de compléter entre amis la somme de 2.000 francs, répugnant à rouvrir une souscription qui, depuis plusieurs années, n'avait pas seulement réuni 9.000 francs, je me rendais au vœu du Conseil Général et je demandais le mois dernier une représentation au Théâtre Français.

» Sur cette demande, aucune réclamation de la famille ou d'un membre de la Société.

» Le directeur du Théâtre Français me répondait par un refus motivé sur les statuts de la Comédie Française.

» Alors, dans un dîner chez Daudet, je proposais à Daudet de compléter la souscription, en donnant, Daudet, Zola, vous et moi, chacun 500 francs, proposition rapportée dans « Le Temps » par un de ses rédacteurs qui dînait avec nous.

» Et la résolution allait être prise définitivement, et j'allais vous demander, ainsi qu'à Zola, 500 francs lorsque, dans un autre dîner chez Daudet, où se trouvait Porel, on parlait de la représentation du Théâtre Français tombée dans l'eau. Sur mes regrets, Porel nous offrait alors galamment son théâtre, et, instantanément, nous improvisons à nous trois la représentation annoncée dans les journaux que je trouve, pour ma part, joliment imaginée comme représentation d'amitié et de cœur et dont l'argent n'avait rien à mes yeux de plus blessant pour la mémoire de Flaubert que l'argent d'une souscription du public.

« Maintenant, cette représentation n'ayant pas lieu, je tiens à la disposition de la Société la somme de 500 francs pour laquelle j'avais annoncé vouloir contribuer au monument de Flaubert, regrettant, mon cher Maupassant, que vous ne m'ayez pas écrit directement, enchanté que j'aurais été de me décharger en ces affaires délicates, où je n'ai été que l'instrument de vouloirs et de désirs qui n'étaient pas toujours les miens, de toute initiative personnelle.

» Agréer quand même, mon cher Maupassant, l'assurance de mes sentiments affectueux ».

Dimanche 9 Janvier.

Paul Margueritte me racontait aujourd'hui qu'au Sénat, où il avait été voir un ami de son père, il avait été mis en rapport avec Anatole France. L'ex-gagiste au service de Lemeure et de Lévy, tout en l'amusant de la promesse assez problématique d'un article dans la *Revue des Lettres et des Arts*, lui avait dit : « Oui, oui, c'est entendu, Flaubert est parfait, tout à fait parfait, et je n'ai pas manqué de le proclamer... Mais, au fond, sachez-le bien, il lui a manqué de faire des articles sur commande... Ça lui aurait donné une souplesse qui lui manque » (17).

Mercredi 2 Février.

Visite matinale d'Alidor Delzant, qui vient pour causer de la biographie qu'il veut faire de mon frère et de moi, à l'imitation du livre qu'il vient d'écrire sur Saint-Victor (18).

Jeudi 17 Mars.

M<sup>me</sup> Commanville vient me lire la préface que, sur mon conseil, elle a écrite pour mettre en tête de la *Correspondance* de Flaubert (19). Elle me paraît curieuse, intéressante, cette petite biographie par des dessous intimes qu'elle seule pouvait apporter sur la vie de l'homme qui l'a élevée.

Jeudi 14 Avril.

On parcourt chez Daudet, avant dîner, cet article du « Journal des Journaux », signé B. Maurice, d'où Flaubert a tiré l'idée de son roman de *Bouvard et Pécuchet*. Il ne peut y avoir de doute... les deux bonshommes qui recopient... la vie plate comme le Canal Saint-Martin... et tout enfin. C'est bien curieux que Flaubert n'ait pas été arrêté, qu'un jour où l'autre cette espèce de plagiat serait découvert (20).

(A suivre).

(17) En addition en 1886 — « Et peut-être le critique du « Temps » a-t-il raison ». Anatole France est appelé en 1886 à diriger *Les Lettres et les Arts*, revue mensuelle luxueusement imprimée par Boussoll et Valedon et qui disparaîtra en 1889. Il y appelle Barrès, Lemaître, F. Masson, Leconte de l'Isle, Heredia, Du Camp, etc...

(18) *Les Goncourt*, d'Alidor Delzant, première étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre des deux frères, paraîtra en 1889.

(19) Voir ci-dessus, page

(20) Flaubert s'est inspiré pour *Bouvard et Pécuchet* d'une nouvelle de Barthélemy Maurice, *les Deux Greffiers*, parue successivement dans la *Gazette des Tribunaux* (14 avril 1841), le *Journal des Journaux* (mai 1841) et surtout



# GUY DE MAUPASSANT

## Son héritage et ses héritiers

*Dans le Bulletin n° 17, nous émettions l'hypothèse que le testament de Maupassant avait pu être déposé en l'étude d'un notaire de Criqueotot-l'Esneval (Etretat fait partie du canton de Criqueotot). Voici la réponse à cette question :*

La succession de Guy de Maupassant n'a pas été réglée en l'étude d'un notaire de Criqueotot-l'Esneval. Seule s'y trouve l'origine de propriété de la villa « la Guillette », d'Etretat, et un inventaire des objets mobiliers s'y trouvant et notamment l'équipement de chasse (bottes, carnassières de l'écrivain).

Voici les autres renseignements concernant ladite succession :

Guy de Maupassant est décédé à Paris le 6 juillet 1893. Succession réglée par M<sup>e</sup> Godet, notaire à Paris. Testament déposé chez M<sup>e</sup> Collé, notaire à Cannes.

a) Héritiers : son père, pour un quart, à titre de réserve (il demeurait à Sainte-Maxime) ;

Sa mère, pour un autre quart également, à titre de réserve (elle demeurait à Nice, rue de France). Elle était née Laure Le Poittevin.

Et b), pour légataire universelle pour les 2/4 de surplus, sa nièce, alors mineure, Simonne de Maupassant, demeurant à Sainte-Maxime.

Ces précisions ont été fournies par M<sup>e</sup> Marie, notaire à Criqueotot-l'Esneval, et à la diligence de M<sup>e</sup> P. Tesnière, notaire à Yvetot, que nous remercions.

H. C.

**l'Audience** (7 février 1858) où Flaubert a lu l'histoire d'Andréas et de Robert, retirés à la campagne et finissant l'un par dicter et l'autre par copier la prose du **Journal des Huissiers**. Daudet et ses amis gardèrent assez bien le secret de cette source, que Mmes Daudet et Céard révélèrent seulement en 1914 à René Dumesnil, qui la divulgua dans la **Revue de Paris** du 16 août 1912. Cf. **Bouvard et Pécuchet**, éd. Dumesnil, 1945, tome I, page 1 (Les Belles-Lettres, Paris), la description du canal Saint-Martin, au bord duquel se rencontrent les deux personnages de Flaubert, et tome II, appendice p. 292, dans le texte de Maurice, la phrase sur la vie des deux greffiers, « uniforme et paisible comme Peau du Canal Saint-Martin ».

# Autour du Masque Mortuaire de Gustave Flaubert

## Petite suite

Dans le dernier Bulletin des Amis de Flaubert (numéro 17), nous avons eu l'occasion de publier un article de notre ami Pierre Lambert, Secrétaire général de la Société J.-K. Huysmans sur le Masque mortuaire de Gustave Flaubert et la réponse qu'avait bien voulu nous faire M. Jacques Wilhelm, Conservateur en chef du Musée Carnavalet (où se trouve actuellement la précieuse relique).

M. Pierre Lambert veut bien nous faire parvenir la copie de la lettre adressée par lui à M. Wilhelm, accompagnée d'une lettre concernant un peu les activités de notre Société. Nous croyons utile d'insérer ici ces deux textes, en remerciant M. Pierre Lambert de la sympathie qu'il veut bien nous témoigner et en le complimentant de ses efforts.

Société J.-K. HUYSMANS

Pierre LAMBERT  
Secrétaire Général

Paris, 16, rue des Saints-Pères - VII<sup>e</sup>.  
le 7 novembre 1960.

Monsieur le Président de la Société  
des Amis de Flaubert - Rouen.

Cher Monsieur et Ami,

Je vous remercie de l'envoi du Bulletin n° 17, que j'ai lu, comme chaque fois, et relirai, avec un grand intérêt. Je vous remercie aussi d'y avoir reproduit mon petit article du *Mercure de France* sur le masque mortuaire de Flaubert, et la réaction du Conservateur en Chef de Carnavalet ne me surprend pas : je m'y attendais !

Que le Musée tienne à conserver parmi ses trésors cette relique, dont je crois bien tout de même lui avoir rappelé l'exceptionnel intérêt, ne saurait vous surprendre. Je ne crois pas qu'il soit possible d'intervenir utilement, — et cela à un moment précisément où l'existence même du Musée de l'Hôtel-Dieu semble être en cause — ce qui, vous l'avouerez, est chose lamentable ! Je sais bien qu'il s'agissait dans votre requête d'un « dépôt » du masque à Croisset — mais, de loin, de Paris, Croisset et le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu, c'est probablement tout un, hélas ! Que tout cela aurait besoin d'être clarifié !

D'autre part, j'ai cru utile, pour moi-même, d'écrire à M. Jacques Wilhelm la lettre dont je vous adresse ci-joint copie.

Avec toutes mes félicitations encore pour vos constants efforts en faveur du souvenir et des études flaubertiennes, je vous prie de croire, cher Monsieur et ami, à tous mes sentiments sincèrement dévoués.

Signé : Pierre LAMBERT.

Société J.-K. HUYSMANS

Pierre LAMBERT  
Secrétaire Général

Paris, 16, rue des Saints-Pères - VII<sup>e</sup>.  
le 6 novembre 1960.

Monsieur Jacques WILHELM,  
Conservateur en Chef du Musée Carnavalet,  
23, rue de Sévigné, Paris-III<sup>e</sup>.

Monsieur le Conservateur en Chef,

Je viens de recevoir le **Bulletin des Amis de Flaubert**, n° 17, qui reproduit le texte de la lettre que vous avez adressée le 3 juin dernier à M. Jacques Toutain, Président des « Amis de Flaubert », et je me permets de vous adresser, à son sujet, une brève remarque.

Si « le bruit a couru » que j'avais « découvert » le masque mortuaire de Gustave Flaubert au Musée Carnavalet, je n'ai moi-même jamais prétendu à une telle découverte. J'ai seulement, je crois, rappelé l'attention des flaubertistes sur une relique qui était depuis longtemps... disons « oubliée » d'eux, au Musée Carnavalet. La preuve en est dans le fait que les divers recueils iconographiques (notamment celui publié chez Cailler, à Genève, en 1948) ne le mentionnent pas, et qu'une enquête — sommaire peut-être — auprès des plus savants spécialistes m'avait confirmé cet oubli.

Si j'ai très facilement et immédiatement obtenu communication de ce précieux objet dès ma première requête au Musée Carnavalet, c'est qu'il était bien connu et en bonne place, chez vous, dans vos réserves, ainsi que je l'ai écrit dans mon article du **Mercure de France**. Je n'en avais jamais douté.

Le seul intérêt de mon intervention aura été, peut-être, ainsi que vous le faites espérer au Président des « Amis de Flaubert » — et à moi-même dans votre lettre du 25 mai dernier — de contribuer à faire redonner à cette relique insigne la place qu'elle mérite dans vos incomparables collections.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Conservateur en Chef, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Signé : Pierre LAMBERT  
Secrétaire Général de la Société J.-K. Huysmans.

---

## Les Editions Originales de Gustave Flaubert en grand papier

Dans notre étude de novembre 1957 décrivant tous les exemplaires de l'édition originale de Madame Bovary sur vélin fort, nous disions notre surprise de constater, chez un jeune auteur, un nombre aussi important de grands papiers et nous l'expliquions par le désir de Flaubert de ne pas distribuer sa première œuvre sous forme de livres à un franc le volume.

Depuis lors, d'autres exemplaires ont apparu : deux avec envoi, à Alfred Blanche et à Charles-Edmond Chojecki, et deux autres sans dédicace.

Mais ces trouvailles, pour intéressantes qu'elles soient, n'ont pas, dans le cœur des Flaubertistes, une résonance comparable à celle que nous donne une lettre que nous venons de recevoir, et qui ne nous annonce rien de moins que la découverte, chez un petit libraire de quartier, de l'exemplaire de Madame Elisa-Maurice Schlesinger ; eh oui, du propre exemplaire de la femme qui fut le grand amour de Flaubert, et qui « invisible ou présente, domine toute son œuvre », comme le dit si bien Jacques Suffel au chapitre concernant les amours de Flaubert, dans l'étude parue en 1958.

Le rôle capital de cette femme a été compris par d'autres écrivains. Gérard Gailly lui a consacré trois livres : *Flaubert et les fantômes de Trouville* (1930), *L'unique passion de Flaubert, Madame Arnoux* (1932), et enfin *Le Grand Amour de Flaubert* (1944). Tout récemment, Pierre-George Castex, dans ses cours de Sorbonne, faisait le point de cette question, dont l'importance est indiscutable, mais dont certains détails prêtent encore à doute (voir son article intitulé « Gustave Flaubert et Madame Schlesinger » dans le Bulletin n° 17 des Amis de Flaubert).

Voici maintenant les principaux passages de la lettre de l'heureux bibliophile français, M. Daniel Morcrette :

*« Je vous décris avec joie mon exemplaire : sur vélin fort, en un volume. Malheureusement, il est rogné (173 X 131 mill.) et très mal habillé. Le cartonnage, tout à fait contemporain, est allemand — de papier brun-rouge, à grain long. Il est usé aux coins, et veuf de la moitié du dos (la pièce de titre demeure) et l'on voit dans les papiers qui ont servi à endosser le volume des fragments de textes allemands de l'époque. De toutes façons, il n'est pas du tout question de toucher à cet horrible, mais si émouvant habit (lorsqu'on sait le sort de Madame Schlesinger) (1). Le libraire, à qui je l'ai acheté, allait le faire relier par un artisan de quartier, et j'ai eu le bonheur de le sauver in-extremis. Je n'ai absolument pas pu avoir de renseignements sur son histoire ; il provient d'un lot de livres sans provenance et sans intérêt. Il était marqué à bas prix et avait même été négligé par un client qui a préféré*

(1) A partir de 1850, le ménage Schlesinger s'était installé à Bade. Mme Schlesinger, en proie à une crise de mélancolie, est internée de fin 1861 à 1<sup>er</sup> septembre 1863, dans une maison de santé à Illenau, en Bade. En 1875, elle est à nouveau internée à Illenau où elle mourra en 1888.



acquérir une réédition de *Fasquelle*, j'ai eu une chance extraordinaire ; c'est tout !

L'envoi est ainsi libellé :

« Offert  
à M<sup>me</sup> Elisa Maurice-  
Schlesinger, comme  
hommage d'une vieille  
et inaltérable affection,  
L'auteur son tout  
dévoué  
Gve Flaubert »

Bien entendu, je vais faire photocopier cet envoi et vous en enverrai une épreuve dès que ce sera fait.

Comme je voudrais que mon exemplaire ait une reliure plus décente (comme ce fut la chance du vôtre), qui aurait tout au moins pu mieux résister à un siècle de malheurs ! Il a enfin droit de cité, et a retrouvé une affection qui a dû lui faire défaut bien longtemps ».

Nous croyons intéressant de reproduire, pour illustrer cette petite note, le cliché de l'envoi de M<sup>me</sup> Schlesinger en le faisant suivre du fac-similé de l'envoi que porte l'exemplaire de « la Présidente », Aglaé Sabatier :

Ces reproductions accusent, mieux qu'un texte imprimé, le frappant contraste entre les deux dédicaces. Dans l'une, on sent la franchise désinvolte qui était sans doute de mise autour de « la Présidente » ; dans l'autre on touche à un amour profond, toujours vivace, mais guindé par force dans des superlatifs de convention. Quelle part de drame dans ces formules, quand on songe à la haine opiniâtre pour les clichés que le futur auteur de « *Bouvard et Pécuchet* » a dû sans doute surmonter pour les faire sortir de sa plume, à la place des mots passionnés qui le brûlaient.

AUGUSTE LAMBIOTTE.

Extrait de la Revue : *Le Livre et l'Estampe*, numéro 24, quatrième numéro de 1960.

# LISEZ FLAUBERT

A qui n'a jamais lu ou n'a pas relu Flaubert, je conseille de commencer par le *Dictionnaire des Idées reçues*. La plupart des articles n'en sont guère démodés :

- COLONIES (Nos) : *S'attrister quand on en parle.*  
 BALLONS : *Avec les ballons, on finira par aller dans la lune.*  
 BRAS : *Pour gouverner la France, il faut un bras de fer.*  
 DEPUTES : *Tonner contre la Chambre des députés. Trop de bavards à la Chambre. Ne font rien.*

Il faudrait cependant le compléter. C'est ainsi qu'à la lettre F, entre FAUTE : « *C'est pire qu'un crime, c'est une faute* ». (Talleyrand). « *Il ne vous reste plus de fautes à commettre* ». (Thiers). — Ces deux phrases doivent être articulées avec profondeur. — et FROID : *Plus sain que la chaleur, j'ajouterais : « FLAUBERT : Madame Bovary, c'est moi ».* (Cette phrase doit être soulignée par un regard qui en dit long sur les rapports de l'art avec toutes les sortes d'inversions).

Cette malheureuse boutade prononcée par un romancier doublement exaspéré par une citation en correctionnelle pour outrage aux bonnes mœurs et à la religion, et par une critique presque unanimement mauvaise, a fini par déformer par avance toute lecture non seulement de *Madame Bovary*, mais de toute l'œuvre de Flaubert. Flaubert haïssait les hommes de son temps, et particulièrement ceux qui servirent de prétexte à ses romans contemporains. Il les haïssait jusqu'au désespoir. Pire : il les haïssait jusqu'à en vomir ; il ne cesse de le répéter dans tout ce qui a été conservé de sa correspondance.

En 1838, à dix-sept ans, il écrivait : « *Vraiment, je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un bonhomme ainsi placé dans le monde* ».

En 1853, à trente-deux ans, il répète : « *Sans que j'aie, Dieu merci, jamais souffert des hommes et bien que la vie, pour moi, n'ait pas manqué de coussins où je me calais dans des coins, en oubliant les autres, je déteste fort mes semblables et ne me sens pas leur semblable.* »

Et la même année à propos de *Madame Bovary* qu'il est en train d'écrire :

« *Il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément* ».

## UNE REVOLTE PUREMENT NEGATIVE

En écrivant *Madame Bovary*, *L'Education Sentimentale*, *Bouvard et Pécuchet*, c'est à la fois un sottisier et un réquisitoire que Flaubert a voulu faire. Ce n'est pas du naturalisme qu'il est le précurseur, mais de *l'humour noir*. Homais est l'ancêtre du Père Ubu. Les malédictions des lettres ont déjà le ton de Lautréamont. Son goût dégoûté de *l'hénaurme* aboutira à la définition surréaliste de l'humour : « *Le sens théâtral de l'inutilité totale de l'existence* ». (Jacques Vaché). Pourquoi tant de haine ?

Pourquoi un si hénauirme dégoût ? Nous n'imaginons pas les mêmes invectives sous la plume aujourd'hui d'un jeune Russe, d'un jeune Chinois, d'un Congolais ou d'un Cubain. Mais nous retrouvons un ton et des termes analogues dans les monologues d'*A bout de souffle* ou dans les romans américains de Nelson Algreen. Un historien de la littérature devrait chercher les causes historiques du désespoir de Flaubert.

Il faudrait le situer socialement : bourgeois, fils de bourgeois. Son père est médecin des hôpitaux de renommée internationale, et sa mère, propriétaire terrienne. Lui, il vit de ses rentes ; la littérature ne lui apportera qu'un budget d'appoint.

Historiquement né en 1821, mort en 1880. La bourgeoisie n'est plus la classe triomphante qui a pris le pouvoir à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au nom de la philosophie des *lumières*. Les premiers mouvements ouvriers la terrifient. Elle dresse hâtivement des lignes de défense idéologiques : retour à la religion traditionnelle ou utopies progressistes. D'abord haine de toute pensée libre et méfiance à l'égard des arts non engagés (à son service). L'hypocrisie et le « pharisaïsme » de sa classe, Flaubert ne cesse de les dénoncer. Il appartient à la première génération de fils de bourgeois révoltés contre leurs parents : sa descendance est claire de Baudelaire à Godard. Mais il vit en province. Il ignore tout des mouvements ouvriers. Il n'a jamais parlé à un ouvrier. Au demeurant, tout le long de sa vie, toutes les révolutions échoueront (ou bien seront détournées par la bourgeoisie à son profit) : 1830, 1848, 1871. Il n'a aucune raison de penser que la face du monde puisse être changée, sinon dans un très lointain avenir, dépassant le cadre de son existence. Sa révolte reste donc purement négative, on dira plus tard nihiliste.

Lettre à Louise Colet, 1853 : « *Le doute absolu maintenant me paraît si nettement démontré que vouloir le formuler serait presque une niaiserie... Un penseur... ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni même aucune conviction sociale... Bouilhet me disait, l'autre jour, qu'il éprouvait le besoin de faire l'apostasie publique, écrite, motivée, de ses deux qualités de chrétien et de français, et de foutre, après, son camp de l'Europe pour ne plus jamais en entendre parler, si c'était possible, oui, cela soulagerait de dégueuler tout l'immense mépris qui vous emplit le cœur jusqu'à la gorge* ».

#### « UN CERTAIN LIEN FATAL DES HOMMES AUX CHOSES »

Oui, il serait facile d'expliquer historiquement le nihilisme de Flaubert, de faire le rapprochement avec les « blousons dorés » ou les beatniks, de marquer les différences : la preuve a été faite à une immense échelle que la « face du monde peut être changée » ; il faut maintenir cependant les analogies : après les espoirs déçus de 1936 et 1945, le Français d'aujourd'hui comme celui de 1860 se sent, à tort ou à raison et pour un temps indéterminé dans un creux de l'Histoire, non pas « à bout de souffle », mais « sans souffle ».

Ce serait une étude comme une autre. Ce n'est pas ce qui me pousse à lire et à relire sans cesse Flaubert.

De l'âge de quinze ans jusqu'à l'heure de sa mort, Flaubert n'a jamais cessé d'écrire. Il s'en explique lui-même comme d'un mal étrange : une « vocation » !

A Louise Colet : « *Sais-tu combien j'ai fait de pages cette semaine ? Une, et encore je ne dis pas qu'elle soit bonne... Quel mal j'ai ! C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on*

*cherche à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autres. Il y a là-dessous un mystère qui n'échappe pas ! La vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste) un certain lien fatal des hommes aux choses... »*

Il est persuadé qu'il n'a rien à dire ; il le répète sans cesse. Mais c'est faux, puisqu'il a besoin de dire et que, quoi que veuille un écrivain, s'il dit, il dit quelque chose. Dire ne se conjugue pas intransitivement.

Tantôt il essaie d'échapper au présent : c'est *La Tentation de Saint-Antoine*, *Salammbô* : il n'y dit guère (et indirectement) que son désir de fuite ; je n'y trouve guère que son ennui (qui m'ennuie) et un intérêt d'homme de métier pour l'usage du point et virgule, des conjonctions et de la concordance des temps.

Tantôt il prend son *sujet* au hasard dans ce présent qu'il hait. C'est son ami Maxime du Camp qui lui suggère de prendre prétexte d'un fait divers qui faisait du bruit dans la région de Rouen pour écrire un roman qui sera *Madame Bovary*. Le choix du sujet est comme un coup de dés. Ensuite commence la création : comprendre et rendre ce qui a été désigné par le coup de dés :

A Louise Colet : « *J'aime ça, que l'on comprenne ce qui n'est pas nous : le génie n'est pas autre chose, ma vieille : avoir la faculté de travailler d'après un modèle imaginaire... Quand on le voit bien, on le rend* ».

Ecrire avec relief. Mais qu'est-ce que le relief ?

A Louise Colet : « *Le relief vient d'une vue profonde, d'une pénétration de l'objectif ; car il faut que la réalité extérieure entre en nous, à nous en faire presque crier, pour la bien reproduire* ».

Ecrire avec style. Mais qu'est-ce que le style ?

« *Qu'est-ce donc le style ? En quoi consiste-t-il ? Je ne sais pas du tout ce que ça veut dire. Mais si, mais si pourtant ! Je me le sens dans le ventre* ».

Et quelques jours plus tard :

« *Je ne sais pas ce qu'il en sera de Madame Bovary, mais il me semble qu'il n'y aura pas UNE phrase molle. C'est déjà beaucoup. Le génie, c'est Dieu qui le donne ; mais le talent nous regarde. Avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue, on arrive à en avoir* ».

#### « DESCENDRE AUX ENTRAÎLLES DES CHOSES »

Et, finalement, il pose en termes très clairs la contradiction que n'arriveront à résoudre ni les naturalistes ni les réalistes socialistes.

« *Ce à quoi je me heurte, c'est à des situations communes et un dialogue trivial. Bien écrire le médiocre et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots même, cela est vraiment diabolique* ».

Il est très conscient de ce qu'il tente et réussira avec *Madame Bovary*.

« *Si le livre que j'écris avec tant de mal arrive à bien, j'aurai établi par le seul fait de son exécution ces deux vérités qui sont pour moi des maximes, à savoir : ...qu'il n'y a pas en littérature de beaux sujets... et qu'Yvetot, donc, vaut Constantinople ; et qu'en conséquence l'on peut*



*écrire n'importe quoi aussi bien que ce soit. L'artiste... est comme une pompe, il a en lui un grand tuyau qui descend aux entrailles des choses, dans les couches profondes. Il aspire et fait jaillir au soleil en gerbes géantes ce qui était plat sous terre et qu'on ne voyait pas ».*

Et, comme tout artiste consciencieux, il se préoccupe sans cesse de son matériau. C'est la prose.

*« La prose est née d'hier; voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites; mais celles de la prose, tant s'en faut ».* Hemingway parlera de la prose à inventer, à peu près dans les mêmes termes au cours de son dialogue littéraire de *« Sur les vertes collines d'Afrique »*. En d'autres passages de ses lettres, Flaubert rêve d'une prose objet, abstraction faite de ce qu'elle exprime, dans une perspective proche de ce que seront la sculpture et la peinture non figuratives. Il y aurait beaucoup à réfléchir sur cette conception des rapports de l'artiste et de son matériau qui a commencé de se dessiner vers la moitié du siècle dernier.

Pour l'instant, je ne voudrais retenir de la relecture de Flaubert que cette leçon : l'opposition entre l'art engagé et l'art pour l'art est fallacieuse; c'est un problème mal posé. L'engagement particulier à l'artiste en tant que tel, c'est *« de descendre aux entrailles des choses »* et de *« rendre »* exactement ce qu'il y a découvert. Si l'on veut absolument qu'il soit utile, ce sera précisément en mettant à nu le réel dans toutes ses profondeurs, ce qui, par définition, ne peut servir que les causes justes.

ROGER VAILLAND.

---

« L'Observateur Littéraire » — France Observateur - Mercredi  
7 Septembre 1960.

---

# AU JEU RADIOPHONIQUE D'ÉCHEC ET MAT

## M<sup>me</sup> Hélène Bataillard gagne le Prix de 10.000 kilomètres-avion

Une de nos adhérentes, M<sup>me</sup> Hélène Bataillard, de Lausanne, qui a pris part, les 17 et 24 novembre 1960, au concours public de « Echec et Mat », a gagné le prix de 10.000 kilomètres-avion, après avoir brillamment répondu aux questions concernant Flaubert et son œuvre.

Tous nos compliments à M<sup>me</sup> Hélène Bataillard et bonne chance en son fastueux voyage du quart du globe terrestre.

Nous sommes heureux de publier la lettre de M<sup>me</sup> H. Bataillard nous annonçant la bonne nouvelle en même temps que les questions et réponses du Concours.

Hélène BATAILLARD  
Fontenay 1 - Lausanne

Lausanne, le 30 novembre 1960.

Monsieur Jacques TOUTAIN-REVEL,  
Président des Amis de Flaubert,  
Rouen.  
51, rue Frédéric-Béat.

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 14 octobre 1960 et vous remercie vivement de vos prompts renseignements.

J'ai immédiatement écrit aux Sociétaires que vous m'indiquez. M<sup>e</sup> Brosset, avocat, et M. André Chastain m'ont fait part de l'admiration qu'ils portent à Flaubert, mais se sont déclarés incapables de pouvoir m'aider. Quant à M<sup>e</sup> Claude Schmidt, avocat, et M. Pierre Delaloye, étudiant, nous avons eu de nombreux entretiens téléphoniques. M<sup>e</sup> Schmidt m'a prêté les premiers Bulletins parus, que je ne connaissais pas, ainsi qu'une biographie. M<sup>e</sup> Schmidt, comme M. Delaloye, étaient d'accord d'être mes « supporters », à condition que je leur laisse un ou deux mois pour revoir l'œuvre de Flaubert.

Mais je n'ai pas pu attendre, car j'ai eu l'obligation de me présenter aux émissions de Radio-Lausanne, les 17 et 24 novembre dernier. Un professeur en lettres de Lausanne a bien voulu être mon « supporter », quoique ne connaissant qu'imparfaitement l'œuvre et la vie de Flaubert. Et j'ai le plaisir de vous informer que je suis sortie victorieuse des deux épreuves et que j'ai gagné le prix de 10.000 kilomètres-avion, sans avoir besoin du « supporter », car je connaissais toutes les questions.

Les organisateurs d'« Echec et Mat » m'avaient demandé de commenter mes réponses et je n'y ai pas manqué, passionnée par mon sujet préféré. Et je suis très heureuse de vous faire savoir que plusieurs personnes, souvent inconnues de moi, m'ont dit que je leur avais donné l'envie de lire Flaubert. Cela me récompense grandement du travail nécessaire à cette étude ! J'ai été également très touchée de toutes les félicitations reçues et, à nouveau, j'ai fait la connaissance d'admirateurs de notre Grand Normand !

Sans prétention aucune, j'avoue avoir lu une quarantaine de biographies sur l'œuvre, la vie ou encore l'esthétique du style de Flaubert. J'ai lu et relu tous ses écrits. J'ai étudié l'histoire de France relative à l'Education Sentimentale, ainsi que les guerres puniques pour Salammbô, etc. Bref, j'ai tout fait pour comprendre les intentions de Flaubert et maintenant je me targue de connaître la vie et l'œuvre de mon écrivain préféré. Mais je sais très bien que je ne saurai jamais tout concernant ce grand homme !

Je ne vous étonnerai certainement pas en vous disant que j'ai choisi l'Egypte comme but du voyage offert ! J'espère y retrouver les émotions ressenties par Flaubert en 1850. Mon mari m'accompagnera, tandis que ma fillette de 8 ans ira aux sports d'hiver à Villars. Vraisemblablement, ce voyage se fera à fin décembre et début janvier.

Ci-inclus, je vous remets la liste des questions posées avec les réponses très succinctes.

Peut-être que quelques renseignements complémentaires sur cette émission vous intéresseraient-ils ? Chaque jeudi, à 8 h. 15, et cela depuis le début d'octobre, un candidat est interrogé sur le sujet de son choix. En première interrogation, soit le premier jeudi, le concurrent a 30 secondes de réflexion, il peut avoir un sursis et faire appel à son « supporter ». S'il a répondu aux 10 questions, il gagne 2.000 kilomètres-avion. Il peut s'arrêter ou alors remettre son gain en jeu et retourner la semaine suivante. A la seconde interrogation, les questions sont plus difficiles, mais un moment de réflexion de 45 secondes. Le sursis-supporter peut également intervenir. Si le concurrent a bien répondu aux 10 questions, le prix est de 10.000 kilomètres-avion. Le candidat peut encore revenir un troisième jeudi et gagner 20.000 kilomètres et une quatrième fois pour le Tour du Monde. Je pense que j'aurais pu essayer d'aller plus loin, mais j'avais tellement envie de voir les Pyramides d'Egypte que j'ai préféré m'arrêter à 10.000 kilomètres-avion. Et surtout, avant moi, il y avait eu six candidats qui avaient échoué les uns après les autres ; je suis la seule lauréate de cette saison ! Dans les six premiers échecs, deux personnes ont été interrogées sur un sujet littéraire : Colette et André Gide.

Par un prochain courrier, je vous prierai de me donner un renseignement par l'intermédiaire de « Questions et Réponses » de votre prochain Bulletin.

Il me reste encore un souhait à réaliser, celui de connaître la tombe, le musée, la bibliothèque de Flaubert. J'espère pourtant avoir une fois l'occasion de me rendre à Rouen et je ne doute pas du plaisir que j'aurai de faire votre connaissance.

Cher Monsieur, veuillez recevoir mes meilleures salutations et mes remerciements réitérés pour votre dévouement.

H. BATAILLARD.

### Interrogation du 17 Novembre 1960

1. Quelle profession exerçait le père de Gustave Flaubert ?  
Chirurgien-en-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen.
2. Quels sont les deux personnages décrits dans la citation suivante :  
« Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le

corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue ».

**Il s'agit de Bouvard et Pécuchet.**

3. A quels amis Flaubert a-t-il lu sa première « Tentation de Saint-Antoine » ?

**Maxime Du Camp et Louis Bouilhet.**

4. Dans quelles circonstances Flaubert a-t-il connu Bouilhet ?

**Au Collège Royal de Rouen, alors qu'ils étaient tous deux lycéens mais pas dans la même classe.**

5. Quelle est la femme que Flaubert vit pour la première fois chez Pradier et qui joua un grand rôle dans sa vie ?

**Louise Colet.**

6. En 1844, où était installée la famille de Gustave Flaubert ?

**A Croisset, commune de Canteleu, près de Rouen.**

7. Qui défendit Gustave Flaubert lors de son procès Bovary ?

**M<sup>e</sup> Sénard, avocat.**

8. Quelle œuvre a été publiée en 1862 ? Date exacte ?

**Salammô, 24 novembre 1862.**

9. Quel est le personnage décrit par Flaubert dans la lettre à sa sœur Caroline, soit :

« J'aime beaucoup le son de sa voix, J'ai pris plaisir à le contempler de près ; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme assis alors à côté de moi sur une petite chaise et fixant ses yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses ».

**Victor Hugo.**

10. Citez le point de départ et le point d'arrivée du dernier voyage de Mathô.

**Mathô sortait de la prison de l'Acropole, traversait la ville, se rendait auprès de Salammô, place de Khamon.**

### **Interrogation du 24 Novembre 1960**

1. Quel était le nom de la personne rencontrée par Flaubert, au bord du Nil, le 6 mars 1850 ?

**La petite almée Ruchuck-Hanem, ou Safia.**

2. Pour faire plaisir à George Sand qui lui reprochait de mettre de la désolation dans tout ce qu'il écrivait, Flaubert écrivit un « Cœur simple ». Citez les trois contes dont fait partie « Un Cœur simple ». Ordre chronologique.

**1875 : Saint-Julien l'Hospitalier. — 1876 : Un Cœur simple. — 1876-77 : Hérodiade.**

3. Dans quel ouvrage Flaubert a-t-il décrit la forêt de Fontainebleau ?

**Dans l'Education Sentimentale de 1869.**



4. Dans quel salon Flaubert était-il appelé « Le Sire Vaufrilard » ?  
Chez la Présidente, Apollonie Sabatier, à Paris.
5. Une scène de Bouvard et Pécuchet montre Bouvard nu dans une baignoire, tandis que Pécuchet est nu sur une balance. Décrire cette scène. Donner la raison de cette mise en scène.  
J'ai décrit la scène avec l'arrivée du chien, au moment où Bouvard et Pécuchet gesticulaient, l'un pour faire monter la température de l'eau et l'autre pour augmenter de poids. Ils voulaient vérifier un livre de science qu'ils venaient de lire. (Sanctorius).
6. En avril 1858, au moment de s'embarquer pour l'Afrique du Nord, Flaubert va revoir, à Marseille, l'hôtel où il avait connu, en 1840, une certaine personne. Quelle est cette personne et que retrouva Flaubert à l'emplacement de cet hôtel ?  
Il s'agit d'Eulalie Foucaud. C'était à l'hôtel Richelieu. En 1858, l'hôtel n'existait plus, il n'y avait plus qu'une boutique de coiffeur.
7. Des malheurs de quels personnages réels, Flaubert s'est-il inspiré pour écrire « Madame Bovary » ?  
D'Eugène Delamare et de Delphine Delamare-Couturier.
8. Flaubert est mort avant l'achèvement de Bouvard et Pécuchet ; par quoi les deux héros finirent-ils leur vie. Comment le sait-on ?  
Flaubert avait laissé quatre plans. Le dernier, celui de 1878, probablement, prévoyait : « Finir par la vue des deux bonshommes penchés sur leur pupitre et copiant ».
9. Quelles furent les circonstances de la première entrevue entre Flaubert et M<sup>me</sup> Schlésinger, lieu, date, etc.  
En 1836, à Trouville, le manteau de plage, premiers mots échangés à diner, etc., se retrouvant dans les « Mémoires d'un Fou ».
10. En 1839, Flaubert a écrit une ébauche à la Tentation. Quel est le titre de cette œuvre ?  
Smarh.

# UNE ÉMISSION FLAUBERT A LA TÉLÉVISION

## Flaubert fut-il vraiment un Semeur de haine ?

Le vendredi 14 octobre 1960, Roger Vailland a évoqué Gustave Flaubert à la Télévision. Cette émission a quelque peu désorienté les spectateurs, car le speaker a placé Flaubert sous le signe de la haine.

Il convient de protester. Flaubert gémissait et hurlait devant la bêtise humaine et prenait les bourgeois comme cibles à sa vindicte. Il était coléreux, bien sûr ; mais haineux, certainement pas.

Roger Vailland, dont nous avons publié ci-dessus — avec la référence d'usage — un intéressant article intitulé : **LISEZ FLAUBERT** — a déclaré dans son émission aimer et admirer l'œuvre de Gustave Flaubert.

Pourquoi alors affirmer, dans l'émission télévisée, que l'écrivain a conçu cette œuvre sous le signe de la haine ?

Colère, soit ; révolte, peut-être ; haine, non pas !

L'émission de Roger Vailland a donné lieu à un assez grand nombre de réflexions et de critiques qui ont été plutôt réservées sur la qualité objective de l'émission.

A titre d'information, en voici quelques-unes :

Roger Vailland évoquait Flaubert, l'autre soir, à la télévision. Comme il ne s'était pas mis en frais de toilette, il avait vraiment l'air surpris, traqué même dans son nid d'aigle. Un provincial parlait d'un autre provincial. Un ascète au visage de partisan, aux yeux brûlants, aux lèvres amères, exprimait sa ferveur pour l'hercule, l'ermite du gueuloir, le géant de Croisset. L'impression que laissera, peut-être, à certains, cette émission, c'est son absence de hauteur, son manque de détachement ou son trop visible engagement. Comme on voudra.

Roger Vailland admire et révère Flaubert. Deux raisons l'attirent, l'aimantent vers son aîné, deux raisons mises bien en évidence sur le petit écran : son don absolu à l'art, don de soi poussé à l'extrême limite du sacrifice, supplice avoué par cet extrait d'une lettre à Louise Colet : « Bénissons-le pourtant ce cher tourment » et sa haine pour son époque et sa société. « En écrivain Madame Bovary, dit Roger Vailland, Flaubert a décrit tout ce qu'il haïssait. Il haïssait sa petite province où il s'était enfermé. Chez les femmes, il haïssait la passion et la mièvrerie. Il a même haï son travail ». A Louise Colet, il a écrit : « Je haïs ce livre ».

Roger Vailland attribue à Flaubert une certaine influence dans l'émancipation féminine. Il a dit : « Flaubert a éveillé la conscience des femmes. Après avoir lu Madame Bovary, une femme ne peut pas ne pas sentir qu'elle n'était pas l'égale de l'homme et ne pas éprouver l'intention de s'affranchir ».

Au début de l'émission, Roger Vailland n'avait pas craint de

comparer Flaubert à un blouson noir. Il a également déclaré : « Ceux qui protestent contre l'immoralité de la nouvelle vague sont les mêmes que ceux qui ont obtenu que Flaubert soit traduit devant les tribunaux pour *Madame Bovary* ».

Revenant à l'art de Flaubert, M. Vailland rappela qu'il avait rêvé, un moment, de faire un livre sur rien, définissant 50 ans avant ce qu'on a appelé « l'art abstrait ».

Roger Vailland a cité et même reproduit au tableau noir une phrase de Flaubert, particulièrement caractéristique de son style descriptif, concis et néanmoins plein de mouvement : « La cour est en pente, la maison dans le milieu ; et la mer, au loin, apparaît comme une tache grise ». Hemingway, pour cette puissance et cette netteté, aime Flaubert que Claudel, lui aussi, admirait.

Les dernières images nous ramenèrent en Normandie, à Ry, le Yonville-l'Abbaye (et non le Yonville-sur-Seine comme a dit Roger Vailland) du livre. Ces images nous ont semblé cruelles. Elles ont, du moins, eu l'avantage de permettre à Roger Vailland de terminer par un inévitable et théâtral « C'est hénaurme ! ».

Roger PARMENT.

*Paris-Normandie*, Samedi 15 et Dimanche 16 Octobre 1960.

\*  
\*\*

Roger Vailland aime Flaubert. Il en a fait la confiance, vendredi soir, aux téléspectateurs. Il en admire le style, aboutissement d'une discipline qui ne souffrait nulle complaisance, qui l'a poussé à rester célibataire. Vailland a dit : « Flaubert s'est contenté d'amours de hasard dans les rues de Rouen. Il trouvait ça plus sain pour lui, pour l'équilibre de son travail ».

Vailland a placé le génie de Flaubert sous le signe de la haine. Que ne haïssait-il pas ? La religion, bien sûr. A Rouen, les blousons noirs des jeunes années de Flaubert, passant devant la Cathédrale, s'écriaient : « L'art gothique, voilà qui élève l'âme ! » Leurs compagnons répondaient : « L'art gothique, peut-être ; mais les dragonnades, l'Edit de Nantes aussi, voilà qui élève l'âme ! »

Flaubert haïssait son époque, la société qui la représentait, les négociants, les bourgeois, ceux qui assurent leur fortune sur le dos de leur prochain, ceux qui ne respectent que la loi, l'argent. De son voyage à Alexandrie avec Maxime Du Camp, Flaubert rapporte une scène que Roger Vailland a évoquée pour convaincre son auditoire de la sensibilité de Flaubert. « Il vit une enfant noire de 12 ans, une esclave. On l'entraîna vers la mer. On l'y lava, comme avec du savon, avec du sable ». Le tableau valait la citation. Mais suffit-il à situer l'affectivité de Flaubert ? Oui, si l'on veut nous le montrer cuisant dans sa haine. Mais pour les besoins de quelle cause, Roger Vailland ne s'est-il pas acharné à exalter la haine chez Flaubert ! Et n'est-on pas sûr qu'une joie douteuse ne l'habitait pas, quand il rappela en quel mépris le grand « Flô » tenait les ineffables négociant de Rouen ? Mais la haine de Flaubert atteint-elle au nombril celle que l'on a cru lire parfois, au cours de l'émission, dans le regard embrasé de M. Vailland ?

L'impression qu'auront ressentie nombre de téléspectateurs, même sommairement avertis de Flaubert, c'est que Roger Vailland l'aime comme le loup aimait le petit chaperon rouge, comme « K » aime les

noirs, comme les ultras aiment l'Algérie, comme la guerre aime la pacification, comme Paris veut l'autodétermination, comme Lumumba aime l'O.N.U., comme les jeunes Turcs d'Istanbul aiment la justice, comme Mendèrès aimait les étudiants, comme le Japon aime la démocratie, comme le comte de Paris aime la République, comme le Katanga aime la Belgique, comme la Belgique aime le caoutchouc, comme la France aime le Sahara, comme les fusées gobent la lune, comme les Américains aiment l'Europe, comme les Anglais aiment le Continent, comme Nasser aime le Maghreb, comme le Maroc aime la Mauritanie, comme Bourguiba aime l'Égypte.

Roger Vailland aurait gagné bien des estimes s'il avait dégagé Flaubert. Il l'aurait aussi mieux situé. On ne peut prétendre adoter une idole en en cachant le profil. On ne peut dire « voilà son cœur » et en étouffer certains battements ; « voilà sa pensée » et en voiler certaines idées, certains prolongements. Pourquoi ne pas avoir dit que Flaubert proclamait volontiers « valoir bien vingt électeurs de Croisset ! » Ou encore que « le droit du nombre est aussi bête que le droit divin ». Pourquoi n'avoir pas rappelé cette merveilleuse, cette lucide définition du bourgeois, la plus absolue, la plus irrévocable, celle qui risquerait de classer Roger Vailland, lui-même, s'il ne s'était laissé abuser par sa foi en Flaubert et en on ne sait quelles passions ? « J'appelle bourgeois ceux qui pensent basement ». Comment ne pas penser basement si l'on ne pense pas librement ?

*Liberté-Dimanche*, Dimanche 16 Octobre 1960.

\*

\*\*

A propos d'une conférence de M. Roger Vailland, consacrée à Gustave Flaubert, notre distingué confrère, Roger Parment, déplorant le manque de ressemblance du portrait, demande, dans un article publié par « *Liberté-Dimanche* » : « Quel jour entendrons-nous un homme libre nous parler de Flaubert, l'homme libre par excellence ? ». Vœu parfaitement légitime, car l'opposition radicale des conceptions littéraires entre la doctrine de l'auteur de *Madame Bovary* et les principes adoptés par les jeunes écrivains ne les désigne guère pour juger un prosateur qui, s'il vivait, condamnerait toute la production littéraire de ces quinze dernières années. Ainsi, Roger Vailland s'est montré présomptueux en traitant un tel sujet ; mais la gloire de Flaubert repose sur une vérité si solide et fût édifiée par des critiques si compétents, que personne ne pourrait même l'éclipser. Du reste, on peut douter qu'il existe encore des critiques à une époque où les jeunes gens croient que l'art s'improvise, qu'il n'est pas nécessaire s'apprendre le métier le plus difficile et que l'étude même du français est une frivolité indigne d'un siècle aussi supérieur que celui auquel nous devons peut-être la disparition de l'espèce par la sorcellerie atomique. L'auteur ayant la chance d'appartenir à une génération consciente du respect que l'on doit au génie et aux créations du génie, par conséquent soucieuse de mettre en accord ce respect avec le désir logique d'imiter les maîtres de notre littérature, se croit donc autorisé à répondre au souhait de Roger Parment ; d'autant plus que nous avons une trop haute idée de la mission de la littérature pour la rabaisser au rang d'une profession. Nous pensons, avec Flaubert, que l'art véritable, étant un aspect de la supériorité spirituelle, ne convient pas à la foule, pas plus qu'à cette fausse supériorité usurpée par les parvenus et que l'on désigne par le terme de snobisme. Il existe une littérature militante, au service d'idéologies politiques utopiques ou



spécieuses ; mais il n'y a pas d'art militant. En outre, l'admiration enthousiaste que nous vouons au grand romancier et une légitime défiance à l'égard de nos capacités nous ont conduit à adopter une règle déjà conseillée par Boileau : aucune œuvre durable ne fut réalisée sans un souci d'absolu qui oblige à remettre l'ouvrage dix fois sur le métier. Enfin, nous avons écrit un livre sur Flaubert et ce travail suppose une certaine connaissance du sujet.

Roger Parment pense judicieusement en déclarant Flaubert un homme libre, dans la mesure où l'homme peut atteindre une liberté qui soit autre chose que l'illusion de l'humanité, puisque la revendication universelle de la liberté ne se fait qu'au profit de l'esclavage des passions. Gustave Flaubert fut un homme libre en ce sens qu'il n'hésita jamais à exprimer une pensée peu flatteuse pour l'humanité, donc peu favorable à sa réputation d'écrivain. Gustave Flaubert s'est surtout amèrement plaint de la sottise incurable puisque, dans ce temps de progrès, l'humanité n'est pas plus apte à juger les vraies valeurs. L'homme supérieur est, plus que jamais, vaincu par cette sorte de monstre qu'on nomme : la vedette, cette incarnation de la médiocrité grégaire, car la foule n'admire que ce qui lui ressemble. Il ne restera rien de la production des écrivains célèbres, qui ont paru depuis la guerre ; mais eux seuls ont la possibilité de s'exprimer puisque la littérature n'est plus qu'un des aspects méprisables du mercantilisme. L'efficiency considérable de la publicité ne saurait assurer le succès des œuvres géniales ; elle ne contribue qu'à la diffusion des ouvrages médiocres, quand ils ne sont pas franchement pernicieux, vendus à de nombreux exemplaires ; et nous constatons, une fois de plus, l'influence sociale du principe démocratique qui conçoit la civilisation comme une victoire du nombre sur la qualité. Comme tout le monde se plaint, nous pouvons juger les mérites de cette catastrophique sociologie. Mais l'opinion de Flaubert sur l'intellectualité humaine n'a rien d'original. Ceux qui connaissent les littératures antiques constatent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; et Dumas fils, dans la préface générale à ses œuvres dramatiques, écrivait que l'humanité est presque uniquement composée de sots. Cette carence générale de jugement expliquerait que nous en soyons toujours à une forme de vie qui mécontente tout le monde. Comme Flaubert a particulièrement souffert de cette sottise, lui qui possédait une intelligence si supérieure, son indignation ne saurait étonner. Mais l'Ecclésiaste l'avait remarqué avant lui : « La médiocrité est encore le caractère qui favorise le plus efficacement l'accès aux étages supérieurs de la vie sociale ».

L'écrivain, qui commente ici les réflexions de Roger Vailland, croit jouir d'une certaine liberté. En effet, fréquentant les milieux littéraires et journalistiques, depuis longtemps, il sait fort bien que la liberté d'expression est relative, restreinte par la seule puissance qui se soit maintenue, depuis les origines de l'humanité : la puissance de l'argent. Elle impose même sa dictature à la politique. Il y a des intérêts financiers que personne ne peut impunément léser ; et comme le peuple aussi aime l'argent, on se demande qui pourrait prendre la défense de l'Esprit. Alors, aucune forme de gouvernement n'autorise l'expression de toute la vérité ; et Flaubert l'avait bien vu quand il écrivait que la littérature est une puissance et que le pouvoir n'aime pas cette concurrence du pouvoir. Il écrivait à Maupassant, le 19 février 1880 : « Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir ». Ainsi, tout écrivain connu doit faire preuve de prudence.

Voilà un souci que nous n'avons pas. En outre, bien que Voltaire ait écrit : « Il est dangereux d'avoir raison dans les choses où des hommes accrédités ont tort », nous n'avons jamais craint ceux qui ne doivent leur réussite qu'à la chance, et on ne la doit jamais qu'à la chance. Nicole, ce moraliste de Port-Royal, le savait bien quand il écrivait : « Il ne faut pas regarder le succès comme un signe de justice ».

Roger Vailland voudrait faire passer Flaubert comme l'incarnation de la haine. Jusqu'ici, la haine passait pour un vice. Le grand homme malheureux de Croisset n'incarnait que l'indignation. Il est dommage que Molière n'ait pu le connaître : personne ne composait le personnage d'Alceste plus parfaitement.

Indignation contre la sottise dont il était victime, lui le plus admirable, le plus consciencieux des écrivains français. Relisez les jugements de la critique, à l'époque de la parution de *Madame Bovary*. Cette critique, même quand elle émanait des grandes revues, se caractérisait presque toujours par l'intelligence, et Flaubert avait bien raison d'écrire : « La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle ».

Indignation contre l'hypocrisie. La satire la plus virulente, dans son ironie, du mensonge social, nous ne la devons pas à Flaubert pourtant si caustique dans *Bouvard et Pécuchet*, mais à Octave Mirbeau, auteur d'une comédie bien supérieure à la production dramatique de ce siècle et qui s'intitule : « *Scrupules* ». Cela encore n'était pas nouveau ; et le moraliste Duclos avait pu écrire : « Qui n'aurait la probité que les lois exigent serait encore un assez malhonnête homme ! ». Ch. Régismanset, écrivain oublié, ne se faisait pas d'illusions, non plus : « Bien des gens passent pour bons, qui simplement n'ont jamais eu le courage d'être méchants ». Flaubert était trop intelligent pour manquer de vraie bonté. Son esprit supérieur lui avait révélé tant de détresses qu'il a pu écrire des œuvres bouleversantes de pitié. Souffrant de sa propre infortune, il souffrait encore au spectacle de toutes les misères rencontrées. Sa sensibilité rappelle celle de Stendhal ; et, dans un cours de littérature, nous soulignons ce trait commun à ces deux hommes si différents sous le rapport des conceptions littéraires. Un jour vient où la notion de tant de souffrances leur rend la vie intolérable. Voyez, dans le récit du voyage en Bretagne, les lignes émues que Flaubert consacre au malheureux aveugle emprisonné à Fontevrault ! On surprit, un jour, cet homme bourru qui levait les bras au ciel en s'écriant : « C'est énorme ! » et qui comprit si bien le désespoir d'Emma, carassant une fleur. Nous voilà près de Gérard de Nerval exprimant en vers définitif la doctrine antique : « Tout est sensible ». Certes, il faut de l'intelligence pour concevoir la souffrance des autres ; et La Bruyère l'affirma en quelques mots : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon ».

Indignation contre l'injustice qui frappe tous les hommes supérieurs. Il est vrai que la supériorité, en découvrant la misère de la condition humaine, est nécessairement humble. Matamore se met dans un beau jour ; l'homme supérieur n'hésite pas à se dénigrer. Il ne faut médire de personne, assurément, mais ne dites pas de mal, même de vous : on pourrait vous croire ; et puis il faut laisser ce plaisir aux autres. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'était pas tombé aussi bas que le nôtre, lequel se flatte de sa supériorité scientifique, bien que Taine ait écrit : « Ces recherches scientifiques ne servent à rien ». Cependant, le génie n'intéressait point la société. Voltaire avait eu beau écrire : « Je ne connais pour vrais français que ceux qui aiment les arts et les encouragent », il n'y avait encore que très peu de Français. La bourgeoisie du Second Empire,

peinte dans les romans de Balzac et dans l'Education Sentimentale, ne se souciait que des affaires ; il n'y avait plus de société aristocratique ; aucun salon ne rappelait celui de Mademoiselle de Lespinasse ; quant au peuple, il ne lisait pas, ce qui valait mieux que de lire les inepties qu'on lui débite aujourd'hui. Le sublime Meux de Lisle, traqué par la misère, malgré la sollicitude de l'éditeur Lemerre, avait raison de s'indigner devant la gloire assez pâle d'Alfred de Vigny : « l'inévitable impopularité qui s'attache, en France, à toute aristocratie intellectuelle ». La foule, dont Renan a pu dire qu'elle est « l'humus, la couche de terreau nécessaire pour qu'un grand homme y naisse », seule compte dans l'humanité. Et pourtant, Flaubert valait mieux que vingt électeurs de Croisset. Le nombre ! toujours le nombre ! voilà l'erreur qui conduit l'humanité au suicide. Le nombre est aussi l'idole des éditeurs inconscients de leur responsabilité, des directeurs de publications qui, aujourd'hui, avilissent les âmes par le poison le plus subtil, en ne publiant que les élucubrations de gens médiocres. Mais le philosophe A. Vinet avait déjà condamné la méthode : « Pour la philosophie, le nombre et le temps ne transforment pas une erreur en vérité ! ». L'approbation universelle, le suffrage de la foule, représentent le vrai danger de l'idéologie politique du siècle ; et un homme de génie comme Diderot connaissait la raison profonde de la décadence actuelle, que soulignait récemment un penseur pourtant bien éloigné de la position doctrinale de l'Encyclopédie, Daniel Rops. Diderot écrivait : « Si ces idées ne plaisent à personne, elles peuvent n'être que mauvaises ; mais je les tiens pour détestables si elles plaisent à tout le monde ».

Hélas, ceux qui conduisent le monde ne reflètent que la médiocrité générale ; et cela, en vertu du principe égocentriste selon lequel chaque homme, se croyant supérieur aux autres, n'estime que ceux qui lui ressemblent. La solitude de l'homme supérieur est donc sans remède. Il n'apparaît pas possible que l'humanité soit conduite par des esprits supérieurs. L'écrivain le plus spirituel du XVIII<sup>e</sup> siècle, Chamfort, ne pouvait pas l'ignorer ; et nous devons à cette observation de la nature humaine une maxime d'une ironie mordante : « Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent ». Dans un recueil de pensées que personne ne voudrait éditer, bien que Bourget y ait vu l'une des œuvres fortes de la littérature française, nous remarquons : les gens d'esprit savent, sans l'apprendre, ce que les sots ignorent quand ils l'ont appris. Car la culture ne peut pas remplacer l'intuition de la vérité. Son plus sûr effet, selon Montaigne, est de déformer les esprits. Flaubert le prouva dans son dernier livre. Avant d'étudier, Bouvard et Pécuchet savaient quelque chose ; quand ils eurent fait le tour de l'érudition, ils ne savaient plus rien. Et c'est encore, comme nous l'écrivions ailleurs, dans une étude qui nous fut demandée sur Flaubert, l'expérience personnelle de l'auteur des *Trois Contes*, qui forme le sujet du dernier roman profondément pessimiste sur l'avenir de l'humanité. Flaubert connut une tranquillité relative. Qu'étaient les troubles de 1848 et la guerre de 1870 à côté des hécatombes effroyables de ce siècle ?

Le plus parfait des prosateurs français avait donc raison de s'indigner devant le désordre universel dont il prévoyait les terribles conséquences. Un profiteur de ce désordre n'aurait évidemment pas eu ces rugissements de colère ; mais le grand Flaubert, qui sacrifia ce qui lui restait de fortune au rétablissement de la situation de Caroline Commanville, était bien l'homme le plus désintéressé du monde, aussi estimable par les mérites du cœur que par les supériorités de l'intelligence.

Nous savons fort bien que ceux qui s'engagent dans cette voie sont socialement perdus ; mais la catastrophe des autres les sauvera. Cette indignation, vous ne la trouverez pas chez les littérateurs célèbres de ce temps ; et leur réputation y gagne : on ne les taxe pas de misanthropie et on ne les accusera pas de tout haïr quand ils seront morts, si l'on parle encore d'eux, ce qui paraît bien douteux.

Octave MUREAU.

*Liberté-Dimanche*, Dimanche 23 Octobre 1960.

\*

\*\*

Il est toujours intéressant de connaître l'opinion de la province lettrée sur l'état présent de notre littérature. Que pense-t-on de nos écrivains loin de ce Paris où s'élabore les réputations ?

Je n'ai pas entendu Roger Vailland parler de Flaubert à la télévision, mais j'ai sous les yeux un long article publié par la « *Liberté-Dimanche* » de Rouen, et qui est de M. Octave Mureau, ancien lauréat de l'Académie Française, auteur d'un recueil de pensées demeuré inédit, où Bourget disait voir « l'une des œuvres fortes de la littérature française ». En sa qualité de Normand, M. Mureau est flaubertiste et les appréciations portées par Roger Vailland sur l'ermite de Croisset n'ont pas été de son goût. La question Flaubert, largement débattue il y a quelque trente ans, sur laquelle avaient pris position Souday, Thibaudet, Gide et bien d'autres, reste donc pendante et le restera probablement longtemps encore.

Pour M. Mureau, Flaubert reste le type de l'homme libre et c'est bien ainsi qu'il est permis de continuer à le voir. Comparé au conformisme marxiste, son anticonformisme bourgeois autorise à lui donner la préférence sur beaucoup de nos jeunes penseurs d'extrême gauche.

M. Mureau est fort sévère pour la littérature présente. Il écrit :

« On peut douter qu'il existe encore des critiques à une époque où les jeunes gens croient que l'art s'improvise, qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le métier le plus difficile et que l'étude même du français est une frivolité indigne d'un siècle aussi supérieur que celui auquel nous devons peut-être la disparition de l'espèce par la sorcellerie atomique ».

Ainsi, M. Mureau rend les critiques responsables de mépris de la jeune génération pour l'art et le métier d'écrire. Mes chers confrères Emile Henriot, Marcel Thiébaud, Jean Mistler, André Rousseaux, René Lalou, Henri Petit et autres, vous voilà prévenus ! On doute en province que vous soyez des critiques dignes de ce nom, car, si vous en étiez, vos jeunes justiciables écriraient mieux et penseraient mieux au sujet de Flaubert.

Je tiens, quant à moi, que, si les nouveaux venus méprisent le style, c'est qu'en Sorbonne, dans les facultés et les lycées on a négligé de leur apprendre à l'aimer ; il resterait d'ailleurs à s'assurer que les écrivains de l'époque équivalente écrivaient mieux ou moins mal. Je n'en suis pas tellement sûr.

M. Mureau déclare encore : « Aucune œuvre durable ne fut réalisée sans un souci d'absolu qui oblige à remettre l'ouvrage dix fois sur le métier ». C'est aussi mon avis, mais il y a des exceptions considérables,



il y a entre autres « La Chartreuse de Parme », écrite en quelques semaines dans une chambre d'hôtel. Et puis, à quoi sert de s'échinier à bien écrire si l'on n'a pas de goût, si l'on n'a pas d'oreille ?

Pour M. Mureau, qui dit fréquenter les milieux littéraires et journalistiques depuis longtemps, la liberté d'expression y est restreinte par la puissance de l'argent et de la politique, et il cite Flaubert écrivant à Maupassant : « Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir ». On se demande quelle application Maupassant a eu l'occasion de faire de ce précepte de son maître. A-t-il jamais été gêné par le gouvernement ? Il y avait beaucoup de romantisme et d'idées toutes faites dans la doctrine du cher Flaubert. Il y en a beaucoup dans celle de son disciple Octave Mureau.

Il paraît que Roger Vailland voudrait faire passer Flaubert pour une incarnation de la haine. Si Vailland a dit cela ou quelque chose de semblable, il a dit une sottise, ce qui est étonnant, car il est loin d'être sot.

La bêtise et l'hypocrisie étaient les bêtes noires de Flaubert. De nos jours, le seraient-elles encore ? L'hypocrisie et la bêtise sont en recul, mais l'intolérance, la volonté de puissance et la cruauté ont tendance à s'aggraver, exaspérées par le besoin universel de participer aux bienfaits du progrès mécanique et de ce qu'on croit être la civilisation.

Mais je ne prétends pas réformer les idées qu'au fond de sa belle Normandie nourrit le contradicteur de Roger Vailland. Je les signale seulement comme assez répandues encore parmi les honnêtes gens de France.

André BILLY.

*Le Figaro Littéraire*, Samedi 19 Novembre 1960.

---

## Autour de Flaubert et de son Œuvre

### Flaubert anticipateur

Jules Verne et quelques autres passent, à juste titre, pour les pères de la science-fiction, science tout court, demain sans doute, grâce aux satellites qu'on nous promet à grand renfort de propagande. Mais Flaubert avait anticipé lui aussi. Parmi les notes retrouvées dans le manuscrit incomplet de *Boward et Pécuchet*, celle-ci rend aujourd'hui un son d'outre-Atlantique :

« L'Europe sera régénérée par l'Asie. La loi historique étant que la civilisation aille d'Orient en Occident — rôle de la Chine — les deux humanités enfin seront fondues.

» Inventions futures : manières de voyager. Ballon. Bateaux sous-marins avec vitres, par un calme constant, l'agitation de la mer n'étant

qu'à la surface. On verra passer les poissons et les paysages au fond de l'Océan. Animaux domptés. Toutes les cultures.

» Avenir de la littérature (contrepartie de la littérature industrielle). Sciences futures. Régler la force magnétique.

» Paris deviendra un jardin d'hiver, espaliers à fruits sur le boulevard. La Seine filtrée et chaude, abondance de pierres précieuses factices, prodigalité de la dorure, éclairage des maisons, on emmagasinera la lumière, car il y a des corps qui ont cette propriété, comme le sucre, la chair de certains mollusques et le phosphore de Bologne. On sera tenu de faire badigeonner les façades avec la substance phosphorescente, et leur radiation éclairera les rues.

» Disparition du mal par la disparition du besoin. La philosophie sera une religion.

» Communion de tous les peuples. Fêtes publiques.

» On ira dans les astres, et quand la Terre sera usée, l'humanité déménagera vers les étoiles ».

*Le Figaro Littéraire*, 8 Février 1958.

\*

\*\*

### Une Lettre de Victor Hugo à Gustave Flaubert (Madame Bovary)

Dans son numéro d'août 1928, *La Revue de Paris* publia une douzaine de lettres adressées par Victor Hugo à sa femme et à divers correspondants. Elles étaient présentées par un « chapeau » de M<sup>me</sup> Cécile Daubray, femme de lettres. Ces lettres vont de 1852 à 1857. L'une d'elles est celle adressée par le grand poète à Gustave Flaubert, au reçu de *Madame Bovary*. Quoique connue, n'est-elle pas quelque peu oubliée ? C'est pourquoi nous avons pensé à en donner ici la copie. La voici :

Hauteville-House, 30 Août 1857.

« Vous avez fait un beau livre, Monsieur, et je suis heureux de vous le dire. Il y a entre vous et moi une sorte de lien qui m'attache à vos succès. Je me rappelle vos charmantes et nobles lettres d'il y a quatre ans, et il me semble que je les revois à travers les belles pages que vous me faites lire aujourd'hui. *Madame Bovary* est une œuvre. L'envoi que vous avez bien voulu m'en faire, ne m'est parvenu qu'un peu tard, c'est ce qui vous explique le retard même de cette lettre.

» Vous êtes, Monsieur, un des esprits conducteurs de la génération à laquelle vous appartenez. Continuez de [tenir] haut devant elle le flambeau de l'art. Je suis dans les ténèbres, mais j'ai l'amour de la lumière.

» Je vous serre la main ».

VICTOR HUGO.

\*

\*\*

### Victor Hugo : Louise Colet. — La Légende des Siècles

Quand parut la *Légende des Siècles* (1859), Victor Hugo en adressa un exemplaire à Louise Colet, avec cette brève dédicace :

« A Madame Louise Colet,  
Hommage !

Victor Hugo.  
25 Septembre 1859 ».

Pourtant Louise Colet aura été pour Victor Hugo ce qu'elle fut pour tant d'autres, note Edmond Escholier (1) facile à l'extrême... Le poète demeure rue de l'Isly, au numéro 6, quand il reçoit ce billet à la signature illisible : « Jugez de tout mon bonheur de la soirée (théâtrale). Aussi je vous remercie, je vous bénis et je vous aime. Si vous saviez comme je vous aime... »

\*\*\*

### L'éditeur P.-J. Hetzel et Madame Bovary

L'éditeur P.-J. Hetzel n'admirait aucunement *Madame Bovary*. C'était à l'époque (juin 1868) où le roman de Gustave Droz, *Monsieur, Madame et Bébé* se vendait bien. En partant pour Luchon, Droz avait emporté quelques livres, notamment le *Monsieur de Camors* qui venait de paraître. « En voilà un, écrivait-il à quelque temps de là, qui est en carton. C'est faux à en être agaçant. Et ces théories sociales et cette religion de l'homme et cet athéisme... quelle pommade ! Le moment serait bon pour un homme fort qui publierait un roman vrai, humain... Voyez donc comme *Madame Bovary* devient un beau livre, vraiment, à côté de ce *Cahors*. Vous n'aimez pas *Madame Bovary*, mais vous avouez qu'il y a là une étude profonde, bien sincère. Le sujet est mal choisi si vous voulez, mais c'est la nature et tout ce qui vient de là touche, émeut... (2).

\*\*\*

### Francis Carco et Gustave Flaubert

Francis Carco était très fier de posséder un exemplaire sur hollandaise de *L'Education Sentimentale* qu'il relisait souvent.

« J'ai l'impression que l'on comprend mieux Flaubert aujourd'hui qu'autrefois. Il n'y a plus autour de lui de snobisme ; il atteint le gros public.

» En ce qui concerne le style... Eh bien ! Je ne comprends pas bien que l'on cherche un modèle. Un écrivain trouve en lui-même sa forme ; elle ne peut venir que de lui.

» Son meilleur livre ? *L'Education Sentimentale* sans conteste.

» Le moins bon ? Il n'y en a pas de moins bon ».

Les quatre « Echos » ci-dessus nous ont été transmis par M. Maurice Haloche (Bruxelles), que nous remercions vivement pour sa grande et vigilante érudition.

\*\*\*

### Les Comices Agricoles : de Brispot

Il y a quelque temps, notre concitoyen Pierre Varenne signalait avoir vu à la Salle Drouot, à Paris, passer aux enchères la célèbre toile de

(1) Dans son *Victor Hugo, cet Inconnu*. Plon, Ed., Paris, 1951.

(2) *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs*, par A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle. Albin Michel, Ed., Paris, 1953.

de Brispot, représentant les *Comices Agricoles*, d'après *Madame Bovary* de Gustave Flaubert.

En réalité, ce n'était qu'une copie.

L'original du célèbre tableau, qui était au Musée de Rouen depuis 1903, est au Musée de Lisieux depuis janvier 1930, sans qu'on sache exactement comment et pourquoi.

Il serait souhaitable que cette toile, d'inspiration flaubertienne, revint à Rouen, son berceau naturel autant qu'administratif.

C'est possible assure *Liberté-Dimanche* en son numéro du dimanche 11 décembre 1960.

Chère *Liberté-Dimanche*, aidez-nous à réaliser votre propre vœu.

\*\*

### Le Pavillon de Croisset à la Télévision

Le jeudi 15 septembre 1960, à 21 h. 55 et à la Télévision Française, a été passée une émission intitulée : *Portrait-Souvenirs : Guy de Maupassant* et réalisée par Roger Stéphane et Maurice Druon.

Cette émission qui mettait en scène dialoguée Gustave Flaubert et son disciple Guy de Maupassant, comprenait plusieurs vues du Pavillon Flaubert de Croisset.

\*\*

### Les Cheminots et Gustave Flaubert

Gustave Flaubert, au robuste appétit, adorait les cheminots et en usait volontiers. N'écrivait-il pas dans *Madame Bovary* que le pharmacien « Homais en avait rapporté de Rouen pour sa femme, six, enveloppés dans son mouchoir pour les tenir au chaud, probablement ».

« Madame Bovary, ajoute notre célèbre romancier, aimait beaucoup ces petits pains lourds en forme de turban que l'on mange pendant le carême avec du beurre salé, dernier échantillon des nourritures gothiques qui remonte peut-être au siècle des Croisades et dont les Normands s'empiffraient autrefois, en croyant voir sur les tables, à la lueur des torches jaunes, entre les brocs d'hydromel et les gigantesques charcuteries, des têtes de Sarrasins à dévorer ».

Ce Flaubert avait bien de l'imagination et, s'il tenait tant à parler du cheminot dans son roman, c'était, avait-il écrit à son ami Louis Bouilhet, « parce que mon livre serait incomplet sans les dits turbans puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. Je m'arrangerai donc pour qu'Homais raffole des cheminots ».

Jean-Baptiste Corot, qui s'illustra par ses paysages, raffolait aussi des cheminots et tout jeune, alors qu'il suivait les cours du Lycée de Rouen, il en avait pris le goût. Par la suite, lorsque Bouilhet, avec qui il était resté en excellents rapports d'amitié, allait lui rendre visite à Paris, il ne manquait jamais de lui en apporter une douzaine.

*Liberté-Dimanche*, Dimanche 27 Novembre 1960.



## Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot

Les Ventes Flaubert se succèdent toujours à la Salle Drouot.

I. — *Les 16 et 17 Novembre 1960*, vente de la Bibliothèque du Docteur X.

166. FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. Composition de A. de Richemont, gouachées à l'eau forte par C. Chesa. Ed. Ferroud 1903. In-4° maroquin de Tanger bleu-vert. Etui. Ex libris du baron Franchetti. Prix obtenu 200 NF.
167. FLAUBERT (G.). *La Tentation de Saint-Antoine*. — Versions de 1849 et de 1856. — Ed. Conard, 1910, in-8° maroquin brun. Edition originale. Prix obtenu : 55 NF.
168. FLAUBERT (G.). *Salammbô*. — Ed. Conard, 1910, in-8° maroquin fauve. Prix obtenu ..... 100 NF.
169. FLAUBERT (G.). *Par les Champs et par les Grèves*. — 53 eaux fortes originales en couleurs par Henri Jourdain. Edition Carteret, 1924, in-4°. Tiré à 225 ex. Prix obtenu ..... 110 NF.
170. FLAUBERT (G.). *Correspondance*. — Nouvelle édition augmentée. Edition Conard, 1926-1933, vol. in-8° broché. Prix obtenu ..... 430 NF.

Frais : 21,50 en sus.

\*\*

II. — *Le Mardi 20 Décembre 1960*, Vente de Livres Anciens et Modernes.

139. FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. — Paris, Michel Lévy frères, 1857. 2 vol. in-12, demi-marroquin rouge, couvertures (Semet et Plumelle). Edition originale, à la suite, catalogue de 36 pages librairie Michel Lévy pour décembre 1857. Prix obtenu ..... 420 NF.
- Frais : 21,50 en sus.

## Les Ventes Flaubert à Versailles

Vente à Versailles, le Dimanche 7 Février 1960, Hôtel Rameau

Bibliothèque feu Baron Regnault

107. *Education Sentimentale*. — Edition originale, sur papier de Hollande. Prix obtenu ..... 5.200 NF.
108. *Trois Contes*. — Edition originale, sur papier de Hollande. Prix obtenu ..... 1.680 NF.

109. *Bouvard et Pécuchet*. — Edition originale, sur papier de Hollande. Prix obtenu ..... 1.000 NF.
110. *Correspondance*. — 4 volumes ; édition originale. — Un des 25 exemplaires sur papier de Hollande. Prix obtenu ..... 1.150 NF.

Frais en sus : 21,50 %.

## Les Ventes Flaubert à Bruxelles

Les Vendredi 18 et Samedi 19 Novembre 1960, au Palais des Beaux Arts, à Bruxelles, les adjudications suivantes ont eu lieu :

483. FLAUBERT (Gustave). *Madame Bovary*. — Ed. Michel Lévy, 1857. 2 volumes. Prix obtenu ..... 1.100 fr. belge
484. FLAUBERT (Gustave). *Salammô*. — Ed. Michel Lévy, 1863. Edition originale. Relié demi-marroquin. Prix obtenu ..... 500 fr. belge
485. FLAUBERT (Gustave). Lettres à George Sand, précédées d'une étude par Guy de Maupassant. — Ed. Charpentier, 1884. Edition originale, relié. Prix obtenu ..... 1.700 fr. belge
486. FLAUBERT (Gustave). *Correspondance*. — Lettres à sa nièce Caroline. Ed. Fasquelle, 1887-1893 et 1906. 5 volumes reliés. Edition originale. Prix obtenu ..... 250 fr. belge
487. FLAUBERT (Gustave). *Mémoires d'un Fou*. — Roman. Edition P.-H. Ploury, 1901. — Gr. in-8°, relié marroquin havane. Edition originale. Prix obtenu ..... 1.500 fr. belge
488. FLAUBERT (Gustave). Lettres à sa nièce Caroline. — Edition Fasquelle, 1906. In-12, relié marroquin. Edition originale. Prix obtenu ..... 2.400 fr. belge
489. FLAUBERT (Gustave). *L'Education Sentimentale*. — Illustration de P.-E. Bécât. — Ed. Paris La Tradition, 1937. 2 vol. in-4° brochés (sous doubles étuis). Prix obtenu ..... 700 fr. belge
490. FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. — Nouvelle version précédée des scénarios inédits. Textes établis par J. Pommier et G. Leleu. Ed. P.-J. Corti, 1949, in-8° broché. Prix obtenu ..... 130 fr. belge

## Œuvres de Flaubert en vente dans les librairies

Librairie VRIN, 6, place de la Sorbonne, PARIS-6<sup>e</sup>.

360. FLAUBERT (G.). *La Tentation de Saint-Antoine*. — 2<sup>e</sup> édition. Paris, Charpentier, 1874, in-8°, relié demi-parchemin avec coins. (306) ..... 25 NF.  
Paru la même année que l'édition originale.
361. FLAUBERT (G.). — Fischer (E. W.). *Etudes sur Flaubert inédit*. Leipzig, 1908, pet. in-8° broché. Rare (352)... 15 NF.
- 1743 FLAUBERT (G.). *Correspondance, 1830-1880*. P., d. div., 4 vol. in-12, 1 vol. broché, 2 vol. cartonnés demi-toile et 1 vol. relié demi-chagrin. (1116) ..... 17,50 NF.  
— *Le même* : Lettre à sa nièce Caroline. P., 1909, in-12, relié demi-bas., couv. cons. (45) ..... 8,50 NF.
1744. FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. — Mœurs de province. P., s. d., gr. in-8°, relié demi-chagrin. Avec illustr. de A. Fourié. (856) ..... 20 NF.  
— *Le même* : *Madame Bovary*. — P., s. d., in-12, relié demi-bas. (187) ..... 5 NF.
1745. FLAUBERT (G.). *L'œuvre*. P., s. d., fort vol. in-8° broché (*Madame Bovary, Salammbô, Trois Contes, L'Education Sentimentale, La Tentation de Saint-Antoine, Bowvard et Pécuchet*). (1331) ..... 18 NF.
2889. FLAUBERT (G.). *La Tentation de Saint-Antoine*. — Introduction par E. Faguet. Londres, s. d., in-12, cartonné pleine toile. (743) ..... 6 NF.
543. FLAUBERT (G.). *L'Education Sentimentale*. — Histoire d'un jeune homme. Paris, 1903, in-12, relié demi-bas. (178) ..... 8 NF.
544. FLAUBERT (G.). *Madame Bovary, mœurs de province*. — Introduction et notes par A. Colling. Monaco, 1945, in-8° broché. (1171) ..... 7,50 NF.
6191. FLAUBERT (G.). *Salammbô*. — Paris, Lavaud, 1921, in-8°, broché. (344) ..... 9 NF.
5287. FLAUBERT (G.). — *Albat* (A.) Gustave Flaubert et ses amis. Avec des lettres inédites. Paris, 1927, in-12, broché. (118) ..... 8 NF.
- 5288 FLAUBERT (G.). — *Durry* (M.-J.). Flaubert et ses projets inédits. Paris, 1950, pet. in-8°, broché. (G) ..... 6 NF.



Librairie LE FOUINEUR, 34, rue Vivienne, PARIS-2<sup>e</sup>.

524. FLAUBERT (Gustave). *La Tentation de Saint-Antoine*. — P. Charpentier, 1880, in-12 d. toile chagr., tr. jasp. 15 NF.

Réimpression de la première édition in-12 publiée en 1875 mais qui ne comportait pas de grand papier. Celui-ci est un des cent Hollande. La collation est d'ailleurs la même que celle de l'édition originale.

525. FLAUBERT (Gustave). *Madame Bovary*, 1910 (portr.). *L'Education Sentimentale*, 1910. *Salammbô*, 1910. *Trois Contes*, 1910. *La Tentation de Saint-Antoine*. Avec les versions de 1849 et de 1856, 1924. *Bouvard et Pécuchet*, 1923. Œuvres de jeunesse inédites, 1910, 3 vol. Par les champs et par les grèves. Pyrénées, Corse, 1910. Correspondance, 1910, 5 vol. (y compris les lettres à sa nièce Caroline). P. Conard, 15 vol. in-8° brochés. .... 100 NF.

Edition en part, orig. imprimée par l'Imprimerie Nationale et publiée en 18 volumes. Cet exemplaire ne comprend pas les notes de voyages, 2 volumes, le théâtre.

\*\*

Léon DENIS, 50, rue de la Scellerie, TOURS.

206. FLAUBERT (Gustave). *Madame Bovary*. — Mœurs de province. 2<sup>e</sup> édition, Paris, Michel Lévy Frères, 1857. 2 volumes in-12, reliés pleine toile d'époque. Parue la même année que l'édition originale avec la même pagination (qq. rouss.) .... 50 NF.
274. FLAUBERT (Gustave). Correspondance 1830-1880. P. Charpentier, 1891-1904. 4 volumes in-12 brochés. Epuisée et recherchée ..... 16 NF.

\*\*

Librairie CHARAVAY, 3, rue de Furstenberg, PARIS-16<sup>e</sup>.

- 27.752 FLAUBERT (Gustave) (1821-1880). — L. a. s. à Emile Augier. 29 décembre 1860. 1 p. 1/2 in-8° ..... 140 NF.

« J'ai des excuses à vous faire, Bouilhet vient de m'apprendre une chose qui me chagrine. La réclame que j'avais fait insérer dans l'Entracte par Lévy ne'avait d'autre but que de démentir ce bruit « la pièce de Bouilhet ne sera pas jouée cette année (*L'Oncle Million*, jouée le 6 décembre 1960) ». Si j'avais su qu'elle eut pu vous nuire en quoi que ce soit, je m'en serais abstenu croyez-le bien... Je réparerai ma faute en applaudissant à votre première (*Les Effrontés*, le 10 janvier 1861) avec la force de dix blanchisseuses et je réclame pour ce une stalle d'orchestre.. »



# QUESTIONS ET REPONSES

## Suite à la question posée par F. Cotugno

(Voir Bulletins 15 et 16)

Où trouver une bonne bibliographie des œuvres de Flaubert et des ouvrages à lui consacrés ?

### Réponse :

Une excellente étude de l'œuvre de Flaubert a paru dans le Tome IX de l'Histoire de la Littérature Française (de Calvet), volume consacré au Réalisme, par René Dumesnil. Cette étude, qui tient les pages 87 à 119 du volume, est suivie d'une Bibliographie très détaillée.

Toutefois, il y a lieu d'ajouter à cette Bibliographie les deux opuscules récents de :

La Varende : sur Flaubert. Ed. du Seuil.

Jacques Suffel : sur Flaubert. Ed. Presses Universitaires.

\*\*

### De M. Gaston Bosquet :

#### Portrait de M<sup>me</sup> Flaubert mère

Dans Documents Iconographiques (Gustave Flaubert), Editions Cailler — Genève 1948, se trouve, page 9, un portrait de M<sup>me</sup> Flaubert jeune. Peut-on savoir quel est l'auteur de ce portrait et où ce portrait se trouve actuellement ?

### Réponse :

Le portrait publié à la page 9 des Documents Iconographiques n'appartient pas aux Collections de la Bibliothèque de Rouen, ni à celles du Pavillon de Croisset, ni à celles de l'Hôtel-Dieu.

Pourquoi M. Bosquet ne s'adresserait-il pas à M. René Dumesnil qui, lui, sait sûrement d'où vient cette pièce, d'ailleurs fort intéressante ?

Réponse communiquée par M<sup>lle</sup> Gabrielle LELEU, 7 mars 1960.

### Réponse de M. René Dumesnil :

Le volume publié chez Cailler, à Genève, a paru en 1948, et je ne possède plus les notes concernant l'illustration. Tout ce que je sais, c'est que la reproduction de ce portrait figure dans l'iconographie de Madame Bovary, publiée en 1944 aux éditions des Belles-Lettres. Elle est également reproduite dans le Gustave Flaubert, de Thibaudet, publié chez Gallimard en 1935, page 13. D'ailleurs, malgré les différences existant naturellement entre un portrait fait lorsque le modèle était jeune et le masque mortuaire de la même personne, devenue très vieille, certains caractères restent identiques. Ceux-là se retrouvent dans les images que nous possédons de M<sup>me</sup> Flaubert.

Quant à l'origine de ce tableau, je l'ignore absolument, mais je n'ai jamais entendu René Descharmes, ni Thibaudet, ni Gérard Gailly, ni quelque autre flaubertiste mettre en doute son authenticité.

Veillez croire, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs et les plus cordialement dévoués.

*Réponse communiquée par M. René DUMESNIL, 10 mars 1960.*

De M. Auguste Barral :

### Le Personnage de Dussardier

Le personnage de Dussardier, de l'*Education Sentimentale* (Tome II, Edition La Pléiade, chapitre IV, page 61), doit-il être considéré comme fictif ou a-t-il réellement existé ? Dans cette dernière hypothèse, a-t-on quelques précisions d'état-civil à ce sujet ?

Réponse :

Pas d'identification proposée pour Dussardier, alors que des noms ont été avancés pour la plupart des acteurs de l'*Education Sentimentale*, dont Maxime Du Camp disait : « Pas un... que je ne puisse nommer ; je les ai tous connus ou côtoyés... (Souvenirs Littéraires, Tome II, page 469). Voir aussi l'*Education Sentimentale* avec l'Introduction de M. René Dumesnil, édition aux Belles-Lettres.

*Réponse communiquée par M<sup>lle</sup> Gabrielle LELEU, 7 mars 1960.*

De M. Pierre Delaloye :

### Une Lettre demeurée secrète de G. Flaubert

Maxime Du Camp, dans les *Souvenirs Littéraires*, au chapitre : « Les dernières tombes » (quatre pages avant la fin, tome II, édition Hachette, 1892), écrit :

« Il (Gustave Flaubert) avait 58 ans passés... Un incident bien futile en apparence (il s'agissait d'un cigare) éclaira des obscurités qu'il s'était toujours refusé à pénétrer. Il écrivit alors une longue lettre qui a les allures d'un réquisitoire et il y versa l'amertume dont il était abreuvé ».

Maxime Du Camp ajoute, au bas de la page, le N. B. suivant :

« Cette lettre, qui est une sorte de mémoire avec pièces à l'appui, ne doit être rendue publique que dans certaines circonstances que Gustave Flaubert a déterminées lui-même ».

Je désirerais savoir ce que contenait cette lettre, à qui elle était adressée, si oui, quand a-t-elle été publiée et où ?

Réponse :

La Correspondance et le Supplément qui en a été donné ne recèlent pas, semble-t-il, cette lettre réquisitoire à laquelle fait allusion Maxime Du Camp. Mais comment lui-même en a-t-il eu connaissance, puisqu'elle ne paraît pas lui avoir été adressée ? Et à qui Flaubert aurait-il pu faire assez confiance pour assurer un sort à sa missive ? Noter la réserve : « Cette lettre... ne doit être rendue publique que dans certaines circonstances que Gustave Flaubert a déterminées lui-même ».

Même si cette lettre a été retrouvée, la non réalisation des circonstances prévues a-t-elle déterminé les éditeurs à n'en pas faire état ?

Les éditeurs seuls pourraient répondre.

*Réponse communiquée par M<sup>lle</sup> Gabrielle LELEU, 7 mars 1960.*

De M. Coquet :

### Les vraies causes de la mort de Flaubert

En mai 1959, sous la signature Cimourdain, j'ai posé une question à l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux sur la mort de Flaubert. Plusieurs réponses ont été publiées en septembre 1959. L'une d'elles, signée : Grégoire, volume 843, dit que Jean Pommier a établi les vraies causes de la mort de Flaubert. Pouvez-vous me dire où Jean Pommier a publié ces renseignements ? Quelle Revue ou quel ouvrage ? La réponse de Grégoire ajoute que des commentaires sur la publication de Jean Pommier sont parus sous la plume de Maurice Rat. Vous m'obligeriez beaucoup si vous pouviez me donner la date de parution de l'article de Maurice Rat.

Réponse :

L'article de M. Jean Pommier a paru dans le numéro spécial d'été, 10-24 août 1947. Il faisait état d'une partie inédite d'une lettre à Bouilhet, révélant l'injection syphilitique, à Beyrouth, en 1850. Cette lettre a été publiée depuis.

La question a été reprise par M. Pommier dans la Revue des Alcaloïdes, d'octobre 1949, après une controverse avec M. le docteur Bénassiss.

Elle a été traitée de nouveau dans la Revue de l'Histoire Littéraire de la France, octobre-décembre 1950.

L'article de M. Maurice Rat a paru dans le Figaro Littéraire du samedi 13 mai 1950.

*Réponse communiquée par M. Jean POMMIER et M. Jacques TOUTAIN, 9 mars 1960.*

A cette réponse, M. Coquet a bien voulu nous adresser les lignes suivantes : « Je vous remercie infiniment des renseignements que vous me donnez, qui m'éclaireront sur la question qui m'intéresse. La Société des Amis de Flaubert et Flaubert lui-même remontent encore dans mon estime (11 mars 1960).

\*\*

### Sur les Ancêtres champenois de Flaubert :

Question posée par Archimède, dans l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, novembre 1960, colonne 988 :

« Quels sont les ancêtres champenois de Gustave Flaubert qui auraient été professeurs à l'École Vétérinaire d'Alfort ? ».

Réponse :

Dans la collection du Bulletin de la Société Les Amis de Flaubert, on trouve plusieurs articles consacrés à l'ascendance champenoise du grand écrivain.

Dans le numéro 1 (année 1951) : Gustave Flaubert dans la région de l'Aube et du Nogentais, par J. Mazeraud ; dans le numéro 5 (année 1954) : Flaubert, normand ou champenois, par le docteur André Finot ; Gustave Flaubert et la Champagne, par J. Mazeraud ; dans le numéro 12 (année 1958) : A Bagneux (Marne), j'ai rencontré la descendante de Flaubert « vétérinaire champenois », par J. Mazeraud ; dans le numéro 13

(année 1958) : **Présence de Flaubert à Nogent-sur-Seine**, par René Vigo, Président de la Société Académique de l'Aube.

Dans ces articles, les noms des Flaubert qui auraient professé à l'École d'Alfort ne sont pas indiqués, mais peut-être les auteurs des articles énumérés ci-dessus pourraient-ils fournir à notre confrère des renseignements complémentaires.

Signalons aussi un article d'André Billy dans *Figaro Littéraire* du 12 juillet 1958, intitulé : **Flaubert était aussi champenois**, et cet autre publié dans *La Revue du Bas-Poitou* (numéro juillet-août 1958), par P. Gambier : **L'Ancêtre chouan de Flaubert**.

Archimède aurait intérêt à s'adresser au Président de la Société **Les Amis de Flaubert**, M. Jacques Toutain-Revel, 51, rue Frédéric-Bérat, à Rouen, et aux auteurs des articles que je viens de citer. Je ne connais que l'adresse de M. J. Mazeraud, 27, rue du Trou-du-Chêne, à Romilly-sur-Seine (Aube). Voici une autre adresse : M. Gabriel Grolley, à Nogent-sur-Seine (rédacteur au « Journal de Nogent », je crois), auteur d'un ouvrage sur l'ascendance champenoise de Flaubert.

*Réponse communiquée par M. Jean MONTIER, un de nos fidèles adhérents. (1)*

\*\*

### De M. Jerzy Parvi (Varsovie) :

La copie de « **Par les Champs et par les Grèves** », qui se trouve à la Bibliothèque Flaubert (Mairie de Croisset), est-elle signée par Flaubert et par du Camp comme celle de l'Institut ? Est-elle datée, à la fin, de la main du copiste de l'auteur ? Quelle est cette date ?

#### Réponse :

La copie du manuscrit « **Par les Champs et par les Grèves** », qui se trouve à la Bibliothèque Flaubert (Mairie de Croisset), ne porte aucune indication, ni aucune signature, soit au commencement, soit à la fin, soit de Flaubert, soit de Maxime du Camp.

\*\*

### Boileau, Flaubert et l'Académie :

Question posée par M. Rouault de la Vigne dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, de décembre 1960 :

Un flaubertiste hollandais, A.-F.-J. Jacobs signale que Flaubert cite plusieurs fois, dans ses lettres, la phrase suivante qu'il attribue à Boileau : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin ».

M. Jacobs n'a pas réussi à retrouver cette boutade dans les Editions Modernes de Boileau. Celui-ci l'a-t-il vraiment écrite ? Où la retrouver ?

*Nous publierons volontiers la réponse à la question posée.*

**Note de la Rédaction.**

(1) Cette question et la réponse en résultant seront reprises et traitées plus en détail encore dans le prochain Bulletin Flaubert, de nouveaux renseignements ayant été obtenus lors de l'impression du présent Bulletin et trop tard pour une insertion.



## Autour du Journal des Goncourt

Dans le numéro 17 du Bulletin Flaubert, nous avons eu l'occasion de reproduire, en extrait, un article d'André Billy paru dans le « Figaro Littéraire » du 31 octobre 1959, et concernant l'estimation ridiculement basse de la prise des Manuscrits Flaubert aussitôt après son décès.

Il ne s'agissait que *d'un extrait d'article*, ce qui revient à dire que tout l'article n'y figurait point, mesure qu'on est parfois obligé de prendre, presque toujours à regret, faute de place pour une totale reproduction.

Or l'article, dont la fin seule avait été reproduite, se basait sur une Etude d'ensemble faite par M. Rouault de la Vigne, de l'Académie de Rouen, sur l'inventaire de la Bibliothèque Flaubert, à Croisset, en mai 1880, et sur le retour à Croisset de cette Bibliothèque en 1951, par les soins conjoints de la Municipalité de Croisset et de la Société des Amis de Flaubert.

Par une première lettre en date du 5 novembre 1960, M. Rouault de la Vigne nous a sévèrement reproché de ne pas avoir reproduit l'article en entier (il est exact que son nom était cité comme auteur de l'Etude dont s'agit, dès le début de l'article Billy), ajoutant même avec une regrettable sévérité que cette coupure était le signe d'un silence voulu à son égard « silence qu'il jugeait comme il méritait qu'il le fut ».

Nous avons tenté de faire admettre à M. Rouault de la Vigne, vis-à-vis duquel nos sentiments de déférente amitié parfaitement mérités n'ont nullement diminué, combien fragile était son affirmation à l'égard d'un geste encore une fois explicable et expliqué. Nous lui avons même fait offre de publier sa lettre et la nôtre en réponse, pour que dans cette petite aventure rien ne fut caché à nos lecteurs et amis, ce qui est la règle dans notre bonne et grande République des Lettres.

M. Rouault de la Vigne s'y est opposé, et nous a fait parvenir une seconde lettre (25 novembre 1960) nous priant en sus d'enregistrer son désabonnement (?), lettre conçue en ces termes :

« Monsieur,

- » Ma lettre du 5 novembre était suffisamment claire pour être
- » comprise, aussi votre réponse d'hier m'étonne-t-elle, mais je ne
- » veux pas m'attarder à une vaine querelle : il n'y a pire sourd...
- » Je vous demande seulement de ne publier dans votre Bulletin,
- » ni ma lettre, ni votre réponse.
- » Gardez toute la place pour publier les insanités du Journal des
- » Goncourt qui font un succès à rebours à votre revue.
- » Recevez, Monsieur, je vous prie, mes salutations distinguées.

» Signé : René ROUAULT DE LA VIGNE ».

Les termes de cette lettre mettant en cause notre Bulletin, sa rédaction, ceux qui ont la bienveillance de nous envoyer des textes toujours précieux, et surtout le souci que nous avons de publier le plus possible concernant Flaubert et son œuvre, nous permettent sans plus tarder de faire les réserves d'usage quant à la teneur de la missive.

Le « succès à rebours » qu'évoque notre correspondant, se trouve tout d'abord contredit par les faits : notre Bulletin parti à 200 exemplaires, tire actuellement à 400 et tirera bientôt à 500. Nous n'en avons aucune fierté, et ne recherchons aucun compliment ; c'est une charge en plus quant à l'envoi, et voilà tout.

Et même, M. Rouault de la Vigne nous rendrait un fameux service s'il pouvait nous procurer tout ou partie des Bulletins 1 à 12 à peu près épuisés, et qui nous sont demandés plus qu'on ne saurait l'écrire.

\*  
\*\*

Au surplus, nous ne nous étendrions point sur les reproches faits par M. Rouault de la Vigne quant à l'utilité de notre rôle (nous avons assez de sagesse pour ne pas oublier que lorsqu'on agit, on ne saurait plaire à tout le monde !) si notre correspondant ne soulevait pas, dans le sillage d'un mécontentement que nous persistons à voir uniquement de forme, une question à vrai dire importante, à tout le moins utile, initiative (nous n'avons aucune gêne à la reconnaître) à mettre à l'actif de M. Rouault de la Vigne, et déclaration qui (du moins nous l'espérons) lui prouvera notre impartialité à son égard.

Est-ce bien, est-ce mal de publier, extraits du *Journal des Goncourt*, les passages concernant Flaubert ? Ayons d'abord la hardiesse de dire qu'à côté des nombreux encouragements reçus concernant la tenue de notre Bulletin, les critiques sur la parution du *Journal des Goncourt* se compteraient sur les doigts. Mais avouons que ce n'est pas un critère.

Le *Journal des Goncourt*, écrit dans des circonstances que beaucoup connaissent, recèle, à côté des très précieux renseignements sur les gens et les faits de l'époque, des absurdités et des grossièretés. Les Goncourt ont-ils bien agi ou mal agi ? En conscience, qui peut le dire ? Qui peut dire si Suétone a eu le tort d'écrire sa *Vie des Césars*, si Tallemant des Réaux a eu le tort d'écrire ses *Historiettes*, si Saint-Simon a eu le tort d'écrire ses *Mémoires*, si tel publiciste moderne a eu le tort de donner sur Victor Hugo (pièces et chiffres à l'appui) des détails particulièrement savoureux sur sa vie privée pour ne pas dire sexuelle ; oui, qui peut le dire ? (1).

Disons seulement que cette littérature d'à côté — on a dit que l'Histoire était parfois une suite de petites histoires — est une source inépuisable pour les exégètes, les biographes, les romanciers et les historiens. Comment pourraient-ils, ceux-là, parler utilement des héros envisagés, si telle oreille n'avait pas entendus et si telle main n'avait pas copiés, les mille et un propos dont se compose l'existence, même des grands. Les chroniqueurs ont tout de même rendu service.

Et puisqu'il s'agit de Flaubert, disons sans hésiter que si le *Journal des Goncourt* n'avait point paru (expurgé il est vrai) dès 1905, si la correspondance Flaubert n'avait point paru (elle aussi expurgée) à la même date, puis *in extenso* quand tombée dans le domaine public, ce qui est le cas actuellement du *Journal des Goncourt*, incriminé, nous n'aurions certainement pas ces très précieux volumes d'exégèse moderne sur le grand écrivain et sur la genèse de son œuvre.

---

(1) On pourrait ajouter à cette brève énumération la **Correspondance** de Flaubert, publiée *in extenso* (il y a même une édition non expurgée) où les détails vraiment insignifiants ou équivoques abondent ; et cependant quel vide eût été pour les biographes et les chercheurs si cette Correspondance eût été reléguée dans le silence.

Il y a, qu'on le veuille ou non, une sorte d'osmose entre la vie de l'écrivain et son œuvre. Que de romans, même historiques, sont des autos-biographies. « *Là Bovary, c'est moi!* » disait Flaubert, et ses romans depuis les *Mémoires d'un Fou* jusqu'à *Bouvard et Pécuchet* sont une longue suite du récit de son existence et des drames de cette existence. Les à-côtés, même spécieux, les détails même fallacieux de la vie de Flaubert expliquent beaucoup de son œuvre.

Et puis, les Goncourt ont rarement médité de Gustave Flaubert. On ne trouve pas dans le fameux *Journal* de ces récits équivoques ou graveleux qu'on trouve lorsqu'il s'agit de Daudet, dont les héritiers, vainement d'ailleurs, ne réussirent point à empêcher la publication de lignes touchant leurs parents.

Disons vainement, car — et ce sera peut-être le plus sérieux argument de cette brève intervention — l'instance judiciaire introduite par les héritiers Daudet ne tourna pas à leur avantage, et la Cour d'Appel décida dans un Arrêt qui fait maintenant autorité (14 mars 1956) que le *Journal* des Goncourt, tombé dans le domaine public, pouvait être reproduit intégralement par tous (2).

Et le Ministre de l'Éducation Nationale (M. André Marie, à l'époque) donna l'autorisation administrative nécessaire pour que soit sorti des réserves de la Bibliothèque Nationale où il était déposé, le manuscrit Goncourt.

Dès lors, comment en droit ou en fait pourrait-on s'opposer à cette publication ? Ce qui serait jugé pudique ici, serait jugé ridicule plus loin. Et les malins ou les moins timorés ou les plus audacieux auraient de nombreux admirateurs pour ne point dire de nombreux clients. Une fois de plus, la pratique de l'absentéisme, de l'immobilisme, du silence serait la plus mauvaise. Il vaut mieux, en fin de compte, être le premier informateur que le dernier instruit.

D'ailleurs, n'ayons crainte de le répéter. Les Goncourt n'ont jamais, en leurs chroniques, dit le moindre mal de Gustave Flaubert. Ils admiraient et aimaient le bon géant de Croisset ; ils l'encourageaient de leurs avis, ayant eu les mêmes déboires et les mêmes joies littéraires (3).

Et le bon Flaubert leur rendait largement cette franche tendresse, si rare entre Gens de Lettres.

Aux obsèques de Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt fut avec Emile Zola et Guy de Maupassant un des rares hommes de lettres à suivre de Croisset jusqu'à Rouen (il n'y avait pas 80 rouennais dans le cortège !) le convoi funèbre.

A l'inauguration du Mémorial Flaubert (monument Chapu en 1890), ce fut Edmond de Goncourt qui prononça le discours d'usage en des termes admirables de sincérité, faisant de Gustave Flaubert un portrait non seulement si élogieux mais si juste, qu'on ne peut relire ce texte magistral sans éprouver la plus grande émotion.

Ce que les Goncourt ont dit de Gustave Flaubert dans leur *Journal* n'a jamais été autre chose que ce qui paraissait aux Goncourt l'exacte

(2) Lire notamment la note si intéressante accompagnant l'Arrêt dont s'agit.

(3) Précisons encore que notre Bulletin ne publie que ce qui concerne Flaubert, vis-à-vis duquel les Goncourt se sont toujours exprimés librement, mais avec correction. Seul, un passage où des propos tenus par Daudet ont été reproduits, a été remplacé par une ligne de points (Bulletin n° 16, page 58, avec annotation).

vérité. Ce qu'ils ont écrit a été l'expression d'une amitié qui ne s'est jamais démentie, et plus précieuse que des compliments.

Voici donc pourquoi, ayant pesé le bien et le mal, et nettement jugé que les avantages l'emportaient sur les inconvénients, notre Société publiera tout ce qui dans le *Journal des Goncourt* concerne Gustave Flaubert, avec l'espoir que nos adhérents ne rangeront pas les textes, comme suggéré, dans l'indésirable famille des insanités.

JACQUES TOUTAIN-REVEL

*Président de la Société  
des Amis de Flaubert.*

---

## LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

---

### La remise de l'Épée d'Académicien au Professeur Jean Pommier

La remise de l'épée d'académicien au professeur Jean Pommier, élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques (30 novembre 1959), a donné lieu à une très belle cérémonie qui s'est déroulée au Collège de France le samedi 14 janvier dernier (1961).

Une assistance nombreuse avait répondu à l'appel du Comité d'Organisation de la Fête, présidé par M. Claude Pichois, lui-même professeur agrégé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université d'Aix.

Dans un magnifique écrin, l'épée d'académicien a été offerte à M. Jean Pommier, dans le même temps où les discours apportaient à l'éminent professeur un juste tribut de reconnaissance admirative.

Ont pris successivement la parole :

— M. Pierre Reboul, Doyen de la Faculté des Lettres de Lille, au nom des Anciens Elèves de M. Pommier.

— M. Raymond Lebègue, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à la Sorbonne, au nom des professeurs de la Sorbonne où enseigna M. Pommier.

— M. Marcel Bataillon, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, administrateur du Collège de France, au nom de cette Maison.

— M. Martial Guérault, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, professeur d'Histoire de la Philosophie au Collège de France, au nom de tous les amis de M. Pommier.

La Société des Amis de Flaubert, que M. Claude Pichois avait invitée à la cérémonie (n'oublions pas que M. Jean Pommier est notre vice-président) était représentée par M. Jacques Toutain-Revel, MM. Bosquet, Maurice Rat, Hervé Donnard, Pierre Lambert.

Renouvons à M. Jean Pommier, le savant et sympathique professeur au Collège de France (chaire de l'Histoire des Créations Littéraires), les



compliments de notre Société pour tout ce qu'il fait en faveur de Flaubert et de son œuvre.

\*  
\*\*

### La Maison natale de Barbey d'Aurevilly

Dans notre dernier Bulletin n° 17, nous annonçons que la maison natale de Jules Barbey d'Aurevilly était à vendre.

La Société des Ecrivains Normands, que préside avec le plus grand dévouement notre ami René Herval, et notre Société des Amis de Flaubert ont vigoureusement protesté contre cette vente qui si elle était réalisée conduirait vraisemblablement à la démolition de la maison, d'ailleurs en assez mauvais état.

Une heureuse nouvelle — encore qu'elle soit partielle — vient de nous parvenir. Après avoir longtemps hésité — il demeure acquis que cette hésitation toute légitime se basait sur de justes soucis financiers — la Municipalité de Saint-Sauveur-le-Vicomte a voté l'acquisition de cette maison.

M. Cousin, maire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, a bien voulu nous écrire à ce sujet (sa lettre du 3 janvier 1961) pour nous donner les détails sur le projet en vue de réalisation. Il souhaite vivement que le Département de la Manche vote une indispensable subvention.

La Société des Amis de Flaubert non seulement complimente de tout cœur la vaillante Municipalité de Saint-Sauveur, mais fera tout ce qui sera possible pour éviter à la maison natale de Barbey le sort malheureux de la maison de Flaubert, vendue et démolie un an après la mort de l'écrivain.

\*  
\*\*

### Hommage à Henri Bretteville

La Famille, les Amis et le Personnel de l'Imprimerie Bretteville ont fait éditer une plaquette à la mémoire de Henri Bretteville qui fut l'imprimeur que nous avons tant apprécié et admiré.

Cette plaquette résume parfaitement la vie de labeur et de droiture de Henri Bretteville qui exerça sa profession comme d'autres exercent un sacerdoce.

L'Imprimerie Bretteville a bien voulu nous faire parvenir un exemplaire de cette petite brochure.

Nous l'en remercions avec autant de sincérité que d'émotion.

\*  
\*\*

### Le Nil de Gustave Flaubert, édité par le Collège Technique Estienne

Le Collège Technique Estienne (Arts et Industries du Livre à Paris) a édité, dans le courant de 1960, une magnifique brochure contenant les Récits et Notes de Voyage de Gustave Flaubert quand, en compagnie de Maxime du Camp, il fit son voyage en Orient (Egypte-Judée-Grèce) de 1849 à 1851.

L'Ecole Estienne a bien voulu faire parvenir à notre Société un exemplaire de cette belle brochure. Nous l'en remercions bien sincèrement.

## La Société des Amis de Flaubert est nommée Membre correspondante de l'Académie Berrichonne

Dans sa séance publique du 22 octobre 1960, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Berry a nommé en qualité de membre Correspondante la Société des Amis de Flaubert et lui a fait parvenir le diplôme afférent à ce titre.

C'est pour notre Société une très bienveillante marque d'estime dont tous nos adhérents seront flattés.

Rien ne peut nous faire plus de plaisir et surtout mieux nous encourager que cette union toute spirituelle de Sociétés Littéraires. Notre seul idéal à atteindre est de faire comprendre nos efforts, et si ce n'est pas trop orgueilleux de notre part, la nécessité de ces efforts.

Un grand merci à l'Académie Berrichonne.

\*\*

## Au Pavillon de Croisset

Dans notre dernier numéro du Bulletin Flaubert (n° 17), nous avons signalé que l'Usine Aubry (Croisset), très voisine du Pavillon Flaubert, construisait (ou se proposait de construire), au ras du mur mitoyen, différents bâtiments à usage industriel.

Nous indiquions regretter ces constructions, non point pour donner un avis sur un aménagement industriel qui ne nous regarde pas, mais pour déplorer qu'à proximité du jardin et du Pavillon Flaubert se bâtissent des hangars métalliques, ceci d'autant plus que le Pavillon et ses dépendances, classés *Monuments Historiques*, bénéficient d'une zone légale de protection de 35 mètres.

Plusieurs interventions ne paraissent pas avoir donné de grands résultats.

M. André Grégoire, architecte des Monuments Historiques, qui nous a donné, à plusieurs reprises, les marques de sa précieuse amitié, nous a écrit (17 septembre 1960) pour nous signaler que si l'on ne pouvait interdire aux Papeteries Aubry de construire au long du mur mitoyen (car il ne s'agirait pas de constructions *nouvelles*, mais de ré-édification de hangars détruits par fait de guerre 1939-1945), il espérait obtenir une hauteur limite de construction et la plantation d'un rideau d'arbres entre les deux propriétés.

Il n'apparaît pas — tout au moins à ce jour — que si les hangars ont une hauteur de toits raisonnable, un rideau d'arbres ait été planté.

Notre Société, pour laquelle le Pavillon Flaubert est plus qu'une relique, déplore — objectivement parlant et sans critique qui pourrait paraître déplacée — ces édifications, et à tout le moins leur non dissimulation.

Notons à ce sujet un court article paru dans *Liberté-Dimanche* (Dimanche 11 Décembre 1960) que, pour n'être désagréable à quiconque, nous ne voulons point reproduire ici, et qui, peut-être de manière un peu rude, traduit le sentiment de ceux pour lesquels Flaubert demeure un grand nom.

\*\*

## Au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu

A côté du Pavillon de Croisset dont nous avons ci-dessus parlé, voici le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen qui nous préoccupe à juste titre.

Depuis plus d'un an (février 1960) le Musée Flaubert, sous prétexte de travaux d'aménagement, est fermé. A plusieurs reprises, notre Société s'est étonnée de cette fermeture et n'a obtenu que des réponses très évasives à ce sujet.

Rouen qui s'honore d'être la Ville Musée et qui devrait s'honorer encore plus d'avoir été le berceau de Corneille et de Flaubert, conserve décidément à l'égard de ses grands hommes une réserve pour ne pas dire une indifférence invraisemblable et incompréhensible.

Le Musée Flaubert qui dépend du point de vue administratif des Hospices Civils de Rouen (par le truchement d'ailleurs de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, ou plutôt de son Musée) cherche un Conservateur, ou ce qui est plus bizarre peut-être, le moyen de le faire nommer !

Notre Société s'est offerte, non point pour gérer le Musée Flaubert comme il l'a été affirmé bien à tort, mais pour proposer à l'administration responsable un et même plusieurs noms de Conservateurs. Cette proposition n'a eu aucune suite (et même, sans la moindre critique, aucune réponse).

Tout cela, on le comprendra, nous navre et nous humilie. Que l'aide de notre Société ne soit point retenue, que ses appels ne soient pas entendus, cela ne nous cause aucune peine, on peut même écrire aucune surprise. Mais que le Musée Flaubert soit fermé, on a tout de même le droit de s'en étonner et de protester !

Terminons ce bref article en reproduisant celui de la *Liberté-Dimanche* (Rouen) du dimanche 19 février 1961, qui résume parfaitement la question.

### Le Musée Flaubert sera-t-il toujours « fermé aujourd'hui » ?

A l'Hôtel-Dieu, sur la porte du Musée Flaubert, il y a une pancarte sur laquelle on peut lire : « Fermé aujourd'hui ». Elle s'y trouve depuis un an. Beaucoup de Rouennais ont pu se rendre compte que c'est « Fermé chaque jour » qu'il aurait fallu écrire.

Que se passe-t-il au Musée Flaubert ? Situé dans l'enclave de l'Hôtel-Dieu, il est propriété des hospices civils de Rouen. Naguère, l'excellent René-Marie Martin qui avait accompli sa carrière dans cette administration, en avait accepté bénévolement la surveillance. Il l'avait organisé tant bien que mal et enrichi dans les mêmes conditions. Il venait chaque jour dans le pavillon où est né l'auteur de *Madame Bovary* et y accueillait les visiteurs. Ainsi les Flaubertistes étrangers ne se heurtaient pas à une porte close. Depuis, René-Marie Martin a pris, pour la deuxième fois, sa retraite. Une dame lui succéda. Elle aussi s'est retirée. Désormais, le musée n'est plus gardé.

Un espoir se fit jour, il y a une année environ, quand la ville sollicita M. Hossard, pharmacien rue de la République. M. Hossard accepta la responsabilité du Musée, mais demanda quelques crédits et de l'assistance pour sa remise en ordre. Ce n'est pas superflu...

Là, toutefois, on se heurte à des difficultés. M. Cultru, directeur des

Hospices, ne peut distraire les sommes nécessaires à la réorganisation du Musée, de leur affectation ordinaire. De son côté, la ville ne semble pas pouvoir décrocher les sommes indispensables, sans en priver d'autres objectifs. Par ailleurs, la Direction nationale des musées de province attend encore, à Paris, semble-t-il, les documents qui lui permettraient de ratifier la nomination de M. Hossard en qualité de conservateur « officiel ». Si cette régularisation s'effectue, elle ne résoudra pas entièrement d'autres difficultés. M. Hossard est pharmacien et ne pourra assumer seul l'ouverture quotidienne, l'été du moins, du Musée.

Le petit problème, les autorités compétentes devraient s'ingénier à le solutionner. Nous nous souvenons de certain *beffroi* qui resta fermé longtemps, trop longtemps. Et un jour... Pour le Musée Flaubert est-ce tellement plus difficile ?

\*\*

### M. Paul Vauquelin Officier du Mérite Civil

Le « Bulletin officiel des décorations » du 10 décembre publie un arrêté du Ministère de l'Intérieur, aux termes duquel M. Paul Vauquelin, conseiller général, maire de Maromme, est nommé officier dans l'ordre du Mérite civil.

Cette promotion vient reconnaître le dynamisme particulier que manifeste M. Paul Vauquelin dans sa charge de maire et dans celle de conseiller général. On sait combien d'efforts déploie le vice-président de la commission départementale, pour favoriser l'expansion régionale.

En qualité de président de l'Office départemental d'H.L.M. de la Seine-Maritime, il a également contribué à réduire la crise du logement dans notre département.

Ajoutons — et ce n'est pas le moindre des titres à nos yeux — que M. Paul Vauquelin est un de nos Sociétaires, qu'il est ardent Flaubertiste (le futur Groupe Scolaire de Maromme portera le nom de Gustave Flaubert) et qu'il assiste fidèlement à toutes nos manifestations.

\*\*

### Hommage à Gontran Pailhès

Gontran Pailhès, le brillant et si aimable chroniqueur de *Paris-Normandie*, est décédé en son domicile de la rue Bertrand, à Rouen, le 19 novembre 1960.

C'était pour notre Société — comme pour toutes les Sociétés d'ailleurs — un réel ami. D'un dévouement, d'une modestie et d'une compétence à toute épreuve, mis souvent à contribution, Gontran Pailhès se plaisait à rendre service, à guider les chercheurs et à renseigner sur tout.

Il connaissait à fond l'histoire de Rouen, ville à laquelle il avait consacré son temps et son talent.

Car il écrivait de brillantes chroniques et il écrivait de brillantes revues et scènes jouées à la grande joie de tous.

Pour notre Société des Amis de Flaubert, Gontran Pailhès n'avait que prévenance et que gentillesse. Il rendait compte de sa plume alerte et enjouée de nos travaux et de nos efforts. Il se plaisait, nous le répétons avec fierté et émotion, à rendre service. En bref, c'était une âme forte et généreuse.



La Société des Amis de Flaubert offre à la famille de Gontran Pailhès, à son épouse et à son fils Yvon qui à *Paris-Normandie* s'occupe de questions littéraires et qui nous a déjà prouvé sa réelle amitié, l'hommage de ses condoléances aussi justes qu'attristées.

\*\*

### Deux Manuscrits ont disparu

On sait que le 19 janvier 1961 (à une heure qui n'est point parvenue à notre connaissance) deux manuscrits ont disparu. Il s'agit des célèbres *Maximes* de la Rochefoucauld, appartenant à la duchesse de la Rochefoucauld, et conservés comme tel en l'hôtel familial des descendants du célèbre écrivain.

Suivant l'usage en telle matière (où le réel parfois n'est pas toujours bien connu) on ne sait pas grand-chose de cette disparition qui fera peut-être parler d'elle sans qu'on retrouve, à défaut du kleptomane, au moins le précieux objet. Notre ami Maurice d'Hartoy, en son manoir de la *Cour Normande* de Varengeville-sur-Mer, possède sinon le trésor, quelque chose qui s'identifie à lui, en l'espèce la photocopie du manuscrit.

Et si l'original ne doit jamais se retrouver — espérons quand même en la sagesse du « dérobateur » — nous aurons pour le moins, quelque part en Normandie, la reproduction fidèle de ces *Maximes* qui font, à juste titre, la fierté des lettrés de France.

\*\*

### Des nouvelles de nos Amis flaubertistes

M. Claude Chevreuil, de Cachan (Seine), nous a écrit le 5 décembre 1960, pour nous signaler qu'il faisait des recherches à Nogent-sur-Seine (archives municipales et notariales) pour trouver les traces des séjours de Flaubert en cette localité.

M. Chevreuil souhaiterait retrouver la correspondance Parain-Bonenfant à la famille Flaubert.

Nous avons donné, en réponse à M. Chevreuil, les quelques renseignements qu'il sollicitait de nous, et réitérons que notre Société sera heureuse de le recevoir à Rouen et à Croisset quand il nous fera l'amitié d'y venir.

— M<sup>lle</sup> Claude Boulot, également de Cachan (Seine), nous a écrit, le 14 décembre 1960, pour nous signaler qu'elle travaillait à son diplôme de Lettres Modernes avec M. Castex, professeur à la Sorbonne. Elle a choisi comme thèse : *Les Personnages Secondaires dans l'Éducation Sentimentale*.

Nous avons communiqué à M<sup>lle</sup> Claude Boulot les quelques renseignements que nous avons sur ce point, en faisant observer que les brouillons et manuscrits de *l'Éducation Sentimentale* n'étaient point demeurés à Rouen, mais avaient été, hélas ! dispersés à Paris, tant du vivant de M<sup>me</sup> Franklin Grout qu'à son décès.

Nous serons heureux de publier la thèse de M<sup>lle</sup> Claude Boulot (si elle nous fait l'amitié de nous la communiquer), thèse qui répond à un réel besoin, car si les personnages principaux peuvent être plus ou moins bien décelés, les personnages secondaires ne peuvent l'être aisément, encore que Maxime du Camp en ses *Souvenirs Littéraires* ait écrit qu'il les connaissait tous, et que sur tous il pouvait mettre un nom, suggestion qui, malheureusement, n'eut pas de suite.

# COURRIER DU BULLETIN

## Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin

Nous remercions sincèrement les Revues suivantes qui nous font l'honneur et le plaisir du service de leur Bulletin — nous leur envoyons, bien entendu, le nôtre en réciprocité — et acceptent de nous réserver quelques lignes dans le Bulletin de leur Société :

Revue des Deux Mondes, numéro du 15 janvier 1961, qui nous réserve un Echo très favorable.

Société des Ecrivains Normands, qui commente aimablement les rubriques du Bulletin.

Terroirs Vivants, qui passe régulièrement le Sommaire de chaque Bulletin.

Revue du département de la Manche.

Académie Berrichonne.

Les Cahiers Naturalistes (Société Emile Zola).

Société J.-K. Huysmans.

Le Cerf-Volant.

Un grand merci à Paris-Normandie et un plus grand encore à Liberté-Dimanche qui, sous la signature d'Yvon Pailhès (fils du très regretté Gontran Pailhès) et de Paul Leroy, veulent bien rendre compte des efforts littéraires de notre Société et publier des Echos la concernant.

\*\*

## Bulletins à ré-acheter

Plusieurs sociétaires et de nombreux libraires ou éditeurs nous demandent les Bulletins Flaubert, 1 à 10 inclus et particulièrement 2 et 4.

Nous demandons à nos sociétaires qui accepteraient de rétro-céder ces Bulletins, de bien vouloir nous le faire savoir pour reprise éventuelle.

Prix de la reprise : 2 NF. par Bulletin.

\*\*

## Bulletins à ré-imprimer

Notre Société se préoccupe toujours de la ré-impression tant demandée des premiers Bulletins, de 1 à 10 et notamment 1, 2, 3 et 4.

Elle ne pourra envisager cette opération que si le nombre des souscripteurs est au moins d'une centaine, chiffre dont on est encore un peu loin.

Que ceux de nos adhérents qui souhaiteraient cette ré-impression, nous donnent leurs noms (pour les noms déjà donnés, inutile de récidiver) et nous tirerons une seconde édition dès le nombre suffisant atteint.

## Correspondance de nos Adhérents

Notre Société est toujours très flattée de recevoir des nouvelles de ses adhérents.

Remercions tout particulièrement ceux qui nous font parvenir des conseils et des encouragements. Nous avons besoin du concours de tous.

Particulièrement :

**M. Gaston Bosquet**, qui nous fait parvenir de précieux textes sur Flaubert.

**M. Lemonnier-Leblanc**, qui nous a donné d'excellents renseignements sur une émission réservée à Guy de Maupassant. Télévision du jeudi 15 septembre 1960. Portrait-souvenir de Guy de Maupassant, par MM. Roger Stéphane et Maurice Druon, comportant des vues de Croisset.

**M. Pierre Lambert**, qui nous a donné les résultats de ses recherches sur le masque de Flaubert au Musée Carnavalet.

**M. Auguste Martin**, qui nous remercie de l'envoi à lui fait du récit de notre excursion littéraire de juillet 1960 en Pays de Caux.

**M. Henri Cahan**, qui nous a donné une excellente évocation de Maupassant au Pays de Caux (même excursion que ci-dessus).

**M. Maurice d'Hartoy**, qui ne manque pas — et nous nous en réjouissons — de nous communiquer des détails sur ses précieux travaux littéraires.

**M<sup>me</sup> G. Dubos**, qui parle avec tant de bienveillance de notre Société dans son Bulletin Scolaire (Ecole de Sauqueville, près Dieppe).

Et remercions aussi tous ceux qui, à l'occasion de leur correspondance, ont la bienveillance d'ajouter un mot amical à l'égard de notre Société.

---

# CRITIQUE LITTÉRAIRE

**La Vie passionnée de Maupassant**, par Stephen Coulter  
(Ed. Seghers, « L'Inter ». Traduction de J.-J. Villard)

On est toujours embarrassé de faire des réserves sur des œuvres touchant des sujets qui vous tiennent à cœur. Il serait préférable d'adresser des éloges aux auteurs de ces œuvres. Mais, à grand regret, ce ne saurait être le cas d'une critique concernant un ouvrage d'importance que Stephen Coulter vient de consacrer à Guy de Maupassant sous le titre indiqué plus haut.

Chacun sait que la vie d'un homme de lettres (je parle évidemment de sa vie privée), encore qu'elle ait parfois quelque influence sur son œuvre, ne nous concerne pas. Flaubert s'est toujours élevé avec force contre cette intrusion dans l'existence personnelle des écrivains « le public ne doit rien savoir de nous », disait-il. Tôt ou tard, on aboutit à un ramassis de petits potins haussés au niveau de la pensée du héros à connaître, et qui en sont bien loin ! Il est, à notre sens, un peu regrettable que Stephen Coulter ait méconnu cette règle. Admirablement présenté, recouvert de sa « jaquette », le volume fleurit le sensationnel, l'inédit ; on s'attend à trouver une exégèse puissante, fortement documentée, des sources claires, précises et pertinentes. Ce n'est, hélas ! qu'une suite de petits clichés pris ici et là dans la vie évidemment passionnée de Guy de Maupassant. Rien de saillant, tout sur le même plan et d'une uniformité qui étonne, déconcerte et lasse un peu. L'auteur y met au même niveau la manière dont on se lavait les pieds au Séminaire d'Yvetot, opération appelée, paraît-il, *pédiluve* et se donnait trois fois par an, les premières amours de Maupassant (grandes précisions à l'appui), les premières rencontres de Maupassant et de Flaubert, où Gustave Flaubert est représenté comme hurlant sans arrêt (il ne faudrait tout de même pas exagérer !), la manière dont Maupassant accueillait et recueillait les femmes (on se demande où l'auteur a pris ces renseignements d'une technicité particulièrement poussée) et des conversations dialoguées, comme un juge d'instruction n'en enregistra jamais, avec les contemporains, et d'une manière générale, le récit d'une vie plus que passionnée, mécanisée, à l'instar de ces films d'aventure où l'on voit des figurants faire tout ce qu'ils peuvent pour donner un peu de relief à une action à peu près inexistante.

Pas un mot de l'œuvre, pas un mot des souffrances de Maupassant (il en eût !), pas un mot de sa littérature et de l'épanouissement de son œuvre (Maupassant est l'un des auteurs les plus lus du monde entier), pas un mot de l'influence profonde et décisive de Flaubert sur Maupassant, son disciple !

C'est une méthode nouvelle, nous ne l'ignorons pas, que celle qui consiste à mettre au premier plan la vie des hommes et des femmes et de laisser dans l'ombre la genèse et l'expansion de leurs œuvres. On agit ainsi pour Victor Hugo, pour Balzac, pour Musset. Il faut conquérir le public, nous le savons, pour que l'édition soit payante, mais le lecteur, qui sait bien des choses sur la vie intime des héros, n'apprend rien de la valeur de leurs œuvres.

Bien sûr, lisez l'ouvrage de M. Stephen Coulter ; mais, aussitôt



après, lisez **Pierre et Jean**, de Maupassant, et la description de Rouen, vue de Canteleu. A cette condition, mais à cette condition seule, votre faim sera calmée.

\*\*

### **Le Décor chez Guy de Maupassant**, par C. Luplau Janssen. (Edition Muntsgaard, 6 Norregade, Copenhague)

Après la critique ci-dessus, nous sommes parfaitement à l'aise pour vanter comme il convient l'ouvrage de C. Luplau Janssen. Voici au moins une thèse admirablement étayée et documentée.

On sait quel prix, suivant les préceptes de Flaubert, le grand conteur que fut Maupassant attachait à la description du paysage. Avant de faire vivre ses héros, Maupassant plantait le décor de ses paysages, pensant, à juste titre d'ailleurs, que l'âme des habitants n'est pas autre chose que l'âme de l'habitat.

M. Luplau Janssen, en savant exégète, s'est plu à montrer combien les éléments extérieurs avaient de l'importance pour Maupassant. « Le décor d'un roman, dit notre biographe, est la description du milieu, de la scène où se déroule l'action. Le décor est indispensable ».

Maupassant classait ces décors par groupes. L'atmosphère, les extérieurs, les arbres, les maisons, les villes, même les odeurs, tout cela était analysé, détaillé, mis en place en quelques lignes, parfois en quelques mots. Et M. Luplau Janssen de faire de nombreuses citations prises dans les textes mêmes de Maupassant où, en quelques traits, notre grand romancier a planté le décor.

Les lieux où se déroule l'action ont une importance capitale et cela nous vaut d'admirables citations de Maupassant, extraites de ses œuvres. Recommandons tout spécialement la célèbre description de Rouen, vue de Canteleu, et aussi une description topographique et touristique de Rouen à citer en exemple.

L'ouvrage est complété par une **Bibliographie** sur l'œuvre de Maupassant comme il serait souhaitable que tous les travaux d'exégèse en eussent.

\*\*

### **On Reading Flaubert**

Sous le titre anglais : **On Reading Flaubert**, Margaret G. Tillet publie à Londres, aux Editions Oxford University Press, un remarquable ouvrage d'exégèse sur Flaubert et intitulé (traduction française) : **En lisant Flaubert**.

On est toujours frappé et très heureux de voir combien, à l'étranger, Gustave Flaubert est lu, apprécié et aimé. Margaret Tillet, qui connaît à fond l'œuvre de Flaubert, a analysé d'une plume objective, précise et pertinente cette œuvre, en ayant la déférente sagesse d'illustrer ses dires de la prose même de l'écrivain.

C'est là une excellente méthode qui console largement de ces travaux dits aussi d'exégèse où l'on voit (avec peine !) le critique donner largement un avis strictement personnel, en dénaturant même, au besoin copieusement, le texte analysé.

Miss Margaret Tillet a agi tout autrement avec une constante fidélité à laquelle il faut rendre un juste hommage. Chaque roman de Flaubert est analysé à tour de rôle, analyse étayée de nombreuses citations prises dans la **Correspondance** de l'écrivain.

C'est là un travail de haute conscience qu'il convient de signaler et d'encourager.

Ce travail se clôt par une **Bibliographie** concernant les œuvres de Flaubert et les ouvrages consacrés à l'écrivain. Cette **Bibliographie**, très complète, est un modèle du genre.

Les éditeurs ont eu la bienveillance de nous faire parvenir un exemplaire de l'ouvrage de Margaret Tillet. Nous les en remercions de tout cœur.

\*\*

### Le 8 mai 1880, Flaubert mourait à Croisset

Notre ami Jehan Le Povremoyne a écrit dans le **Paris-Normandie** du lundi 9 mai 1960 une chronique littéraire concernant la mort de Flaubert, à Croisset, le 8 mai 1880.

Encore que le sujet ne prête guère à humour, notre ami a peint « l'atmosphère » qui régna à Rouen, lorsque la fatale nouvelle parvint, par l'intermédiaire de la presse, aux Rouennais. Le dialogue d'entre « M. Jourdain » et son épouse est digne de **Bouvard et Pécuchet**, ce qui est le meilleur éloge qu'on puisse adresser à M. Le Povremoyne.

## BIBLIOGRAPHIE

- CIGADA (Sergio). — Genesi e struttura tematica di Emma Bovary, dans : Contributi del Seminario di filologia moderna. — Série française, vol. I. — Edition Milano. Société éditrice « Vita e Pensiero » 1959.
- CIGADA (Sergio). — *La Leggenda aurea* di Jacopo da Voragine e *La Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert. — Dans : Contributi del Seminario di filologia moderna. Série française, vol. I. — Edition : Milano. Société éditrice « Vita e Pensiero », 1959.
- MATIGNON (Renaud). — Flaubert et la Sensibilité moderne. — *Tel Quel*, n° 1, printemps 1960.
- LUGLI (Vittorio). — Bovary italiane e altri Saggi. (Flaubert, Feydeau etc...). — Dans : *Aretusa*. Collection de Littérature, n° 10. — Edition : Caltanissetta, Roma. S. Sciascia Editore, 1959.
- BIELER (Arthur). — La couleur dans *Salammbô*. — Dans : *French Review*, février 1960.
- LAMBIOTTE (Auguste). — Les exemplaires en grand papier de la *Tentation de Saint-Antoine* et les *Trois Contes*. — Dans : *Le Livre et l'Estampe*, n° 20, 1959.
- PONS (Roger). — Explication française. Rouen. (Flaubert, *Madame Bovary*, Ch. III, 5. Appendice : Rouen vu par Maupassant (Bel Ami, 2°, page I). — Dans : *L'Information Littéraire*, janvier-février 1960. Voir aussi : *Bulletin Flaubert* n° 17.
- QUEVAL (Jean). — Raymond Queneau chez Flaubert. — Dans : *Mercure de France*, janvier 1960.
- ZAGORA (Helen Grace). — A historical archaeological approach : *Flaubert's Hérodias*. — Dans : *The Legend of Salome...* Edition : Droz à Genève ; Minard à Paris, 1960.
- FLAUBERT (Gustave). — Le Nil, d'après les *Notes de Voyage* et *Correspondance* Flaubert, à l'occasion de son Voyage en Egypte et en Orient de 1849 à 1851 avec Maxime du Camp. — Editions les *Cahiers d'Estienne*. Ecole Estienne, Paris, 1960.
- TILLET (Margaret G.). — *On Reading Flaubert*. — Editions Oxford University Press, Londres, 1961.
- LE POVREMOYNE (Jehan). — Le 8 mai 1880, Flaubert mourait à Croisset. *Paris-Normandie*, lundi 9 mai 1960.